

A decorative border with intricate floral and scrollwork patterns, rendered in a light gray color, framing the entire page.

Coup de coeur

Danielle Steel

VISIT...

LANZAROTE
Caliente.COM

DANIELLE STEEL

Coups de cœur

POCKET



Le crépitement de l'antique machine à écrire brisait le silence de la pièce. Un nuage de fumée flottait au-dessus de Bill Thigpen dont les doigts couraient sur les touches. Sur la table de travail, tasses de café et cendriers débordant de mégots vibraient dangereusement au rythme des mots qui s'alignaient. Ses lunettes solidement calées sur le haut de son crâne, ses yeux bleus rivés sur le papier, Bill écrivait. Vite. De plus en plus vite. Un furtif coup d'œil par-dessus son épaule vers la pendule au tic-tac ininterrompu lui fit accélérer encore la cadence. Ses doigts voletaient sur le clavier comme s'il avait le diable à ses trousses. Ses cheveux bruns striés de fils d'argent rebiquaient dans tous les sens, mais son visage aux joues bien rasées dégageait, en dépit des traits puissants, une indéniable impression de gentillesse. Sans être un canon de beauté masculine, il ne manquait pas de séduction. C'était un de ces êtres qui méritent que l'on s'attarde, un homme avec lequel on aurait envie de faire un bout de chemin... et qui, pour le moment, tandis qu'il jetait un coup d'œil affolé à la pendule, ponctuait de grognements les phrases que ses doigts tapaient follement. Enfin, le silence.

Il bondit sur ses pieds, griffonna une ultime correction en marge d'une page, et ramassa fébrilement les feuillets éparés. Voilà plus de sept heures qu'il s'était attelé à la tâche, depuis cinq heures du matin, et il était presque une heure de l'après-midi... l'heure de respirer.

Il traversa la pièce, poussa le battant à toute volée, longea le bureau de sa secrétaire à l'allure d'un champion olympique, traversa le hall comme un fou, évitant de justesse des collisions, sans se soucier des regards médusés et des « bonjour » qui fusaient sur son passage. Tout en avançant il frappait à différentes portes pour y glisser, dès que celles-ci s'entrebâillaient, une liasse de feuillets fraîchement dactylographiés. Une scène familière, qui se déroulait selon un schéma immuable chaque fois que Bill décidait d'apporter des changements de dernière minute au texte de son feuilleton. Créateur d'une célèbre série télévisée à laquelle il travaillait inlassablement, Bill ne s'estimait pleinement satisfait que lorsqu'il pensait avoir atteint la perfection. Il lui arrivait souvent de reprendre entièrement un épisode, de tout refondre, tout chambouler. D'après son agent, c'était l'auteur le plus névrosé du petit écran. Et aussi le meilleur. Bill Thigpen possédait cette intuition infallible qui fait qu'un film marche. Il ne s'était jamais trompé. Enfin, pas encore.

La Belle Vie, son œuvre, sa « chose », avait battu tous les records de taux d'écoute de la télévision américaine.

Il en avait eu l'idée plusieurs années auparavant, lorsqu'il n'était encore qu'un pauvre faiseur de pièces d'avant-garde, et que le théâtre représentait son seul idéal. A cette époque, il créchait au fin fond de SoHo avec Leslie, sa femme, et menait une vie de bohème. Danseuse de revues musicales, Leslie avait renoncé à sa vocation car elle attendait leur premier enfant. En se mettant à la composition de son feuilleton, Bill avait fait remarquer, en riant, que ce serait « drolatique » de réussir dans le soap-opéra, lui qui ne jurait que par le grand art. Mais à mesure que le projet prenait forme, Bill se laissa prendre au piège de l'inspiration. Bientôt, l'espoir céda le pas à l'obsession. Il allait y arriver, il le fallait. Pour lui-même, pour Leslie, pour leur bébé. En fait, l'élaboration du scénario lui procurait un ineffable plaisir. Il se mit à chérir passionnément sa création. Les producteurs de la chaîne nationale, quant à eux, l'appréciaient suffisamment pour tenter un coup d'essai. Le bébé, Adam, un superbe petit garçon de quatre kilos et demi — il avait les yeux bleus de son père sous une auréole de boucles dorées — vit le jour pratiquement en même temps que le feuilleton. Celui-ci débuta lors des programmes d'été et remporta un vif succès auprès du public, à tel point que sa disparition, en septembre, fut accueillie par des cris d'indignation. Deux mois plus tard, la Belle Vie réapparaissait sur le petit écran et Bill Thigpen commença à gravir les marches de la renommée.

Le jeune écrivain en oublia sa carrière théâtrale. La télévision, subitement, était devenue l'unique but de sa vie.

Il avait rédigé lui-même les premiers épisodes de la série, et les exigences de perfection rendaient déjà fous les comédiens et réalisateurs.

Finalement, on lui offrit d'acheter son idée à prix d'or. Bill aurait pu ainsi vivre de ses droits d'auteur et retourner tranquillement auprès de ses amis de Broadway. Mais il refusa, sous prétexte que la Vie, comme il appelait son feuilleton, était son enfant, au même titre que son fils, âgé alors de six mois. Il ne pouvait se résoudre à quitter son œuvre, encore moins à la vendre, car il s'y était attaché comme à un être humain. Cela lui permettait de s'exprimer, de décrire les angoisses, les déceptions, l'amour et les regrets, les triomphes et les ambitions, la simple beauté de la vie. En fait, dans le miroir de ses écrits, l'auteur se racontait. Ses peines. Ses joies. Ses inquiétudes. Il offrait aux gens l'espoir après le désespoir, le soleil après l'orage, une intrigue bien ficelée, des personnages attachants. Bien sûr, ceux-ci devaient affronter les « méchants » que le public ne manquait jamais de détester. Les fans du feuilleton le regardaient religieusement car, au

fond, il reflétait son créateur. Vivant, plein d'entrain et de charme, naïf mais intelligent. Bill aimait son œuvre comme un bébé que l'on doit dorloter et nourrir, presque autant qu'il aimait son fils et Leslie.

Au début, il s'était senti déchiré entre son travail et sa famille. Il ne pouvait s'empêcher de tout surveiller d'un œil suspicieux, de crainte qu'un réalisateur ou un scénariste ne trahisse sa pensée. « Ils ne comprennent rien à rien », marmonnait-il en arpentant furieusement son bureau où il passait chaque texte au peigne fin. Parfois, quand ça le prenait, il façonnait de nouvelles versions. Et à la fin de la première année, Broadway n'évoquait plus qu'un rêve oublié. Tout à sa nouvelle passion, Bill ne se donnait même plus la peine d'inventer des excuses à l'adresse de ses anciens amis. Peu après, il se déclara fasciné par la télévision. « Il n'est plus question de retourner sur les planches », avoua-t-il un soir à Leslie, tard dans la nuit, après qu'il eut, des heures et des heures durant, fait surgir sur le papier pléthore de nouveaux personnages pour la saison suivante.

Les rapports compliqués entre les protagonistes, l'ava-lanche de tragiques malentendus, de drames et de dénouements, avaient entièrement accaparé Bill, qui tenait à assister aux tournages cinq fois par semaine. En vérité il n'avait aucune raison de se trouver sur le plateau, pas plus que de contrôler sans cesse ce qui s'y passait. Cependant, l'équipe s'accordait pour lui trouver du génie. Non seulement il ne laissait rien au hasard, mais il parvenait à distinguer, avec un flair hors du commun, le moindre détail qui toucherait le public. « Ça, ça marchera », disait-il. « Ça, ça ne marchera pas. » « Ils vont adorer Un Tel » ou « Ils détesteront Tel Autre ».

Lorsque Tommy, son deuxième fils, naquit deux ans plus tard, la Belle Vie comptait déjà deux prix de la Critique et un grand prix de la télévision. Ce fut alors que la direction de la chaîne voulut transférer le film en Californie. La côte Ouest convenait mieux à l'histoire, expliqua-t-on à l'auteur, et offrait d'autre part des facilités de production qui se faisaient rares à New York. Bill s'empressa d'annoncer la bonne nouvelle à Leslie. A son grand étonnement, la jeune femme se rembrunit. Pendant que son mari s'était voué corps et âme à ses écrits, elle avait décidé d'enseigner la danse classique chez Juilliard.

Bill la considéra, éberlué. C'était un dimanche matin et les deux époux prenaient leur petit déjeuner.

— Que dis-tu ? murmura-t-il.

— Je n'irai pas en Californie, Bill, répondit-elle doucement en le fixant de ses grands yeux bruns au regard si pur.

C'étaient ces yeux-là qui l'avaient attiré la première fois qu'il l'avait vue devant le théâtre, avec son grand fourre-tout de ballerine. Leslie avait alors vingt ans, tout en elle avait plu à Bill, sa beauté, son genre « jeune fille de bonne famille », son sens de l'humour, son absence de prétention. Au début, ils passaient leur temps à piquer des fous rires. De longues discussions passionnées les gardaient éveillés jusqu'à une heure avancée de la nuit, dans leur petit appartement glacial de SoHo. A présent, ils habitaient un somptueux loft dans le même quartier. Bill y avait fait aménager une salle de gymnastique, afin que Leslie puisse faire ses exercices à la barre. Et voilà que maintenant elle semblait dire que tout était fini.

— Mais pourquoi? insista-t-il Pourquoi refuses-tu de partir de New York ?

Des larmes étincelèrent soudain dans les larges yeux bruns. Leslie détourna la tête un instant, puis son regard revint vers son mari. Le cœur de Bill se serra : il y avait, dans ces prunelles, une telle expression de ressentiment et de lassitude, qu'il se demanda avec angoisse si elle l'aimait encore.

— Leslie, que se passe-t-il?

Comment avait-il pu être aveugle au point de ne rien remarquer jusqu'alors? Elle secoua la tête et ses longs cheveux noirs ondoyèrent sur ses épaules, telles les ailes sombres d'un ange déchu.

— Je ne sais pas, Bill. Tu as changé... nous avons changé tous les deux.

Elle s'interrompit et prit une profonde inspiration en s'efforçant de trouver les mots justes, consciente qu'elle devait beaucoup à Bill après cinq ans de mariage et deux enfants.

— Je crois que nous avons inversé les rôles, se décida-t-elle enfin. Avant, c'était moi qui désirais devenir danseuse étoile. Moi qui courais après la célébrité. Tu te contentais, quant à toi, d'écrire des pièces de théâtre à message, et tu te disais ardent défenseur d'un art intègre. Après, ajouta-t-elle avec un petit sourire triste, quand tu t'es mis à écrire des histoires plus... disons plus commerciales, tu t'es transformé, tu es devenu quelqu'un d'autre. Voilà plus de trois ans que tu ne

penses qu'à ta série. Plus de trois ans que seule ta production compte : Sheila épousera-t-elle Jake ? Est-ce que Larry a vraiment essayé d'assassiner sa mère ? Henry est-il homosexuel ? Et Martha ? Quittera-t-elle son mari pour une autre femme?... Qui est le véritable père d'Hilary?... Mary s'enfuirait-elle une fois de plus de chez ses parents, et si elle le fait recommencera-t-elle à s'adonner à la drogue?... Helen est-elle une enfant illégitime? Accordera-t-elle sa main à John?

La voix de Leslie s'était animée. La jeune femme s'était levée et arpentait la pièce.

— En vérité, tes personnages me répugnent. Continuer à vivre avec eux est au-dessus de mes forces. Je n'aspire qu'à une vie saine, simple, tranquille. J'ai envie de reprendre la danse, de connaître l'exaltation du professeur devant les progrès de ses élèves.

Elle affichait un air si désesparé qu'il eut envie de pleurer. Dieu, qu'il avait été idiot ! Pendant qu'il jouait avec ses créatures imaginaires, il avait perdu la seule personne qu'il aimait au monde, sans même s'en rendre compte. Pourtant, il se sentait incapable d'opter pour la seule solution qui s'imposait. Il était trop tard pour retourner en arrière, non, plus maintenant. Bill s'était complètement investi dans sa création, comment renoncer au sentiment de plénitude qu'il éprouvait lorsque, de son imagination, jaillissaient tant de prodiges?...

« L'ironie du sort », ne put-il s'empêcher de penser. Il avait réussi à atteindre le zénith et sa femme semblait regretter leurs anciennes privations !

Il la dévisagea, en s'obligeant au calme.

— Je suis désolé, chérie. C'est vrai que durant ces trois ans je me suis entièrement consacré à mon travail. Je ne pouvais pas faire autrement. Le style est l'âme même de l'écriture. Si j'avais confié mon œuvre aux gens de la télé, ils auraient vite fait de la dénaturer, de la transformer en une de ces vulgaires séries à l'eau de rose aux dialogues larmoyants qui me donnent la chair de poule. Je refuse de les laisser massacrer mes idées. Et que tu le veuilles ou non, c'est ma façon de rester intègre... Mais je ne serai pas toujours forcé de jouer les garde-chiourme. En Californie, ce sera différent, tu verras. Les équipes, là-bas, sont mieux constituées, plus professionnelles. J'aurai beaucoup plus de temps libre, j'en suis sûr.

Incrédule, Leslie secoua la tête. Elle connaissait trop bien Bill pour se laisser abuser par ses promesses. Jamais il ne changerait. Même du

temps où il écrivait ses pièces, c'était pareil. Parfois, il restait calfeutré dans son bureau jour et nuit, pendant des semaines. Mais ces crises ne duraient qu'un mois ou deux. Maintenant, c'était pire. Ses manies, son obsession de la perfection la rendaient malade. Certes, il l'aimait, elle le savait, mais pas comme elle l'aurait souhaité. Leslie avait besoin d'un mari qui part à neuf heures du matin et rentre à six heures du soir, d'un compagnon qui se donne la peine de vous parler, de vous aider à faire la cuisine ou de jouer avec ses enfants. Il y avait des siècles qu'il ne l'avait pas emmenée au cinéma. Elle en était venue à abhorrer ses habitudes : Bill s'enfermait dans son antre toute la nuit pour en émerger le lendemain matin à dix heures, épuisé, les yeux rouges, un monceau de feuillets entre les mains. A peine réapparu, il se ruait hors de la maison afin de remettre le nouveau texte aux comédiens avant la répétition de dix heures trente. Un vrai cauchemar.

Rien que d'entendre prononcer le titre du feuilleton ou le nom d'un personnage elle se sentait les nerfs en pelote.

— Chérie, réfléchis, donne-moi une deuxième chance.

Nous serons heureux à Los Angeles. Il y fait toujours beau, les garçons auront l'occasion d'aller tous les jours à la plage, de visiter Disneyland... Nous pourrions même installer une piscine dans le jardin, ils seront ravis, tu verras...

— Je ne veux pas les emmener à la plage ni à Disneyland, pendant que tu seras en train de peaufiner tes phrases ou de courir sur le plateau. Quand les as-tu accompagnés pour la dernière fois au Bronx Zoo, t'en souviens-tu ?

— D'accord, Leslie ! Je travaille trop, je suis un mauvais époux et un père déplorable ! Mais, pour l'amour du ciel, nous avons crevé de faim pendant des années. Aujourd'hui, tu peux avoir tout ce que tu désires et eux aussi. Plus tard, nous aurons les moyens de leur offrir une éducation dans une des meilleures universités. Où est le drame ? Tiens-tu vrai-ment à tout ficher par terre alors que le bonheur est enfin à notre portée ?

Il s'interrompit, les yeux fiévreux, avança une main vers elle.

— Ma chérie, je t'en supplie... Je t'aime...

La jeune femme se détourna, le regard fuyant, comme si elle ne voulait pas voir la peine qui torturait les traits de son mari.

— Veux-tu rester à New York ? Veux-tu que je leur dise que je refuse de me rendre en Californie? Que j'envoie balader le feuilleton ?

La note d'angoisse qui tremblait dans sa voix ramena un pâle sourire sur les lèvres de Leslie.

— Cela n'a plus d'importance, répondit-elle tristement, d'une voix douce. C'est trop tard, trop tard pour nous deux, ne le comprends-tu pas ? Je regrette, Bill, mais ma décision est prise : j'ai envie de passer à autre chose.

De faire quelque chose de différent.

— Quoi par exemple? Aller en Inde? Changer de religion? Entrer dans les ordres? Est-ce si différent que ça, devenir prof de danse chez Juilliard ? Bon sang ! Dis plutôt que tu veux me quitter !

Il avait haussé le ton, saisi brutalement d'une rage violente. Pourquoi lui infligeait-elle ce coup de poignard ? Il n'avait pas mérité une telle trahison. Quel crime avait-il commis après tout, hormis d'avoir réussi? Si ses parents avaient encore été de ce monde ils en auraient été fiers. Le cancer les avait emportés, l'un après l'autre, en deux ans, Bill n'avait plus aucune famille. Sa femme et ses enfants étaient tout ce qui lui restait au monde, et Leslie allait le priver d'un seul coup de ce qu'il chérissait par-dessus tout... C'était abject et injuste. Une vague de colère lui brûla les entrailles.

— Tu ne comprends pas, fit-elle mollement.

— Non, je ne comprends pas. Tu refuses de venir avec moi en Californie et quand je te propose de rester ici, tu prétends que ça n'a plus d'importance. Comment dois-je m'y prendre, Leslie? Que se passe-t-il au juste? s'écria-t-il, déchiré entre la fureur et le désespoir.

Il ne s'était pas encore rendu compte qu'il n'y avait plus rien à faire. Que plus aucun argument ne pouvait la dissuader.

— Bill, je ne sais comment te le dire...

De nouvelles larmes mouillèrent ses yeux et, l'espace d'un instant, Bill eut l'impression hallucinante d'assister à l'un de ces inextricables imbroglios qu'il avait si bien su mettre en scène... « Leslie quittera-t-elle son mari?

Celui-ci changera-t-il d'attitude ? Réalise-t-elle combien il l'aime ? » Il ne sut s'il fallait en rire ou en pleurer mais ne fit ni l'un ni l'autre.

— C'est fini... reprit Leslie. je ne voulais pas l'admettre mais j'ai dû me rendre à l'évidence. Que ce soit ici ou en Californie, la situation restera la même. Continuer m'est impossible, Bill, je souhaite reprendre ma liberté, recom-mencer une existence nouvelle, avec mes enfants... Sans le feuilleton.

Sans lui, surtout. Alors qu'il la fixait, le visage glacé de douleur, elle se crut obligée d'ajouter :

— Je regrette.

Bill se figea, comme foudroyé, la face blême, ses pupilles bleues dilatées par une nouvelle angoisse.

— Tu emmènes les enfants ?

— Je ne pense pas que tu auras le temps de t'occuper d'eux en Californie.

Ce n'était pas une réponse, mais une simple déclaration. Il lui jeta un regard suppliant.

— Non, mais tu pourrais venir me donner un coup de main.

Sa plaisanterie tomba à plat.

— Bill, ne rends pas les choses plus difficiles encore.

— Je pourrai les revoir ?

Elle acquiesça et, de toutes ses forces, il pria le ciel pour qu'elle ne change pas d'avis. Pendant une seconde, l'idée de flanquer sa démission au producteur lui traversa l'esprit et il fut tenté de tomber à genoux devant Leslie, l'implorant de ne pas l'abandonner. Il comprit soudain qu'il était trop tard, que Leslie l'avait déjà quitté, et il s'en voulut terriblement de l'avoir perdue sans s'en apercevoir. Oui, trop tard, pensa-t-il. Sa vie était fichue.

Les deux mois suivants s'écoulèrent dans un morne abattement. Bill ne pouvait évoquer le bonheur passé sans que des larmes lui piquent les yeux. Il avait fallu l'annoncer aux enfants, aider Leslie à déménager avec eux dans un appartement du West Side. La première nuit qu'il avait passée seul dans le loft n'avait été qu'une longue agonie. Mille fois il envisagea d'abandonner le feuilleton, mille fois il voulut appeler Leslie pour la supplier de revenir, et mille fois se ravisa. Une seule

conclusion s'imposait, pénible mais claire : la porte s'était refermée désormais, et plus rien ne pourrait la rouvrir.

Il n'était pas au bout de ses découvertes. Un professeur de chez Juilliard, découvrit-il quelques jours plus tard, semblait occuper une place importante dans la vie de Leslie. Bien sûr, elle aurait été incapable d'entretenir une relation avec un autre homme alors qu'elle était mariée à Bill, il la connaissait suffisamment pour lui faire confiance. Mais elle était en train de tomber amoureuse de ce type, et c'était là sans doute la principale raison de son départ. Elle avait préféré se débar-rasser de tout sentiment de culpabilité en général — et de Bill Thigpen en particulier —, afin d'aller dans le sens de son désir. Leslie avait déclaré qu'elle avait, avec son «

ami et collègue », un tas d'intérêts communs qu'elle ne partageait plus avec Bill. Les petits garçons avaient suivi le mouvement. Adam avait pleuré quand son père lui avait dit au revoir, puis s'était adapté à la nouvelle situation avec la déconcertante facilité des enfants. Après tout, il n'avait que deux ans et demi. Tommy, quant à lui, avec ses huit mois, n'eut pas l'air de faire la différence. Seul Bill éprouva le douloureux déchirement de la séparation.

Il prit le vol à destination de Los Angeles, le cœur brisé, et tandis que l'avion survolait les gratte-ciel de New York, des larmes jaillirent au coin de ses yeux et lui mouillèrent les joues.

Une fois sur place, il chercha l'oubli dans la création, dominé par un singulier sentiment proche de la fureur. Il se mit à écrire nuit et jour. Parfois, harassé, il s'endormait sur le ne s'était impliqué dans une affaire de cœur avec une des personnes qui travaillaient pour lui. Mais il n'avait pu résister à l'extraordinaire beauté de la jeune femme. Sylvia, ancienne enfant prodige du petit écran, avait poursuivi sa carrière plus tard comme mannequin de Lacroix à Paris et comme cover- girl pour Vogue.

Installée à Los Angeles depuis six mois, elle avait participé à quelques films de second ordre, sans grand succès. C'était pourtant une bonne comédienne et Bill avait très vite succombé à son charme. Il ne l'aimait pas, il le savait. L'amour représentait désormais pour lui quelque chose de précieux qu'il réservait à Adam et Tommy. A vingt-trois ans, Sylvia avait cependant gardé une âme d'enfant qui ne tarda pas à le séduire. Sa douceur, combinée à une sorte d'ingénuité et de fraîcheur, avait su toucher la corde sensible de l'écrivain.

L'univers sophistiqué de la haute couture dans lequel elle avait évolué

pendant plusieurs années n'avait entamé en rien sa simplicité. Parfois, sa naïveté lui jouait de \

mauvais tours. Totalement inconsciente des

intrigues qui se

tissaient dans les coulisses des studios, Sylvia prêtait inno-cemment le flanc aux coups bas des autres comédiennes. Bill l'avait plus d'une fois mise en garde, sans résultat. Sylvia s'amusait de tout, pendant que son amant veillait farouche-ment sur son feuilleton, inventant de nouveaux personnages, soucieux de fasciner le public par des situations, des artifices, des rebondissements inattendus.

A trente-neuf ans, Bill Thigpen passait pour le roi du soap- opéra. Prix et récompenses encombraient les rayonnages de son bureau, mais il semblait n'en tirer aucune gloire. Calfeutré, il arpentait inlassablement le tapis des heures durant, toujours à l'affût d'une nouvelle idée, perpétuelle-ment torturé par le doute. Ses dernières trouvailles étaient- elles à la hauteur? Comment la troupe accueillerait-elle ses ultimes suggestions?

La plupart des acteurs s'en accommo-deraient à merveille, bien sûr, mais Bill ne pouvait s'empê-cher de se morfondre. Récemment, l'un de ses interprètes lui avait causé des soucis. La moindre transformation de dernière heure dans son texte le perturbait au point de lui faire perdre tous ses moyens. Trop nerveux, se disait Bill. Il y avait plus de deux ans que le comédien était de la partie et, cependant, l'auteur songeait parfois à le remplacer. D'un autre côté, il appréciait le jeu à la fois sobre et poignant du jeune homme, lorsque celui-ci parvenait à croire à son rôle... L'ennui était qu'il n'y croyait pas toujours.

L'audience de la Belle Vie augmentait chaque jour davan-tage. A travers tout le pays, des millions et des millions de téléspectateurs en suivaient avec dévotion chaque épisode. Des milliers de lettres affluaient aux studios avec la régularité de la marée. Au fil des ans, l'équipe s'était soudée en une véritable famille, qui se sentait chez elle sur le plateau.

Ce jour-là, Sylvia s'apprêtait à jouer le rôle de Vaughn Williams, la jolie sœur cadette de Helen, l'héroïne du film. Initiée par son beau-frère, dont elle était éprise, à l'usage des stupéfiants, Vaughn déperissait. Cela, naturellement, à l'insu de sa famille et surtout de son aînée, Helen. Prise dans un piège mortel d'où rien ne pouvait ,plus la tirer, la jeune droguée courait à sa perte, dûment pilotée par John, le

beau- frère diabolique.

Dans la séquence que l'on devait filmer cet après-midi-là, la jeune femme allait devenir le témoin involontaire d'un crime commis par John, et se trouver injustement soupçonnée par la police à la place du meurtrier, la victime n'étant autre que son propre dealer — un individu louche que John lui avait présenté. Tous ces événements avaient posé d'énormes problèmes d'orchestration, mais Bill était venu à bout de toutes les difficultés. Il n'avait pas lâché ses scénaristes une seconde, jusqu'à ce qu'il obtienne satisfaction.

A présent, calé dans le fauteuil qui lui était réservé, Bill allumait une cigarette avant de porter à ses lèvres la tasse de café brûlant que sa secrétaire venait de lui apporter. Il se demandait ce que Sylvia penserait des scènes que, cinq minutes plus tôt, il lui avait remises dans sa loge. Ils s'étaient vus la veille. A trois heures du matin, l'écrivain avait précipitamment quitté la couche de sa maîtresse endormie pour s'enfermer dans son bureau où il s'était mis à élaborer frénétiquement une idée qui lui avait trotté dans la tête pendant toute la soirée. Une idée qu'il avait explorée à fond jusqu'à midi et demi. Il était brièvement passé chez lui, s'était douché, rasé et rhabillé, puis rendu sur le plateau, afin de jeter un ultime coup d'œil au changement de décor.

Le réalisateur, un vétéran de Hollywood qui avait signé un nombre impressionnant de succès, connaissait Bill depuis des lustres. Bill l'avait d'ailleurs choisi en dépit de l'opposition du producteur, qui prétendait qu'Allan McLoughlin, rompu aux films « sérieux », ne possédait pas la légèreté nécessaire à la mise en scène d'une série sentimentale. Bill n'en avait pas démordu et il avait eu gain de cause. Allan s'en était merveilleusement bien tiré.

Bill regarda son vieux complice, alors que celui-ci donnait à voix basse ses dernières instructions à Sylvia et à l'acteur qui incarnait John.

— Encore un peu de café, Bill ? lança joyeusement la plus jolie des script-girls.

Il y avait plus d'un an qu'elle essayait d'attirer l'attention de l'écrivain. Elle le trouvait séduisant. Mieux que cela, elle lui avait découvert un air de gentil nounours en manque de tendresse qui contrastait agréablement avec sa grande silhouette musclée, son intelligence vive, son perfectionnisme acharné. Bill lui sourit et secoua la tête. Seul ce qui allait dans un instant se passer devant les caméras l'obnubilait.

— Non, merci, répondit-il machinalement, le regard rivé sur le réalisateur.

Sylvia était plongée dans ses répliques, alors que les comédiens qui devaient jouer Helen et John bavardaient tranquillement à l'écart. Deux policiers en uniforme atten-daient dans un coin. La « victime » avait déjà revêtu sa chemise ornée d'une tache de sang étonnamment réaliste. Le futur macchabée riait à gorge déployée à une blague racontée par l'un des techniciens. C'était son dernier jour de tournage. Lorsque l'objectif dévoilerait son visage au public, il jouerait le mort. Il n'avait aucun texte à apprendre.

— Deux minutes ! grinça une voix dans les haut-parleurs.

Bill sursauta. Une boule se forma au creux de son estomac.

Il avait le trac, il l'avait toujours, depuis que, collégien, il avait été choisi pour interpréter un petit rôle. Plus tard, chaque fois qu'une de ses pièces avait été représentée à Broadway, la même panique le clouait sur son fauteuil jusqu'au moment où le rideau tombait enfin comme une délivrance. Et aujourd'hui, dix ans plus tard, la même terreur l'étreignait, cependant qu'une myriade de questions angoissées assaillaient son esprit : Et si c'était un four ? Si les acteurs bafouillaient ? Si l'indice d'écoute baissait ? Si le public, lassé, se tournait vers d'autres séries ? Si... Les possibilités d'un échec imminent lui paraissaient illimitées.

— Une minute.

La boule dans son estomac grossit, son regard balaya la pièce. Les yeux clos, Sylvia mémorisait toujours son texte. Helen et John avaient déjà pris place sur le plateau, prêts à simuler la querelle homérique qui, un instant plus tard, les opposerait. Le dealer, sur la touche, mordait dans un énorme sandwich au pâté. Puis le silence s'abattit brutalement, alors que l'assistant-réalisateur levait la main, cinq doigts tendus, signe qu'il ne restait plus que cinq secondes. Quatre... trois... deux... un. La boule dans l'estomac de Bill enfla encore. La seconde suivante, Helen et John s'affrontaient furieusement devant les caméras, dans une atmosphère tendue, proche de l'explosion. Les répliques, aussi violentes que la censure le permettait, rebondissaient à une cadence de plus en plus rapide. Bill connaissait par cœur chaque mot prononcé par les comédiens. Dans le feu de l'action, ceux-ci escamotaient çà et là une phrase. Surtout Helen. Cela lui arrivait parfois mais Bill ne s'en offusquait pas. Après quatre minutes d'une intensité dramatique extraordinaire, elle sortit, le visage bouleversé,

en claquant la porte.

Comme toujours, elle avait été absolument convaincante. La situation, les dialogues avaient été rendus avec une telle force, que l'illusion de la réalité avait été parfaite. On fit une pause pour laisser passer une publicité.

Helen s'éloigna du plateau. Elle était d'une pâleur de cire. Le regard de Bill accrocha le sien et il lui sourit. La comédienne disparut, l'assistant-réalisateur leva de nouveau la main et, une fois de plus, un silence total s'ensuivit. Plus un bruit, plus un souffle, plus un craquement.

Travelling sur une bicoque préfabriquée, repaire du dealer qui, lors d'un épisode précédent, avait passé à Helen un coup de fil anonyme, lui dévoilant la liaison entre son mari et Vaughn, sa sœur. Coups de feu. Gros plan du gangster étendu par terre, la chemise ensanglantée, mort. Fondu enchaîné sur la face de John, une lueur meurtrière dans l'œil. Vaughn se tient à son côté. L'image s'évanouit.

Nouveau décor. L'objectif balaya un luxueux petit appartement pour se fixer sur le ravissant visage de Vaughn. John l'avait renvoyée chez elle. La caméra se mit à reculer, de sorte qu'un inconnu apparaisse dans le champ. Vaughn lui dit au revoir et il sortit. Là les téléspectateurs devaient comprendre, sans que cela soit explicitement annoncé, que la jeune femme exerçait le métier de call-girl... Plan rapproché : Vaughn regardait le vide de ses grands yeux troublés, presque glacés. Bill n'avait pas perdu un seul détail. Il sentit ses muscles se détendre lorsque le réalisateur donna l'ordre de couper, afin d'insérer une autre publicité.

L'écrivain resta assis, comme envoûté. Il en était toujours ainsi. On eût dit que chaque jour une nouvelle pièce de théâtre voyait le jour sous ses yeux. Un nouveau drame, tout un univers dont la magie ne manquait jamais de le surprendre. Souvent, il cherchait la raison de son immense succès, sans vraiment la trouver. Il se disait alors que cela tenait au fait que lui-même, le créateur, se laissait subjugué par son œuvre. Plus rarement, il se demandait ce qu'il serait advenu de lui s'il était resté à New York avec Leslie et les garçons. Auraient-ils eu d'autres enfants? Aurait-il connu la même réussite au théâtre ? Mais à quoi bon essayer de deviner ce qui aurait pu se passer? Maintenant ils étaient divorcés, séparés à jamais.

Il quitta le studio après s'être assuré que sa présence n'était plus nécessaire. Il ne restait que quelques raccords et le réalisateur avait l'habitude de diriger les comédiens. Aussi Bill regagna-t-il son bureau

le cœur léger, l'esprit déjà accaparé par la suite. Contrairement aux autres formes d'art, le feuilleton se façonnait au jour le jour. Bill avait toujours pris soin d'éviter les redites et la monotonie. Minute après minute, heure après heure, il pétrissait ses personnages, tout en cherchant à les confronter à des situations inédites, alimentant sans cesse le feu sacré de la création. Il se laissa tomber sur le canapé, les yeux fixés sur la fenêtre inondée de lumière.

— Content ? fit Betsy.

C'était sa secrétaire depuis deux ans, autant dire depuis des siècles, selon les critères de la télévision. Parfois, elle faisait de la figuration dans les studios. Betsy n'aurait pas été étonnée d'apprendre qu'on avait vu Bill Thigpen marcher sur l'eau du lac.

— Très, répondit-il.

La boule dans son estomac avait disparu, remplacée par une immense satisfaction.

— Des nouvelles de la direction? demanda-t-il.

Il avait adressé aux pontes de la chaîne nationale un dossier dans lequel il avait proposé de nouveaux concepts concernant le feuilleton. La réponse ne l'inquiétait pas outre mesure ; il savait qu'on ne pouvait rien lui refuser.

— Pas encore. Leland Harris et Nathan Steinberg ne sont pas en ville.

Bill comparait souvent Harris et Steinberg à un couple de divinités omniscientes et omniprésentes qui tenaient entre leurs mains le fil de sa destinée. Une solide amitié le liait à Nathan et ils s'étaient découvert un penchant commun pour la pêche à la ligne.

— Allez-vous partir tôt, ce soir? s'enquit Betsy.

Il hocha la tête avant de se diriger vers une petite table d'époque — l'un des rares objets qu'il avait hérités de son père — sur laquelle trônait sa machine à écrire.

— Je crois que je vais traîner encore un peu... Il y a tant à faire. Barnes n'existe plus, puisque nous l'avons tué aujourd'hui. Vaughn risque la prison, Helen commence à se méfier de John. Il faudra bien qu'elle apprenne que son cher et tendre époux a entraîné sa petite sœur dans l'enfer de la drogue, n'est-ce pas ?

Avec un soupir de plaisir, il s'étira, puis se renversa sur sa chaise, mains derrière la nuque, jambes allongées, dans une posture de totale décontraction.

Betsy fit la grimace.

— Faut-il avoir un esprit malsain ! se moqua-t-elle. Dois-je vous faire monter un petit en-cas, plus tard ?

— Vous voulez donc ma perte ? Un sandwich et une Thermos de café suffiront amplement. Laissez le plateau sur votre bureau. J'irai me servir si j'ai un creux.

La secrétaire haussa les épaules. La plupart du temps, son cher patron levait le nez de ses paperasses à minuit passé, heure à laquelle il n'avait plus faim. Elle s'était souvent demandé comment il n'était pas encore mort de faim, lorsque, le matin, elle découvrait le sandwich intact, la Thermos vide, une douzaine de gobelets de café froid et des cendriers remplis de mégots.

— Vous auriez mieux fait de rentrer chez vous prendre un peu de repos.

— Merci, maman.

Il lui sourit, alors qu'elle quittait la pièce en refermant la porte derrière elle. Betsy était une employée efficace, une véritable amie qu'il en était venu à apprécier. Le battant se rouvrit et Bill leva le regard. Sylvia se tenait sous le chambranle. Elle avait gardé la mini robe noire conçue par Fred Heyman qu'elle portait sur le plateau de tournage et n'avait pas ôté son maquillage. Elle était si éblouissante que Bill en eut le souffle coupé.

Il laissa errer son regard sur la silhouette élancée de la jeune femme, les seins insolents qui appelaient les caresses, les jambes interminables. Presque aussi grande que lui, elle avait une lourde chevelure dont les vagues d'ébène lui dégringolaient dans le dos, jusqu'à la taille, formant un contraste époustouflant avec sa peau laiteuse et ses yeux de chat. Elle faisait partie de ces superbes créatures dont la seule présence suffit à provoquer une émeute dans la rue. Ce n'était pourtant pas les jolies filles qui manquaient à Los Angeles. Mais Sylvia Stewart ne serait pas passée inaperçue dans une assemblée de déesses.

— Chérie, tu as fait du bon travail, comme toujours, fit-il en se levant

pour l'embrasser.

Elle prit place sur un siège et croisa les jambes. Le cœur de Bill se mit à battre un peu plus vite.

— Tu es un danger public dans ce modèle, sourit-il. Tu devrais te mettre plus souvent en jean et en t-shirt.

Ce qui ne changerait rien, pensa-t-il, car les jeans de Sylvia étaient si serrés qu'ils donnaient aussitôt l'envie de la déshabiller.

— Le costumier m'a dit que je peux garder la robe.

Comment arrivait-elle à prendre cette expression à la fois innocente et voluptueuse ?

— D'accord, répondit-il en regagnant son bureau. Tu la porteras la semaine prochaine, quand je t'emmènerai au restaurant.

La semaine prochaine ? fit-elle de l'air indigné de la petite fille gâtée qui s'entend dire qu'elle n'aura pas sa poupée préférée avant Noël. Pourquoi pas ce soir ?

L'actrice se mit à bouder. Elle excellait dans ce petit jeu. Son entêtement contrebalançait la beauté de son minois et de son corps irrésistible.

— Tu as dû remarquer, aujourd'hui, que la série est à un tournant. Ton personnage par exemple ne peut pas simple-ment être jeté en prison. Il faut trouver le ton des prochaines scènes, afin que les scénaristes puissent les développer. Je pense en écrire moi-même quelques-unes.

Pour tous ceux qui le connaissaient, cela signifiait des heures et des heures de travail acharné. Les jambes incroya-blement longues de Sylvia se décroisèrent un instant, puis se recroisèrent. Un impétueux désir brûla les reins de Bill.

— Nous ne partons pas en week-end? interrogea-t-elle.

— Je n'ai pas le temps. Si tout va bien, je te promets une partie de tennis dimanche.

Une moue de profond mécontentement tordit les lèvres pulpeuses de la comédienne.

— J'aurais voulu aller à Las Vegas... Il y a un groupe de comédiens de

My Home qui projettent une excursion.

Elle faisait allusion au feuilleton qui passait sur une chaîne concurrente.

— Je ne peux pas, Sylvia. J'ai du pain sur la planche... Pourquoi ne pars-tu pas avec les autres ? Tu ne tournes pas demain, prends ta journée. Quant à moi, je serai collé à ma machine tout le week-end.

Il indiqua d'un geste éloquent les quatre murs. Bien qu'on ne fût que mercredi, il savait qu'il en avait pour plusieurs jours, s'il voulait superviser l'équipe des scénaristes. Sylvia eut l'air d'en prendre son parti.

— Viendras-tu me rejoindre quand tu auras terminé ?

Parfois, sa naïveté le touchait. En vérité, son désir pour

elle l'emportait sur l'affection qu'il lui portait. C'était une gentille fille, assez facile à vivre, et n'importe quel homme serait fier de se montrer à son bras, mais pas Bill. Sylvia ne le comblait pas intellectuellement, il en avait conscience. Comme il savait qu'il n'était pas le compagnon qu'il lui fallait. La jeune femme serait sûrement plus heureuse avec quelqu'un de plus libre, de plus insouciant. Aux discussions profondes, elle préférerait les soirées mondaines, les soupers au Spago, les surprises-parties. Bill n'avait jamais le temps de l'accompagner à ses sorties et rien ne l'ennuyait davantage que les réceptions hollywoodiennes.

— Je ne crois pas que j'y arriverai, déclara-t-il. Je te verrai à ton retour, dimanche soir.

Oui, il aimait mieux la savoir en train de s'amuser quelque part, plutôt que de subir ses incessants coups de fil.

Sylvia se redressa d'un air satisfait.

— Cela ne te dérange pas ? demanda-t-elle.

Elle se sentait un peu coupable de le laisser tout seul. Souriant, il la raccompagna à la porte.

— Pas du tout. A condition de ne pas signer un contrat avec le producteur de My Home.

Il eut un rire, puis l'embrassa à pleine bouche.

— Tu me manqueras, ajouta-t-il.

— Toi aussi.

Pourtant, l'étrange lueur qui alluma les prunelles vertes l'inquiéta un instant, il se demanda s'il n'avait pas commis une erreur. Il avait déjà aperçu ce regard désenchanté dans d'autres yeux... ceux de Leslie, plus précisément. Les femmes n'exprimaient pas toujours leurs sentiments avec des mots. Le plus souvent, elles se contentaient de les montrer par une moue, une œillade. Leur tristesse, leur solitude, se reflétaient alors dans leurs yeux. Bill le devinait aussi sûrement qu'il savait que plus rien ne pouvait changer. Non, pas à son âge...

Pas à trente-neuf ans.

Lorsque Sylvia sortit, il retourna à sa machine à écrire. Il avait des tonnes de notes à rédiger à l'intention de ses auteurs. Et une myriade d'idées fourmillait dans sa tête. Ses doigts se mirent à appuyer sur les touches et il perdit la notion du temps. Il faisait nuit noire quand il releva la tête. La pendule, à sa surprise, indiquait vingt-deux heures. Il mourait de soif. Il repoussa sa chaise et se leva pour chercher un soda dans le réfrigérateur. Betsy avait dû lui laisser tout un assortiment de sandwiches dans son bureau, mais il n'avait pas faim. Les mots, les phrases, les images qui jaillissaient de son esprit lui servaient de nourriture, il n'en voulait pas d'autre. Un instant plus tard, il se rassit devant la machine en sirotant son soda. Une dernière scène à terminer, avant de s'arrêter pour aujourd'hui... Il se remit à taper. Le monde avait disparu, plus rien n'existait hormis la petite table d'époque, l'antique machine sur laquelle il s'acharnait, les lettres qui s'imprimaient l'une après l'autre sur la feuille blanche. Il était minuit lorsque, de nouveau, il cessa d'écrire. Une sensation de légèreté, presque d'exaltation, l'avait envahi. Il ramassa le monceau de feuillets, le rangea dans le tiroir, s'accorda un deuxième soda et alluma une cigarette.

Enfin, il quitta les lieux, laissant son paquet de blondes sur la table. Il ne fumait que quand il travaillait. Bill traversa le bureau vide de sa secrétaire, sans un regard vers les sandwiches qui s'empilaient sur un plateau.

Dans le couloir faiblement éclairé par des tubes fluorescents, il longea une demi-douzaine de studios déserts.

Une bande de jeunes gens bizarrement accoutrés venaient d'arriver dans le hall pour une interview tardive en direct. Bill les salua d'un

sourire qu'ils ne lui rendirent pas, trop préoccupés par leur trac. Il passa devant le grand studio du journal de la nuit, éteint à cette heure.

Le gardien lui présenta le cahier des sorties. Bill y apposa sa signature, tout en faisant un commentaire sur le dernier match de base-bail. Avec le vieil homme, il partageait la même passion pour les Dodgers. Une fois dehors, il respira à pleins poumons l'air tiède de la nuit printanière. Un léger brouillard flottait sur la ville.

L'écrivain éprouvait un singulier bien-être, comme toujours quand il sortait d'une épuisante séance de travail, avec la sensation du devoir accompli.

Il s'installa dans son station-wagon Chevrolet 49 — une antiquité qu'il avait achetée pour cinq cents dollars à un surfer de la côte Ouest sept ans plus tôt, et fit tourner le moteur. Le véhicule était loin d'être en parfait état, mais il s'y était attaché, et ses enfants l'aimaient bien.

Alors qu'il roulait dans Santa Monica Freeway en direction de Fairfax Avenue, il s'aperçut qu'il avait une faim de loup. Il ne s'alimentait pas correctement, entre son bureau et la villa de Sylvia à Malibu. L'actrice l'avait louée à une vieille vedette de cinéma qui, retirée depuis longtemps à la campagne, avait tenu à conserver la demeure dans laquelle elle avait vécu ses années de gloire.

Bill s'arrêta devant un magasin d'alimentation ouvert toute la nuit, gara sa voiture près d'une minuscule MG

rouge décapotée, puis franchit l'entrée surmontée d'une enseigne lumineuse. Peu après, il poussait son caddie vers le rayon des plats cuisinés, alléché par l'appétissant fumet des poulets rôtis. Il prit un pack de six bières, une salade de pommes de terre, du salami en tranches, puis mit le cap sur l'étalage des légumes frais où il choisit quelques tomates et une laitue. La faim le tenaillait, maintenant. A la seule idée du dîner qu'il allait se préparer, il avait l'eau à la bouche. Soudain, alors qu'il s'apprêtait à se diriger vers la caisse, il se rappela qu'il n'avait plus de crème à raser, que les deux salles de bains manquaient de papier toilette et que son dernier tube de dentifrice était presque vide. Il se rua à travers le magasin et commença à empiler dans son chariot toutes sortes de choses, allant des produits d'entretien à l'huile d'olive, en passant par le café. Jusqu'alors, il n'avait jamais le temps de faire ses emplettes lui-même ou bien il oubliait la moitié des choses. Tandis que le nombre de ses achats augmentait : saucisses, sirop d'érable, céréales, ananas, papayes, une vague d'allégresse le submergea. Il se sentit comme un enfant tout à la

joie de remplir son caddie de friandises. Pour la première fois de sa vie peut-être, rien ne le pressait, personne ne l'attendait, aucune urgence n'exigeait son retour. Il pouvait explorer le supermarché à son aise. Il s'autorisait même un dilemme de désœuvré — allait-il prendre une baguette pour accompagner le brie ou simplement du pain en tranches ? — quand il entra littéralement en collision avec une jeune femme, au coin de l'épicerie fine et

des produits d'entretien. Elle se redressa au milieu d'une pluie de rouleaux de papier hygiénique parfumé, comme une apparition surgissant de nulle part. Son visage, d'une beauté frappante et naturelle, se tourna un instant vers l'importun, puis se pencha afin d'évaluer les dégâts.

— Excusez-moi, s'empressa Bill. Je suis vraiment désolé. Laissez-moi vous aider.

Elle se releva vivement, une légère rougeur aux pommettes.

— Mais non, ce n'est pas la peine.

Une onde puissante émanait de son sourire et de ses immenses yeux bleu saphir, et elle avait l'air de quelqu'un qui a des tas de choses intéressantes à dire. Bill la regarda comme un petit garçon égaré, mais elle s'éloigna en poussant son chariot, après lui avoir décoché un ultime sourire. Une scène qu'il aurait pu écrire, pensa-t-il. La rencontre d'un homme et d'une femme... Il faillit s'élancer derrière elle en criant : « Hé !

Attendez-moi ! » Mais elle avait disparu, elle et sa beauté saisissante, ses immenses yeux bleus, l'aura sombre de ses cheveux. Bill avait noté inconsciemment tous les détails.

C'était surtout son regard qui l'avait impressionné, si limpide, si droit... Puis son sourire, bien sûr, un peu mystérieux, interrogateur; amical aussi, plein d'humour, comme si elle s'était retenue d'éclater de rire. Bill tourna et retourna toutes ces remarques dans son esprit, cependant qu'il s'efforçait de finir ses courses.

Mayonnaise?... Anchois?... Œufs?... Crème fraîche?... Impossible de se concentrer. C'était d'un ridicule achevé.

Certes, cette jeune personne était jolie mais il n'y avait pas de quoi tomber à la renverse. Elle évoquait ces jeunes filles de bonne famille des collèges de la côte Est, peut-être à cause de la simplicité de sa

mise : blue-jean, col roulé rouge, sneakers. Le cœur de Bill fit un bond absurde dans sa poitrine quand il la revit quelques minutes plus tard devant la caisse. Immobile, il l'observa de loin. Après tout, elle n'est pas si ravissante que cela, se dit-il. Jolie sans aucun doute, très jolie même, mais trop conforme à la norme pour son goût. Le genre de femme capable de mener tambour battant une conversation, de raconter une histoire drôle ou de vous concocter un délicieux dessert en un tournemain. Aucune raison de se sentir attiré par elle alors qu'il était choyé par une maîtresse aussi splendide que Sylvia. Pourtant, quand l'inconnue rangea son caddie, inexplicablement, il éprouva une sensation de vide. Il aurait voulu faire sa connaissance, apprendre son nom, devenir son ami.

« Bonjour, je m'appelle Bill Thigpen », se présenta-t-il mentalement, tout en poussant résolument son chariot vers elle. La jeune femme, penchée sur le comptoir, rédigeait un chèque à l'intention de la caissière. Elle ne parut pas s'apercevoir de la présence de Bill. Celui-ci fixa le stylo qui se déplaçait rapidement sur le papier dans l'espoir de déchiffrer son nom. En vain. Tout ce qu'il voyait, c'était sa main gauche plaquée sur le chéquier... Une main fine, ornée d'une alliance en or. « Mariée ! » pensa-t-il, avec un pincement incongru au cœur. Soudain elle leva la tête, son regard accrocha le sien et elle lui sourit de nouveau.

« Salut, je suis Bill Thigpen et vous êtes mariée... Si jamais vous divorcez, passez-moi donc un coup de fil. »

Il s'était toujours refusé à courtiser les femmes mariées. Pourquoi celle-ci faisait-elle ses courses à une heure aussi tardive ? Il aurait été curieux de le savoir... Enfin, ça n'avait plus vraiment d'importance. Il commença à aligner ses paquets sur le tapis roulant.

— Au revoir, fit-elle d'une voix douce, légèrement voilée, en s'éloignant vers la sortie, deux gros sacs en papier à bout de bras.

— Au revoir.

Il la suivit du regard. L'instant d'après, un bruit de moteur déchira la nuit, et lorsque Bill se retrouva sur l'aire de stationnement, la petite MG rouge avait disparu. Il prit place -u volant en haussant les épaules. Sûrement le surmenage qui lui jouait des tours. S'il commençait maintenant à enticher de n'importe quelle mère de famille rencontrée par -hasard... Il sourit, mit la Chevrolet en marche. La vieille guimbarde démarra dans une effroyable quinte de toux.

— Mon vieux Thigpen, marmotta-t-il dans un rire, il faut te calmer maintenant.

Sur le chemin du retour, il se demanda ce que Sylvia pouvait bien fabriquer à Las Vegas.

2

Adriane Townsend quitta le supermarché au volant de sa voiture. Ses pensées voguaient vers Steven qui l'attendait à la maison. Cela faisait quatre jours qu'elle ne l'avait vu, depuis qu'il s'était rendu à Saint-Louis, à un important rendez-vous d'affaires avec un gros client de sa boîte. Steven Townsend était le cadre le plus dynamique de l'agence de publicité qui l'employait. Promu à un brillant avenir, il brigait le fauteuil directorial des bureaux de Los Angeles. Il n'aurait aucun mal à y arriver, Adriane en était persuadée. A trente-quatre ans, après des débuts modestes et laborieux dans le Midwest, il était parvenu à une position enviable et il comptait tout mettre en œuvre pour poursuivre sa fulgurante ascension sociale. Sa femme savait combien il tenait à sa réussite professionnelle. Le succès constituait le but suprême de sa vie. Steven exérait la pauvreté, son enfance malheureuse, le Midwest. Il s'était juré d'échapper à la misère à tout prix. Seize ans plus tôt, il avait obtenu une bourse de l'Etat pour l'université de Berkeley où il avait suivi de solides études commerciales. Une maîtrise de communication à l'université de Stanford avait parachevé sa formation. également diplômée de Stanford, Adriane vouait à la télévision une véritable passion mais, dès le début, Steven avait opté pour la publicité. Encore étudiant, il avait dégoté un job dans l'une des meilleures agences de San Francisco, avant de gagner la Californie du Sud. Nul ne s'était jamais avisé de mettre en doute la réussite de Steven. Peu importait ce que cela lui coûterait en efforts, il se trouverait un jour au sommet. Le jeune homme faisait partie de ces gens qui savent ce qu'ils veulent et que rien ne peut écarter de leur objectif. Déterminé, sûr de sa valeur, il élaborait ses desseins dans le moindre détail. Il n'y avait jamais eu de faille, jamais une erreur, jamais une bavure dans l'existence de Steven Townsend. Parfois, il parlait des heures durant à Adriane d'un projet qu'il avait l'intention de soumettre à un client ou d'un produit dont il allait assurer la promotion. Elle l'admirait pour son assurance et son courage. La vie n'avait pas été tendre avec lui. Son père, ouvrier dans l'industrie automobile à Détroit, avait eu cinq enfants, trois filles et deux garçons. Steve était le benjamin. La mort avait fauché son frère aîné au Vietnam, quant à ses sœurs, elles n'avaient reçu aucune instruction. Deux d'entre elles s'étaient mariées à dix-huit ans, toutes deux enceintes jusqu'aux dents, bien sûr. La plus âgée avait eu son

quatrième marmot avant de célébrer son vingt-cinquième anniversaire. Elle avait épousé un ouvrier de l'automobile, comme leur père, et quand une grève venait immobiliser l'usine, ils se rabattaient sur les maigres allocations de la Sécurité sociale. L'enfance de Steven avait été un cauchemar. Il n'en avait parlé à personne.

Seule Adriane connaissait la haine féroce qu'il nourrissait à l'égard de son passé et des siens. Il n'avait plus jamais voulu retourner à Détroit, et depuis presque cinq ans il n'avait plus donné signe de vie à ses parents. «

J'ai coupé les ponts », avait-il seulement commenté laconiquement un soir, après un dîner arrosé avec des collègues.

Son ressentiment contre sa famille s'était mué en répulsion. Steven avait fini par les prendre en horreur. Il détestait leur indigence, leur désespoir, cette sinistre expression qu'il avait tant de fois décelée dans les yeux de sa mère, mélange de mélancolie et de regrets de n'avoir pu offrir une vie décente à ses enfants.

— Elle devait vous aimer, pourtant, avait tenté de lui expliquer Adriane.

Elle imaginait parfaitement ce qu'avait dû être l'angoisse de cette femme face aux exigences de sa progéniture, et plus particulièrement de son petit dernier, l'ambitieux Steven.

— Elle était incapable d'aimer, avait rétorqué celui-ci d'une voix acide. Elle n'éprouvait plus aucune émotion, sauf peut-être quand il s'agissait de lui. L'année où je suis parti de la maison, elle était tombée enceinte... à cinquante ans, te rends-tu compte ? Dieu merci, elle a fait une fausse couche.

La jeune femme ressentit une peine immense, mais ne répondit rien. Elle avait renoncé depuis longtemps à plaider la cause des parents de Steven. De toute évidence, il n'avait plus rien à leur dire. Les évoquer semblait lui causer une vive douleur. Adriane essayait d'imaginer la réaction de M. et Mme Townsend en présence de leur fils tel qu'il était devenu. Séduisant, athlétique, éloquent, bien élevé, intelligent, audacieux... peut-être un rien trop effronté. Sa flamme, son énergie, sa fougue la fascinaient, bien que, par moments, elle eût souhaité qu'il tempérât son ardeur combative. Cela viendrait aussi avec le temps, grâce à la tendresse qu'elle lui témoignait. Mais il avait un « cœur de cactus », comme elle se plaisait à lui dire, pour le taquiner. Il ne laissait personne l'approcher, à moins qu'il l'eût décidé.

Ils étaient mariés depuis presque trois ans et formaient à tous points de vue un couple uni. Steven s'était installé à Los Angeles douze ans plus tôt, dès qu'il avait terminé ses études. Le début de son ascension météorique avait coïncidé avec leur union. Il avait fait ses armes dans trois grandes agences avant d'accéder au poste qu'il occupait aujourd'hui et passait pour un jeune loup dans la jungle des affaires. On l'appréciait et on le redoutait. Impitoyable, il n'hésitait pas à marcher sur les plates-bandes de ses amis, ni à faire main basse sur la clientèle de ses anciens collègues. Ses manœuvres incessantes ne semblaient pas déranger ses supérieurs. Ses commissions augmentaient de jour en jour, ainsi que son importance au sein du groupe.

Adriane et Steven étaient très différents, la jeune femme en avait une conscience aiguë. Issue d'une famille de la bourgeoisie du Connecticut, elle avait fréquenté les grandes écoles privées. Sa sœur aînée également. Elles ne s'enten-daient plus très bien, toutes les deux... Adriane s'était, sans le vouloir, éloignée de ses parents. Peut-

être à cause de Steven... sûrement même. Son père et sa mère venaient lui rendre visite de temps à autre et, la dernière fois, il y avait eu des problèmes. Steven avait ouvertement raillé ce qu'il appelait « les nobles occupations » de son beau-père. Le père d'Adriane n'avait rien d'un carriériste. Ancien procu-reur à la retraite, il enseignait dans une faculté de droit de sa région. La discussion s'était envenimée à mesure que Steven se montrait de plus en plus agressif. Embarrassée, la jeune femme s'était efforcée de convaincre ses parents que Steven ne pensait pas vraiment ce qu'il avait dit. Le lendemain, elle avait reçu un appel téléphonique de sa sœur, Connie.

— Comment as-tu pu permettre à ton mari de se compor-ter de la sorte ?

— Que veux-tu dire ?

— Il paraît qu'il a été d'une parfaite impolitesse. Maman m'a dit qu'il n'a pas cessé d'humilier papa. Et quant à ce dernier, il jure qu'il ne mettra plus jamais les pieds en

Californie.

— Connie... pour l'amour du ciel... bredouilla Adriane, tu ne vas pas en faire un drame ! Il est vrai que Steven a exagéré un peu, mais tu le connais. Il défend toujours ses idées avec... avec une certaine exubérance.

Sa sœur n'eut guère l'air convaincue. Adriane se consola en se disant que, de toute façon, elles ne risqueraient pas de tomber d'accord. Plus âgée de cinq ans, Connie l'avait, quoi qu'elle fût, toujours désapprouvée. C'était l'une des raisons qui avaient poussé Adriane à s'établir en Californie... Cela, et le fait qu'elle désirait travailler pour la télévision.

Elle avait suivi des études cinématographiques à UCLA et > était révélée une élève des plus douées. Adriane avait tout juste commencé à se distinguer parmi les gens de sa profession, quand Steve fit irruption dans sa vie.

A ses yeux, le monde des studios recelait des dangers insoupçonnés pour une personne aussi sensible qu'Adriane. C'était un univers frelaté et beaucoup trop sophistiqué pour une âme pure comme la sienne. Il finit par lui imposer son point de vue.

— Il te faut quelque chose de plus concret, de moins dur, surtout.

Ils vivaient ensemble depuis deux ans lorsqu'elle fut engagée dans l'équipe du journal télévisé. C'était un travail passionnant, bien sûr, et extrêmement bien rémunéré, mais tellement loin des mises en scène dont la jeune femme avait rêvé. Une fois de plus, ce fut Steven qui l'aida à voir clair. Elle l'écouta et accepta le poste.

Six mois plus tard, lors d'un week-end à San Remo, elle épousa Steven. Il méprisait les grands mariages, tous ces « chichis » orchestrés uniquement pour faire plaisir aux parents. Adriane obtempéra comme toujours. Ses parents apprirent que leur fille cadette s'était mariée, après la cérémonie. Ils en furent bouleversés. Sa mère fondit en larmes, son père piqua une de ses fameuses colères. Steven leur tint tête, tandis qu'Adriane et Connie entamaient une de leurs querelles habituelles. Connie, qui attendait à l'époque son troisième enfant, ne se gêna pas pour dire ses quatre vérités à sa sœur. Celle-ci se défendit :

— Nous n'avons pas voulu d'un mariage conventionnel, où est le mal ? Steve se sent mal à l'aise dans le monde, il faut le comprendre. Bon sang, j'ai vingt-neuf ans, j'ai le droit de me marier comme bon me semble !

— Tu n'as pas le droit de blesser papa et maman. Pour une fois, tu aurais pu faire un effort. Tu vis à trois mille kilomètres d'ici, tu es libre comme l'air, tu n'es jamais là quand ils ont besoin de toi, que te faut-il de plus ?

La voix de Connie se fêla sur une note accusatrice. Adriane la

considéra, frappée par son amertume. Un fossé s'était creusé entre elles ces dernières années. Il ne faisait que s'agrandir.

— Ils ne sont pas si vieux, répondit-elle. Maman a soixante-deux ans et papa soixante-cinq, je ne crois pas qu'ils aient besoin d'assistance.

Connie devint livide.

— Tu te trompes. C'est Charlie qui sort la voiture de papa du garage quand il neige. Bien sûr, cela ne t'a jamais effleurée.

— S'ils allaient habiter en Floride, les choses seraient plus faciles pour toi comme pour moi, répliqua calmement Adriane, tandis qu'un flot de larmes mouillait les yeux de sa sœur.

— La dérobade est décidément ton point fort. Ah ! c'est facile de se cacher à l'autre bout du pays !

— Connie, je ne me cache pas. Ma vie est là-bas, voilà tout.

Ta vie... A jouer l'imbécile à la télé ! C'est un boulot de merde et tu le sais. Ouvre les yeux, Adriane. Il est temps de grandir. Deviens adulte, fonde un foyer, fais des enfants, vis ta vie de femme avant de te lancer dans des illusions. Et si un jour tu décides malgré tout de travailler, trouve-toi un job qui vaille la peine. Mais sois normale, au moins.

— Comme toi, n'est-ce pas ? Tu es normale parce que tu étais infirmière avant de devenir mère et moi je ne le suis pas, sous prétexte que j'ai un métier que tu n'approuves pas ? J'ai été nommée « assistante de production », ma chère, le titre t'aidera peut-être à mieux comprendre en quoi consis-tent mes fonctions.

Au fil des ans, le venin de la jalousie avait irrémédiablement gâché leurs rapports. Jadis, il y avait eu de l'affection entre elles. A présent, Connie enviait à Adriane sa liberté. Et Adriane s'était bien gardée de lui avouer que Steven et elle avaient décidé de ne pas avoir d'enfant... A la suite d'une enfance aussi perturbée, Adriane le comprenait fort bien, le jeune homme ne pouvait que fuir les responsabilités de la paternité. Au fond, elle espérait qu'elle l'amènerait un jour à changer d'avis. A oublier que, des années durant, il avait jeté sur ses parents le blâme d'une trop nombreuse progéniture. Dès le début, il avait clairement exposé à Adriane ses positions sur le sujet : les enfants ne figuraient pas dans son programme. Il se fit insistant, afin que sa femme lui donne pleinement son accord. Tenté par la vasectomie, il s'était ravisé, craignant des effets secondaires sur sa virilité. Cependant, il incita Adriane à recourir à la ligature des trompes, mais

l'aspect radical de l'intervention la faisait hésiter. Finalement, ils optèrent pour une méthode de contraception courante et n'en parlèrent plus... Ou plutôt Steven n'en parla plus, car Adriane ne pouvait s'empêcher d'y penser. Dès lors, l'idée de renoncer à tout jamais à la maternité lui parut être un sacrifice, un acte d'abandon nécessaire à l'équilibre de l'homme qu'elle aimait. Steven entendait poursuivre sans encombre sa carrière. Il poussait Adriane à se consacrer à la sienne. Au bout de trois ans, la jeune femme se sentait parfaitement intégrée dans l'équipe du journal télévisé. Il lui arrivait toutefois de regretter ses rêves perdus : elle se prenait alors à songer aux films qu'elle n'avait pas pu réaliser, aux ambiances et aux effets spéciaux qu'elle aurait tant voulu inventer. A plusieurs reprises elle ; efforça de convaincre Steven de lui permettre d'exercer son rôle de metteur en scène.

Il lui opposa à chaque fois un veto irréversible.

— Admettons que tu crées une série. Si la production décide de la supprimer, tu te retrouveras au chômage.

Accroche-toi à ton poste, chérie, le journal ne sera jamais rayé des programmes.

Steven avait en horreur ce qu'il appelait « les opportunités ardues », risques inutiles, échecs en tous genres.

Une carrière, disait-il, ne se forgeait pas dans la dispersion. Seule la continuité, la constance dans le travail, l'application, menaient à la réussite. Et la réussite se trouvait indubitablement au sommet.

Durant les deux dernières années, le couple avait prospéré. Steven et Adriane avaient un remarquable cercle d'amis, partaient en voyage dès que l'occasion se présentait. un an plus tôt, ils avaient fait l'acquisition d'une charmante petite propriété en ville, une maison à étage, avec une deuxième chambre à coucher qu'ils avaient transformée en petit salon, un immense living-room, une vaste cuisine. Les week-ends, Adriane s'adonnait à corps perdu au jardinage, son violon d'Ingres. L'ensemble de la copropriété disposait d'une piscine, d'un court de tennis, et de garages privés à deux places suffisamment spacieux pour contenir la MG d'Adriane et l'étincelante Porsche noire de Steven. Ce dernier reprochait souvent à sa femme de conserver « ce vieux tacot

». Adriane demeurait inflexible : la petite MG représentait ses années d'études. S'en défaire était hors de question.

Là résidait d'ailleurs leur différence de caractère. Elle, attachée aux

objets anciens, lui toujours à l'affût de la nouveauté. Adriane pensait qu'ils étaient complémentaires. Steven excitait sa combativité et elle tempérait son ardeur belliqueuse. Du moins le croyait-elle car ses parents, sa sœur et son beau-frère Charles semblaient d'un avis contraire. En vérité ils ne pouvaient pas le sentir. Ils devaient lui reprocher d'avoir irrémédiablement rompu les ponts entre Adriane et sa famille. C'était vrai, bien sûr, mais la jeune femme restait fidèle à l'allégeance qu'elle avait faite à son époux. Après tout, Steven était son ami, son confident, l'homme de sa vie.

Celui dont elle partageait la couche, le compagnon avec lequel elle bâtirait l'avenir. Elle chérissait tendrement ses parents, mais ceux-ci représentaient le passé. Le présent s'appelait Steven. La jeune femme avait finalement avoué à sa sœur qu'elle ne comptait pas avoir d'enfants et Connie s'était certainement empressée de le dire aux parents. A leurs yeux, la relation qu'entretenait le jeune ménage perdit alors tout son sens. Steven et Adriane passaient, auprès de la famille, pour un couple d'hédonistes enfermé dans un égocentrisme sans nom et sacrifiant au démon des mondanités. Il aurait été vain d'essayer de leur prouver le contraire. Adriane opta pour le silence, alors que les visites de ses parents en Californie s'espaçaient peu à peu.

Mais la jeune femme ne songeait guère à son père et à sa mère, tandis qu'elle négociait le virage de Fairfax Avenue, à la sortie de Santa Monica Freeway. Seul Steven occupait son esprit. Comme il devait être fatigué !

En prévision de leurs retrouvailles, elle avait pris une bouteille de vin blanc, du fromage, et différents ingrédients, épices et fines herbes, dont elle agrémenterait l'omelette qu'elle lui présenterait.

Un sourire éclaira son visage, pendant qu'elle glissait sa guimbarde près de la Porsche noire dans le garage. Il était là. Elle s'en voulut de ne pas l'avoir accueilli à l'aéroport. Ce soir, elle avait dû s'attarder au studio, afin de résoudre un problème technique de dernière heure.

Adriane fit jouer sa clé dans la serrure de l'entrée et le battant s'ouvrit sur le vestibule. Les lumières étaient allumées dans la salle de séjour.

— Hello ! Il y a quelqu'un ? cria-t-elle.

La chaîne stéréo diffusait une douce musique, la mallette de voyage de Steven trônait sur le parquet, mais il restait invisible. Elle le découvrit dans la cuisine, pendu au télé-phone, son abondante chevelure de jais ébouriffée. Penché sur un carnet, il prenait frénétiquement des notes.

Au ton de sa voix, elle devina qu'il parlait à son patron. Il ne l'avait même pas vue. Elle s'approcha, l'enlaça et effleura sa joue d'un baiser. Steven sourit à sa femme, puis l'embrassa gentiment sur les lèvres, sans perdre un mot de ce que son patron lui racontait.

L'instant suivant il la repoussa douce-ment avant de reprendre la conversation.

— Absolument... C'est exactement ce que je pense. Ils prétendent qu'ils nous recontacteront dans une semaine.

A mon avis, si nous jouons serré, nous pourrions signer le contrat plus tôt. Oui... Oui... Bien sûr... A demain.

Il raccrocha. Soudain, il attira Adriane contre lui, l'étreignit avec fougue et comme chaque fois que cela arrivait, un immense bien-être l'inonda. Elle se sentait toujours pleine-ment heureuse dans ses bras, comme si elle retrouvait enfin sa place. En tendant ses lèvres vers les siennes, elle réalisa subitement combien il lui avait manqué.

Un long baiser les réunit et lorsque Steven se détacha d'elle, Adriane le regarda, le souffle court.

— Hum... fit-elle, quel plaisir de vous revoir à la maison, monsieur Townsend.

Un sourire malicieux étira ses lèvres, cependant que ses paumes se plaquaient sur les fesses d'Adriane, pour la coller à lui.

— Le plaisir est réciproque. Où étais-tu?

— Au boulot. J'ai en vain cherché un remplaçant pour les actualités de onze heures. Personne n'était libre. J'ai fait quelques emplettes sur le chemin. As-tu faim?

— Oui, sourit-il, sans un regard pour les deux énormes sacs de papier brun qu'elle avait déposés sur le dallage.

Je suis affamé.

Sur ces mots, il éteignit le plafonnier. Adriane étouffa un rire.

— Je ne parlais pas de ça, mais de la bonne bouteille de vin et du délicieux fromage qui...

Il lui reprit les lèvres impétueusement.

— Plus tard, Adriane, plus tard...

Il l'entraîna vers l'étage. Les sacs de papier brun furent oubliés dans la cuisine, le bagage resta dans le salon, et le regard de Steven se mit à flamboyer quand la jeune femme retira, l'un après l'autre, ses vêtements. Alors, il augmenta le volume de la musique, puis, lentement, il fit basculer Adriane sur le lit.

Tous les matins, ils quittaient la maison à la même heure, suivant une routine soigneusement minutée. Avant de partir au travail, Steven faisait son jogging. De retour, il montait sur son vélo d'appartement et se mettait à pédaler, en se rasant et en regardant les actualités du matin. Douchée et fin prête, Adriane préparait le petit déjeuner. Steven prenait sa douche et s'habillait à son tour, pendant qu'elle faisait le lit et nettoyait la cuisine.

Les week-ends, elle lui demandait de l'aider, mais en semaine il n'avait pas une minute à lui.

Les deux époux avaient à peine le temps d'échanger deux mots le matin, sauf pour commenter, parfois, une nouvelle du journal télévisé. Aujourd'hui, c'était différent. Ils avaient fait deux fois l'amour dans la nuit, et Adriane se sentait plus volubile qu'à l'ordinaire. Plus affectueuse aussi, car elle donna un tendre baiser à son mari, alors qu'elle lui tendait une tasse de café. L'exercice l'avait fait transpirer, des mèches de cheveux se collaient à son front moite et son sweater lui moulait le torse, mais même en nage, Steven Townsend exhalait la séduction d'une star de cinéma. Cette virile beauté avait sans doute été l'une des raisons qui l'avaient poussé à fuir Détroit. Tel le cygne au sein d'une assemblée de canards, Steven s'estimait trop doué, trop ambitieux, trop beau pour croupir dans la mare de la médiocrité. Adriane le pensait également mais l'idée qu'elle était belle, elle aussi, ne l'avait jamais vraiment effleurée. La jeune femme n'accordait aux apparences qu'un intérêt mitigé, sauf lorsqu'elle accompagnait son mari à une réception. Elle ne s'était jamais donné la peine de s'observer, sinon elle se serait découvert des attraits — cette santé éclatante de la peau, cette grâce naturelle qui tranchait singulièrement sur les artifices des femmes de son milieu. Adriane n'avait aucune conscience de sa propre grâce et Steven, éternellement accaparé par les aléas de sa profession, ne lui en faisait presque jamais compliment.

— Rien de spécial aujourd'hui ? demanda-t-il nonchalamment, en dégustant les muffins aux framboises qu'elle venait de lui servir avec une salade de fruits frais nappés de yaourt.

Pas que je sache. L'actualité habituelle. Note que, le temps que je me tende au studio, on peut encore tirer sur le président des Etats-Unis.

/— Oui... fit-il, le regard vissé au journal dont il étudiait la rubrique des valeurs boursières. Tu comptes travailler tard, ce soir?

— Je ne le saurai pas avant l'après-midi. Deux de mes collègues sont en vacances et nous manquons d'effectifs.

Il se peut que je sois obligée d'y retourner le week-end.

— J'espère que non. N'oublie pas que nous sommes invités chez les James, demain soir.

Adriane eut un sourire. Bien qu'elle fût assistante de production sur une grande chaîne, Steven mettait toujours en doute ses facultés de mémoire.

— N'aie crainte, je m'en souviens. Est-ce si important?

Il hocha la tête sans une once d'humour, comme toujours

lorsqu'il s'agissait de son activité à lui.

— Le gratin de la pub sera là... Je voulais simplement m'assurer que tu te le rappelais. (Il jeta un coup d'œil à sa montre et se leva.) J'irai faire une partie de squash à 18 heures. Si tu es retenue dans la soirée, je ne rentrerai pas dîner. Laisse-moi un message à mon bureau.

— Bien, monsieur. Autre chose, avant que nous commen-cions cette nouvelle journée de dur labeur ?

Il parut distrait un instant, comme absorbé dans une méditation mystérieuse, puis hocha la tête machinalement.

Ses pensées, à cent lieues de la femme qui demeurerait assise devant les restes du petit déjeuner, survolèrent rapidement l'ordre du jour qu'il s'était fixé : Contacter deux nouveaux clients, soustraire un troisième à l'influence d'un collègue plus âgé que lui. C'était une opération facile, qu'il avait souvent menée avec succès dans le passé. Les scrupules n'étouffaient pas Steven Townsend. Il était prêt à se servir dans la clientèle de ses collaborateurs et ne s'en cachait pas. « La fin justifie les moyens », telle était sa devise. Il l'avait appliquée seize ans auparavant, privant son meilleur ami de l'époque de la bourse qui lui aurait permis de suivre des études à Berkeley. L'autre garçon, plus qualifié que Steven, avait toutes les chances de gagner. Seulement, il

avait triché au premier examen écrit. Steve l'avait appris et s'était arrangé pour en informer les bonnes personnes, au bon moment. Tom, qui avait obtenu les meilleures notes à toutes les autres matières — il avait même aidé Steven à préparer le concours — avait été finalement disqualifié. Après tout, il l'avait bien mérité.

Devenu boursier, Steven avait pu quitter l'enfer de Détroit. Il n'entendit plus jamais parler de son ami. Des années plus tard, il sut par l'une de ses sœurs que Tom, ayant abandonné les études, s'était fait embaucher comme pompiste quelque part dans un ghetto de la ville. •< Ainsi va la vie », avait pensé Steven. Il croyait à la sélection naturelle : seuls les meilleurs survivaient. Et, bien sûr, il se classait d'autorité parmi les meilleurs.

Il considéra Adriane pendant un bref instant avant de tourner les talons et de monter précipitamment à l'étage.

Lorsqu'il redescendit, elle était encore dans la cuisine. Steven avait revêtu un costume couleur kaki impeccablement coupé et une chemise bleu pâle agrémentée d'une cravate bleue à fines rayures jaunes. Ses cheveux noirs et brillants lui donnaient une allure de grand séducteur. Les battements de cœur d'Adriane s'accéléchèrent à sa vue. Elle le trouvait incroyablement beau.

— Tu es parfait, chéri.

Il parut satisfait. La jeune femme saisit le sac en forme de musette qu'elle emportait toujours à son travail.

C'était un modèle Hermès en cuir noir souple, vestige de ses années d'études, tout comme la MG. Sa jupe de laine marine harmonisait parfaitement à son chemisier de soie blanche et -U sweater en cachemire blanc dont elle avait négligemment noué les manches autour de ses épaules. Des souliers noirs italiens qu'elle avait payés une fortune parachevaient sa mise. D'une élégante simplicité, Adriane avait sans s'en rendre compte une classe folle. Ils sortirent en même temps de la maison et se dirigèrent vers le garage. Ils formaient image même du couple heureux. La jeune femme grimpa dans sa petite voiture, souriant au regard désapprobateur de son époux, déjà installé au volant de la Porsche rutilante. Steven avait souvent menacé d'expédier la guimbarde déla-brée sur le parking collectif situé en face.

— Tu n'es qu'un snob, jeta Adriane en riant, tandis qu'il hochait la tête, l'air dégoûté.

Steven mit le contact et le bolide bondit en avant dans un

rugissement. Elle recouvrit d'un foulard ses cheveux, puis fit tourner le moteur, guettant avec délice la familière quinte de toux qui, d'habitude, signalait le démarrage.

Quelques minutes plus tard, la MG déboucha dans le boulevard encombré. Une longue chenille de véhicules s'étirait paresseusement sur la route, dans un concert de klaxons. Adriane se demanda si Steven avait eu la chance d'éviter les embouteillages. Le fait de penser à lui l'amena tout naturellement à évoquer un autre problème. Un léger retard dans son cycle menstruel... Oh, pas plus que deux jours, ce qui n'avait rien d'alarmant. Son emploi du temps chargé, le stress, la fatigue étaient sûrement les causes de ce dérèglement.

Cela lui arrivait parfois... Très rarement, il fallait en convenir. Elle se promit de faire le point à la fin de la semaine. La circulation redevint alors fluide et la minus-cule MG s'élança sur la route.

Un épouvantable chaos régnait dans le studio. Le producteur, cloué au lit par une grippe, brillait par son absence, deux caméramans avaient eu un accident heureusement sans gravité, un couple de journalistes se chamaillait dans un coin. Adriane finit par perdre son sang-froid :

— Pour l'amour du ciel, un peu de calme ! Comment voulez-vous qu'on puisse travailler dans ces conditions ?

Si vous avez envie de régler vos comptes, allez donc le faire ailleurs, ajouta-t-elle à l'adresse des belligérants.

Télex et messages s'accumulaient sur son bureau. Un sénateur avait trouvé la mort dans un accident d'avion des lignes intérieures. Des reporters avaient téléphoné des lieux du crash pour préciser qu'il n'y avait aucun survivant. Une grande star du cinéma s'était suicidée durant la nuit. Un tremblement de terre avait fait plus de mille victimes au Mexique, deux vedettes de Hollywood avaient rendu public leur décision d'unir leurs destinées. La partie s'annonçait rude. Oui, c'était une de ces journées à vous donner des ulcères à l'estomac.

Steven lui disait pourtant qu'elle avait tort de se plaindre d'un travail aussi passionnant.

— Ne me dis pas que tu aurais préféré vivre dans les nuages, t'abîmer la santé sur des effets spéciaux pour femmes du monde !

Non, bien sûr. Mais elle aurait tant voulu participer à la création d'une

série à succès... A présent, avec son expérience de la production, elle aurait pu en effet mener à bien une telle entreprise. Or, Steven ne lui donnerait jamais le feu vert, elle le savait.

— Adriane?

— Euh... oui?

Elle avait perdu la notion du temps, ses pensées s'étaient égarées depuis un moment dans des questionnements sans fin, et un dîner en tête à tête avec son mari paraissait de plus en plus improbable. Comme elle l'avait prévu, la journée avait été harassante. Elle se tourna vers le jeune assistant qui la sollicitait. Il lui signala qu'il y avait eu un incident technique sur le plateau et qu'ils allaient devoir se contenter d'un studio annexe pour la diffusion du journal.

Il était quatre heures de l'après-midi quand Adriane put enfin avaler un sandwich, six heures passées lorsqu'elle songea brusquement à téléphoner à Steven. On lui répondit qu'il était parti jouer au squash avec des collègues.

Oui, il savait apparemment qu'elle rentrerait tard à la maison. La jeune femme raccrocha, écrasée soudain par le fardeau de la solitude.

Les gens s'apprêtaient à sortir, à voir des amis, ou à lire simplement un bon livre, pendant qu'elle s'épuisait à parcourir des télex et des rapports de police relatant toutes sortes de tragédies — homicides, cambriolages, accidents mortels. « Drôle de façon de passer un vendredi soir », soliloqua-t-elle, un peu honteuse de cette réflexion amère.

— Tu n'as pas l'air dans ton assiette, fit remarquer Zelda, alors qu'elle lui tendait une tasse de café fumant.

Zelda était son assistante préférée. Toujours prête à rire, plusieurs fois divorcée, elle se piquait d'être un esprit libre. Son humeur égale dissimulait une forte personnalité. Elle possédait une crinière fauve et un sens de l'humour tout aussi flamboyant.

— Je me sens un peu fatiguée. Cet endroit me tape par moments sur les nerfs.

— Enfin, une parole saine ! s'esclaffa Zelda.

— Les nouvelles n'influent jamais sur ton moral? Elles sont si déprimantes...

— Je ne les écoute pas, ma chère. Et quand je sors d'ici, je vais m'éclater dans les discothèques.

— C'est peut-être toi qui as raison.

La plupart du temps, Steven dormait déjà quand Adriane regagnait leur domicile. Heureusement, il restait l'heure sacro-sainte du petit déjeuner et les week-ends.

Adriane baissa le nez dans ses paperasses. Quatre heures s'écoulèrent avant qu'elle relève la tête. Elle alla passer en revue le studio, bavarda gentiment avec les techniciens, jeta un ultime coup d'œil au texte des présentateurs. Elle avait hâte de rentrer. Steven devait dîner avec ses amis, à cette heure-ci, mais elle savait qu'il serait à la maison avant elle. Il ne s'attardait jamais au restaurant, à moins qu'il n'y eût quelque profit à tirer d'un gros client.

Le journal de la nuit se déroula comme d'habitude. A vingt-trois heures trente, la MG rouge s'engagea dans Santa Monica Freeway.

Les aiguilles de la montre indiquaient minuit moins cinq quand Adriane glissa sa clé dans la serrure de la porte. Elle avait vu la lumière filtrer par les persiennes de leur chambre à coucher et son cœur avait tressailli.

Elle monta les marches quatre à quatre, se rua dans la chambre. Un rire lui échappa. Steven dormait à poings fermés, comme un enfant, épuisé par sa partie de squash. Peu après, Adriane, en chemise de nuit, s'assit sur le bord du lit.

— Eh bien, prince charmant, on dirait que tu fais de beaux rêves.

Elle se pencha pour l'embrasser légèrement sur la joue. Il ne bougea pas. La jeune femme s'allongea à son côté, éteignit la lampe, tira la couverture sur son corps. Dans le silence de la nuit, elle se surprit à penser de nouveau au retard de ses règles, mais elle conclut que cela n'était rien.

Adriane se réveilla vers dix heures du matin et, aussitôt, l'appétissant fumet du bacon frit lui chatouilla les narines. De la cuisine lui parvint le joyeux tintement des tasses sur les soucoupes. Un sourire heureux étira ses lèvres. Elle adorait leur petit rituel du samedi : Steven lui apportait le petit déjeuner au lit, puis ils s'aimaient-longuement.

Des pas résonnèrent dans l'escalier. Il montait en chantonnant. Steven

cogna le plateau contre le chambranle, alors qu'il franchissait le seuil de la chambre. Il avait mis un disque de Bruce Springsteen sur la chaîne-stéréo.

— Debout, là-dedans ! cria-t-il en déposant le plateau sur la courtepoinTE.

Adriane s'étira, lui dédiant un charmant sourire. Le spectacle qu'il offrait le matin ne manquait jamais de l'émerveiller. Il était en tenue de tennis, ses cheveux noirs, constellés de gouttelettes diamantées de la douche, scintil-laient, le bronzage de ses longues jambes musclées tranchait sur le blanc immaculé de son short.

Comme il la dominait de toute sa taille, la carrure de ses épaules n'en paraissait que plus impressionnante.

— Hum... Tu es superbe pour un garçon de cuisine, murmura-t-elle en se hissant sur un coude.

— Tu n'es pas mal non plus pour une marmotte, répondit- il et il se laissa tomber sur le lit.

Adriane éclata de rire.

— Hier soir c'est pourtant toi qui jouais les loirs.

— J'ai eu une journée tuante. Et en plus j'ai perdu au squash.

Il lui effleura la pommette d'un baiser, tandis qu'elle mordait dans une tranche de bacon.

— Joueras-tu au tennis ? s'enquit-elle.

Elle connaissait bien son penchant pour les sports de compétition.

— Oui... Mais pas avant onze heures et demie.

Il jeta un coup d'oeil à sa montre. En le voyant se débarrasser prestement de ses vêtements, Adriane eut un nouveau rire. L'instant suivant, il était sous les couvertures, tout contre elle.

— Voyons, monsieur Townsend ! Cet exercice risque de vous priver de vos moyens pour le match de tout à l'heure.

— Probablement, marmonna-t-il, avec un sourire sensuel. Mais sans

doute en vaux-tu la peine !

— Vraiment ? Vous me flattez !

Il l'étouffa de baisers. Le tennis fut vite oublié...

Une demi-heure plus tard, Adriane somnolait dans les bras de Steven. Il lui lissa tendrement ses boucles brunes et lustrées.

— Voilà un sport que je ferais mieux de pratiquer plus souvent, ronronna-t-elle, les yeux mi-clos, en l'embrassant.

Il s'étira paresseusement.

— Moi aussi...

Une heure après, il déploya un effort surhumain pour quitter le lit douillet et repasser sous la douche, avant de rencontrer sur le court de tennis Harvey, une vague connais-sance de voisinage, qui l'attendait.

— Tu rentres déjeuner? cria Adriane.

Il répondit du rez-de-chaussée qu'il se préparerait une salade, lui rappela l'invitation des James, puis la porte claqua et ce fut le silence. Adriane soupira. Elle s'était engagée à se rendre au bureau dans l'après-midi, afin de superviser les actualités de vingt heures, et d'y retourner avant le journal de la nuit. « Dure journée pour la reine ! » soupira-t-elle. Elle allait devoir s'habiller avant d'aller à la télévision, rejoindre Steven à la maison, ou, mieux, sur place en début de soirée, et repartir dare-dare au studio. C'était un peu juste, mais tant pis. Sachant combien la réception comptait pour Steven, elle se sentait prête à tous les sacrifices. Elle ne refusait jamais de l'accompagner lorsqu'il le lui demandait. Son mari passait avant tout le reste. Adriane tenait à respecter coûte que coûte leur vie de couple. Ce n'était pas le cas de Steven, mais après tout, il était obligé de voyager.

Il revint vers quatorze heures, en nage, positivement resplendissant. Il avait battu Harvey à plates coutures.

— Ce type est trop gros et en mauvaise forme, déclara-t-il. Après le second set, il m'a avoué qu'il n'a pas pu s'arrêter de fumer. Le pauvre bougre a failli avoir une attaque sur le terrain.

— J'espère que tu n'as pas été trop dur avec lui, dit-elle, en pensant que Steven avait dû s'en donner à cœur joie.

— Je l'ai écabouillé ! C'est vraiment un minable.

Adriane lui servit une salade et en profita pour lui

annoncer qu'elle allait travailler l'après-midi. Il n'eut pas l'air affecté. Pas plus que lorsqu'elle ajouta à mi-voix :

« ce soir aussi ».

— D'accord. Je demanderai à quelqu'un de me recon-duire. Tu peux prendre ma voiture.

Elle le dévisagea d'un air coupable.

— Je repasserai te chercher, si tu veux. Je suis désolée, mon chéri, mais si le producteur n'avait pas été malade, et les cameramen...

— Pas de problème. Essaie de tenir le coup.

Une lueur interrogative passa dans le regard d'Adriane.

— Qu'y a-t-il de si important ce soir, Steven ? Je sens que tu me caches quelque chose.

Il lui jeta un regard empreint de mystère et sourit.

— Si tout va bien, je décrocherai le contrat du siècle. L'IMFAC, te rends-tu compte ? Il paraît que la direction a été plutôt déçue des services de leur agence publicitaire actuelle. J'en ai parlé à Mike qui s'est tout de suite -

enthousiasmé. J'ai déjà contacté ces gens-là et j'irai probalement à Chicago dès lundi, pour une série d'entretiens avec eux.

— Seigneur ! Mais c'est merveilleux !

L'IFMAC était une grosse société qui consacrait à ses campagnes publicitaires des sommes astronomiques.

— En effet. Je serai obligé de m'absenter une semaine, mais je crois que c'est nécessaire.

— Bien sûr.

Adriane s'adossa à sa chaise, afin de mieux étudier son vis- --vis. Elle avait épousé un être exceptionnel. A trente-quatre ans, il était un

conquérant et rien, aucun obstacle, ne semblait pouvoir l'arrêter. Eperdue d'admiration, elle laissa un instant ses pensées dériver vers le passé douloureux de Steven. Peu d'hommes auraient eu la force et le courage de s'en sortir. Elle s'était efforcée à maintes reprises de le faire comprendre à ses parents. Malheureusement, ceux-ci persistaient à considérer les seuls aspects négatifs d'une telle ambition.

Comme si la volonté d'aller de l'avant était un crime ! Adriane se sentit plus que jamais solidaire de son mari.

Steven avait parfaitement le droit d'accomplir ce qu'il avait résolu. Sa rage de gagner pouvait certes paraître excessive, parfois, elle-même s'en inquiétait, mais il avait l'air de souffrir atrocement lorsqu'il perdait, ne fût-ce qu'au tennis.

Il repartit sur le court après le repas. Lorsque Adriane s'en alla, il jouait toujours. Elle revint à dix-neuf heures précises, comme convenu. Steven l'attendait, fin prêt, très séduisant dans son blazer bleu flambant neuf et son pantalon blanc. Il portait une cravate rouge vif qu'elle lui avait offerte. Elle lui dit qu'elle le trouvait beau et il lui rendit le compliment. Adriane avait mis une toilette émeraude, des escarpins assortis. Ses cheveux, fraîchement lavés, brillaient comme de l'onyx poli. Ils montèrent dans la Porsche. Steven semblait nerveux, distrait, fébrile. Rien de plus normal, compte tenu de l'enjeu.

La voiture mit le cap sur Beverly Hills. La demeure devant laquelle elle s'arrêta frappait autant par sa splendeur que par ses dimensions. Mike James, le patron de Steven, avait épousé une décoratrice de renom.

Les travaux de rénovation, à eux seuls, avaient coûté une fortune, Adriane le savait par Steven. Plus de deux cents invités se pressaient déjà dans les vastes salles de réception. Presque immédiatement, Steven se fondit dans la foule. Restée seule, Adriane erra entre les innombrables bars et somptueux buffets, captant çà et là des bribes de conversations. Rien que des choses ordinaires : mariage, famille, voyages, travail.

Adriane ne connaissait pratiquement personne. Elle répondit poliment à quelques salutations, préférant rester à l'écart. Ce soir, elle n'était pas d'humeur à lier connaissance. Dernièrement, elle avait remarqué que lorsque les gens se rendaient compte qu'elle était mariée, inmanquablement ils lui demandaient si elle avait des enfants.

Cela arrivait de plus en plus souvent... ce qui la mettait de plus en plus

mal à l'aise. A croire que l'absence de progéniture équivalait à un échec. Peu importait qu'elle exerçât un métier intéressant et qu'elle n'eût que trente et un ans. Les femmes tiraient apparemment une immense fierté de leur maternité. Depuis un certain temps, Adriane avait commencé à se demander si en refusant de procréer Steven ne les privait pas d'une joie rare de l'existence. S'ils ne passaient pas à côté de quelque chose de fondamental. Certes, il n'y avait rien de définitif en ce bas monde, il se pourrait très bien que Steven change un jour d'avis, cependant... au souvenir de sa détermination quand, par hasard, ils évoquaient le sujet, un frisson la parcourut. Le fâcheux retard lui revint en mémoire, déclenchant un curieux signal d'alarme dans sa tête.

Cet après-midi, elle avait failli se procurer un test de grossesse, puis s'était ravisée. Il était encore trop tôt pour s'affoler. Quelques jours de retard ne signifiaient rien, absolument rien ! Et si elle était enceinte ? Adriane se figea, le regard tourné vers la grande baie vitrée. Un inconnu rapprocha, lui offrit une coupe de Champagne, l'arrachant un instant à son angoisse. Elle mit vite fin au début de conversation, désireuse de rester seule.

Lorsqu'il s'éloigna, la jeune femme donna libre cours à ses réflexions. Qu'arrive-t-il si elle attendait vraiment un bébé ? Comment réagirait Steven ? Serait-ce un désastre ? Une merveilleuse perspective ? Pourquoi ne se laisserait-il pas attendrir ? Sa haine des enfants ne pourrait-elle pas se muer en amour, tout à coup ? Et elle-même ? Était-elle prête à avoir un enfant, au risque de nuire à sa carrière ? Mais, d'un autre côté, combien de femmes fondaient une famille tout en menant de front leur profession ? La terre entière faisait des enfants et personne n'avait l'air de s'en porter plus mal... Steven se matérialisa soudain à son côté.

— C'est fait, jubila-t-il.

Elle le regarda, ébahie. Elle avait sursauté lorsqu'elle avait aperçu, comme si, une fraction de seconde durant, elle avait cru qu'il avait pu lire dans ses pensées.

— Le contrat ?

— Presque. Je pars avec Mike lundi à Chicago où :messieurs réunions avec nos clients potentiels nous permettront de nous exposer mutuellement nos points de vue. Si

ut se déroule comme prévu, et il n'y a aucune raison pour ;-il en soit

autrement, je repartirai, seul cette fois, afin de e soumettre un projet de campagne.

— Oh, Steven, c'est fabuleux !

Il acquiesça, l'air ravi. Adriane lui frôla la joue d'un baiser. Le jeune homme s'autorisa deux apéritifs et il souriait

-jours jusqu'aux oreilles lorsque son épouse prit congé. Ce n'était pas la peine qu'elle repasse le chercher, dit-il, il ne comptait pas s'attarder. Il la raccompagna à la voiture. Quand la Porsche démarra, il agita la main.

Adriane le vit à travers le rétroviseur remonter en courant l'allée vers la demeure. Pour Steven la soirée avait été formidable. Pas pour elle, qui se remit aussitôt à ruminer son hypothétique grossesse.

Cette idée la tourmenta jusqu'à la fin du journal. Sur le chemin du retour, une subite impulsion la fit s'arrêter devant une pharmacie. Steven n'avait pas besoin de savoir. Elle ne lui dirait rien. Mais il fallait qu'elle sache.

Le plus vite possible. Si elle avait le test sous la main, elle le ferait dès qu'elle s'en sentirait capable.

Probablement pendant l'ab-sence de Steven.

Le pharmacien enfouit le matériel dans un sachet en papier brun qu'elle s'empressa de ranger au fond de son sac avant de regagner la Porsche.

Steven était déjà rentré. Etendu dans le grand lit, à moitié endormi, il arborait une expression de suprême satisfaction. Il se voyait déjà à Chicago et imaginait le contrat dans sa poche.

5

Bill Thigpen contemplait la nuit qui collait aux fenêtres de son appartement. Il avait écrit quelques pages, réchauffé un plat exotique acheté hâtivement à l'épicerie chinoise du coin, appelé ses fils à New York, regardé une émission. Et maintenant, il se sentait terriblement seul. La pendule indiquait une heure du matin quand il se résolut à appeler Sylvia à Las Vegas... Il composa le numéro. S'il ne la trouvait ras, il pouvait toujours lui laisser un message.

Une douzaine de longues sonneries s'égrenèrent dans le • ide. Bill

attendit patiemment que le réceptionniste de hôtel veuille bien décrocher. Finalement, une voix de basse répondit, ensommeillée :

— Oui?

— Passez-moi le 402 s'il vous plaît.

— Le 402 est ici. A qui voulez-vous parler?

Excusez-moi, je me suis trompé de chambre.

Mais s'était-il vraiment trompé ?

— Est-ce que tu attends un appel ? cria la voix de basse à quelqu'un qui devait se tenir à une certaine distance.

Il y eut un échange de propos chuchotés et soudain Sylvia rut à l'autre bout de la ligne. Elle paraissait nerveuse. Si elle avait été plus futée elle n'aurait jamais pris le récepteur, mais elle avait manqué de réflexes.

— Ah... Bill... il y a eu une confusion, tenta-t-elle -'expliquer, alors que son correspondant étouffait un ricanement, la moitié des chambres n'ont pas été réservées et nous nous sommes retrouvés à quatre dans la même pièce.

C'était grandiose. On eût dit une des situations absurdes que Bill se plaisait à décrire dans son feuilleton. Sauf que cette fois-ci, il jouait lui-même le dindon de la farce.

— Sylvia, c'est ridicule, grommela-t-il.

Il devait avoir l'air de l'amant jaloux. Le pire était qu'il n'éprouvait aucune colère. Seulement une vague déception. Sylvia et lui avaient passé d'agréables moments ensemble. Visiblement leur histoire se terminait là.

— Je... je suis désolée, Bill, je ne peux pas t'en dire plus... Il s'agit d'un malentendu...

Elle s'était mise à pleurnicher, fallait-il être stupide pour continuer à l'écouter. Il l'avait prise sur le fait et voilà qu'il allait bientôt s'excuser.

— Nous en parlerons à ton retour, d'accord ?

— Tu vas me renvoyer du studio ?

Elle lui fit presque pitié.

— Cela n'a rien à voir, Sylvia. Le feuilleton est une chose, notre affaire en est une autre.

— Okay... Je suis navrée... Je reviens dimanche soir.

— Amuse-toi bien, murmura-t-il avant de raccrocher.

C'était terminé. Cette liaison n'aurait jamais dû commencer. Il avait été séduit par le sex-appeal de Sylvia et parce que ça l'arrangeait. Il dut s'avouer que l'actrice exerçait un puissant attrait sur les hommes. A présent, elle s'ingéniait à attirer une autre victime dans ses filets. Il se surprit un instant à espérer que le type à la voix de basse saurait la rendre plus heureuse que lui. Bill donnait en réalité très peu de son temps aux femmes. Sans doute se protégeait-il, car, en lui enlevant ses enfants, Leslie lui avait infligé une blessure inguérissable, une douleur trop vive dont il avait gardé le souvenir indélébile. Toutes ces amourettes qu'il avait connues par la suite avaient le mérite de la facilité. Il lui suffisait de sortir de la vie de quelqu'un, comme on sort de scène, et la pièce s'arrêtait là. Au début, il n'en doutait pas, Sylvia lui avait été sincèrement attachée. Mais elle aurait voulu quelque chose qu'il n'était plus en mesure d'accorder. De l'attention. De l'affection. De l'amour peut-être.

Lui qui ne pouvait plus offrir qu'un peu de bon temps, et encore...

Il resta debout, immobile au milieu de son salon, terrassé par une oppressante sensation de solitude. Cette idylle qui venait de s'achever aussi bêtement sur un coup de fil à Las Vegas lui laissait malgré tout un arrière-goût d'amertume.

Ce soir-là il resta longtemps éveillé, se remémorant les dernières femmes qui avaient fait un bout de chemin avec lui.

Aucune d'elles n'avait vraiment compté à ses yeux. Comme leurs rapports paraissaient dénués de sens, comme leurs étreintes se révélaient ordinaires à présent ! Pour la première fois depuis longtemps, tandis que peu à peu le sommeil l'engourdissait, l'image de Leslie s'imposa à son esprit, et il se surprit à évoquer avec un ardent désir tout ce que, jadis, ils avaient partagé. Il lui semblait que tout cela s'était passé lors d'une vie antérieure.

C'était l'amour, ce premier amour de jeunesse qui ne vient qu'une fois dans l'existence et ne se retrouve jamais plus... Lorsqu'il sombra dans le sommeil, il ne songeait plus à Sylvia, ni à Leslie, mais à ses fils.

Adam et Tommy. Finalement eux seuls importaient.

Le dimanche s'écoula dans le tourbillon des préparatifs du voyage de Steven. Il boucla ses bagages entre deux parties de tennis, et Adriane n'eut même pas l'occasion de toucher au petit tube dissimulé au fond de son sac.

Elle repassa le linge de son mari, prépara le déjeuner — il avait invité trois amis pour un tournoi de double —, et desservit la table sans un mot. Il n'eut pas l'air de s'apercevoir de son silence. Le soir, ils allèrent au cinéma.

La jeune femme regardait les images sans les voir. Assise dans l'obscurité, les yeux fixés sur les sous-titres du film suédois, elle se répétait intérieurement la question que, depuis deux jours, elle se posait. Etait-elle enceinte ou pas ?

Bien qu'il fût trop tôt pour le dire, une singulière prémonition la tourmentait. Elle n'avait décelé aucun changement physique, si ce n'est les menues transformations qui surviennent à la fin de chaque cycle : seins un peu enflés, bas-ventre légèrement douloureux.

Pour la première fois, elle avait hâte que Steven s'en aille. Qu'il parte loin de la ville, qu'il quitte même l'Etat, de sorte qu'elle soit libre de découvrir la vérité. Curieusement, elle avait acquis la certitude que, Steven présent, elle n'aurait pu procéder au test sans qu'il le sache...

Lorsqu'il prit le chemin de l'aéroport, le lundi matin, la jeune femme n'osa pas chercher le minuscule paquet enrobé de papier couleur tabac, de crainte que Steven, ayant oublié quelque chose, ne revienne brusquement à la maison. Elle l'imaginait parfaitement pénétrant tout à coup dans la salle de bains et la découvrant avec le petit tube rempli d'une eau bleue translucide... si toutefois l'examen se révélait positif.

Non, cela ne pouvait lui arriver. Pas à elle. Ils avaient pris les précautions nécessaires... sauf une fois, se rappela-t-elle, le cœur serré, une seule fois, trois semaines auparavant.

Elle ne cessa d'y penser toute la journée après le départ de Steven. A dix-huit heures, elle sortit précipitamment des locaux de la télévision. Dès qu'elle fut à la maison, elle se rua au premier étage, s'enferma dans la salle de bains et ouvrit enfin la minuscule boîte. Elle suivit fiévreusement les instructions du mode d'emploi, puis attendit le résultat, assise dans la chambre attenante, le regard rivé sur le réveil de sa table de chevet. Si le liquide virait au bleu... dix minutes... elle le saurait dans dix minutes.

Lorsqu'elle se pencha de nouveau sur l'éprouvette, plus aucun doute n'était permis. L'évidence était là, d'un bleu profond, si brillant à travers les minces parois de verre ! Elle demeura sur place, pétrifiée. A quoi bon ressasser la promesse qu'elle avait faite à Steven, ou chercher l'erreur, qu'importait le nombre de jours ou de semaines ? La réalité venait d'être révélée avec une précision hallucinante. Elle était enceinte. Des larmes jaillirent au coin de ses yeux et se mirent à couler doucement sur ses joues.

L'inévitable question qui se posait maintenant concernait la réaction de Steven. Il en ferait un drame, très certaine-ment. Et après? Combien de fois un événement ne change-t-il pas le cours des choses? Pourquoi Steven n'accepterait-il pas finalement l'idée de devenir père? Toutes ces horreurs qu'il proférait d'habitude contre la procréation n'étaient que des paroles, des théories que la naissance du bébé ne manquerait pas de balayer.

Elle se savait enceinte depuis à peine cinq minutes que, déjà, elle était prête à se battre pour donner la vie à l'être microscopique qui dormait là, tout près de son cœur. Steven n'était pas un monstre, ce bébé, c'était son enfant à lui aussi.

Yeux clos, Adriane s'assit sur le rebord de la baignoire, donnant libre cours à ses larmes. Un flot de sensations la submergea, mélange de bonheur, de crainte et de tristesse. L'idée qu'elle allait devoir l'annoncer à son mari la terrifiait. Une ou deux fois, il avait dit en plaisantant que si sa femme tombait enceinte, et qu'elle insistait pour garder le bébé, il la quitterait... Il ne devait pas le penser vraiment. Et si c'était vrai? Adriane n'aurait pour rien au monde voulu perdre Steven mais... « Oh, mon Dieu, comment faire? »

La semaine suivante fut un véritable enfer. Pour Adriane, plus rien n'existait en dehors de son problème. Le monde extérieur avait disparu, tout son avenir se résumait en une petite phrase insignifiante : « Comment le dire à Steven ? » Il l'appelait tous les jours pour lui annoncer des nouvelles de plus en plus excitantes. Adriane ne l'écoutait qu'à moitié. Repliée sur elle-même, elle avait l'air chaque fois plus distraite, plus lointaine. Enfin, il parut s'en inquiéter, car le jeudi suivant, il lui demanda ce qui n'allait pas. Les entretiens avec les responsables de l'IMFAC avaient porté leurs fruits. Steven rentrerait à Los Angeles le lendemain mais repartirait à Chicago huit jours plus tard.

— Adriane, tu vas bien? questionna-t-il soudain, inter-rompant le long monologue dont elle n'avait pas entendu grand-chose.

Elle sentit le sol se dérober sous ses pieds. Avait-il soupçonné quelque chose ?

— Pourquoi ?

— Je ne sais pas. Je te trouve bizarre ces jours-ci. Te sens- tu bien ?

— Oui... c'est-à-dire pas tout à fait. J'ai des migraines épouvantables. Le stress... et puis je dois être surmenée.

De nouvelles larmes lui mouillèrent les yeux, alors que Steven se remettait à bavarder. Elle avait hâte de le revoir, de le mettre au courant de la situation. Seule la réponse de Steven pourrait apaiser son angoisse. C'était insensé. En quelques jours, sa vie entière avait été bouleversée. Elle n'avait eu jusqu'alors aucun mal à renoncer à la maternité, comme elle l'avait promis à son mari. Aujourd'hui, tout avait changé. Elle ne pensait plus qu'au bébé, prête à lui sacrifier son indépendance, sa carrière, tout.

Adriane aurait voulu accueillir Steven à l'aéroport, le vendredi soir, mais ne put se libérer. Lorsqu'elle rentra à la maison, il était là, occupé à défaire ses bagages tout en regardant la télévision. La chaîne stéréo était allumée et les lieux avaient repris leur aspect habituel plein de vie. Un sourire illumina le visage du jeune homme quand Adriane s'approcha.

— Hello ! Où étais-tu passée ?

— Au bureau, comme d'habitude, répliqua-t-elle, un sourire crispé sur les lèvres.

Il la prit dans ses bras et elle se pendit à son cou, comme un noyé s'accroche à sa bouée de sauvetage.

— Chérie, qu'y a-t-il ?

Depuis quelques jours il avait subodoré une faille, mais n'arrivait pas à la cerner.

— As-tu eu des problèmes dans ton travail ? Est-ce...

Il s'interrompit net lorsqu'il vit l'expression de ses yeux. Instantanément, il comprit qu'une chose grave s'était produite. Il la fit asseoir sur le lit et prit place à son côté, un bras autour de son épaule. Si elle avait besoin de réconfort, il n'allait pas ménager ses efforts. Il pouvait y faire face à présent. Le voyage à Chicago s'était

merveilleusement bien passé et Mike l'avait assuré d'une jolie promotion au sein du groupe.

— Eh bien ? insista-t-il.

Des larmes voilèrent le regard d'Adriane. Elle le consi-déra, muette, incapable de rassembler ses idées. Ce moment aurait dû être le plus heureux de leur mariage. Or, ce pacte que Steven lui avait imposé ne le rendait que plus effrayant.

— Tu es licenciée ?

Un rire lui échappa à travers ses larmes et elle secoua énergiquement la tête.

— Non, malheureusement. Parfois, je me dis que perdre ce travail serait un soulagement.

Il n'en crut pas un mot.

— Es-tu malade ?

Elle secoua de nouveau la tête, plus mollement cette fois- ci. Le désarroi marqua ses traits d'une ombre fugitive.

— Non, non...

Elle prit une profonde inspiration avant de lancer :

— Je suis enceinte.

Un silence pesant s'ensuivit, un silence interminable, pendant lequel Adriana n'entendit plus que les battements sourds de son cœur mêlés à la respiration de Steven. Brusquement, il se détacha d'elle et se redressa, avec sur le • sage un masque d'exaspération.

— Tu parles sérieusement ?

— Oui.

Elle savait qu'il le prendrait mal, mais pour elle aussi le choc avait été rude.

— Tu m'as abusé...

Elle fit un « non » solennel de la tête.

— C'est arrivé et puis voilà.

En face d'elle, le masque d'exaspération se glaça.

— En es-tu sûre ?

Absolument.

— Tant pis, dit-il, l'air chagriné. Le hasard ne fait pas toujours bien les choses.

— Pourquoi le hasard ? Je crois que nous y sommes pour quelque chose.

Il acquiesça, sincèrement désolé pour elle. Et pour lui.

— Eh bien, tu vas t'en occuper dès la semaine prochaine.

Le sang d'Adriane se figea dans ses veines. S'en occuper.

C'était tout ce qu'il avait trouvé à dire. Elle leva le regard vers lui.

— Que veux-tu dire ?

— Nous ne pouvons pas garder ce gosse, bon sang, et tu le sais parfaitement.

Pourquoi pas ? M'aurais-tu caché la vérité ? Souffrirais-tu d'un terrible mal héréditaire sans que je le sache ? Y

a-t-il une bonne raison qui nous empêche d'avoir cet enfant ?

Elle s'était levée, elle aussi. Les deux époux se faisaient face au milieu de la pièce. Quelque chose d'irrévocable émanait de Steven.

— Une très bonne raison, asséna-t-il finalement. Il y a longtemps nous nous sommes mis d'accord, toi et moi, pour ne jamais avoir d'enfant. Et j'avais l'impression que nous étions sincères tous les deux.

— Et alors ? Pourquoi ne pas revenir sur cet accord ? Nous avons de l'argent, maintenant, nous pourrions facilement élever...

Les enfants coûtent les yeux de la tête. Rien qu'en vêtements et en visites médicales, sans compter leur éducation... Mettre au monde un bébé qu'on n'a pas voulu est de la dernière injustice. Non, ma chère, désolé.

Son indignation avait cédé le pas à une sorte de terreur qui lui creusait le visage. Adriane sentit que son enfance malheureuse le hantait de nouveau. Leur vie n'avait pourtant rien à voir avec ce passé douloureux.

— L'argent n'est pas tout, insista-t-elle. Nous avons une belle maison, nous nous aimons, qu'est-ce qu'il te faut de plus?

Vaincre, rétorqua-t-il froidement. Je n'ai pas encore dit mon dernier mot à la société. Je ne veux pas d'enfant, Adriane. Je n'en ai jamais voulu et n'en voudrai jamais. Que tu le veuilles ou non, mieux vaut t'en débarrasser au plus vite.

— Et si je ne veux pas ?

— Tu serais bien sotte. Il n'y a pas moyen de poursuivre une carrière avec un marmot accroché à tes jupons.

Je peux demander un congé de maternité de six mois. Beaucoup de femmes le font, tu sais.

— La plupart abandonnent leur vie professionnelle, pon-dent encore un ou deux petits et se cantonnent dans leur cuisine. A la fin, elles se détestent et elles détestent leur progéniture.

Il venait de toucher un point sensible. Adriane refusait cependant de se plier à ses exigences, sous prétexte qu'il était plus facile de ne pas fonder une famille. On n'avait pas besoin de millions pour cela. Pourquoi Steven ne comprend-il pas ses sentiments ?

— Nous devrions réfléchir avant de prendre une décision que nous pourrions regretter par la suite.

Certaines de ses amies qui avaient interrompu leur gros-sesse s'en étaient voulu. D'autres, au contraire, s'en étaient félicitées. Steven repartit à l'attaque.

— Tu ne regretteras rien, crois-moi, argumenta-t-il d'une voix radoucie. Tu te sentiras beaucoup mieux plus tard. Cette chose est une vraie menace pour notre mariage.

La chose en question était leur enfant. Le bébé qu'elle avait adoré dès l'instant où elle avait su son existence.

— Une menace? bredouilla-t-elle, des larmes dans la voix. Steven, je t'en supplie, ne m'oblige pas à faire ça.

Il se mit à arpenter la pièce comme un fauve en cage. Une peur étrange le tenaillait, une sorte d'épouvante qui glaçait chaque fibre de son corps.

— Je ne t'oblige pas ! Je t'ai simplement conseillé de nous épargner cette catastrophe. Nos vies sont à un tournant, Adriane. Ce n'est pas le moment de le louper.

— Je ne vois pas en quoi un enfant constitue une telle menace.

Tu ne peux pas savoir ce qu'un gosse peut détruire, murmura-t-il. Moi je le sais. Je l'ai vu dans ma famille. Mes parents se sont privés de tout. Autant que je puisse me souvenir, ma mère n'avait qu'une seule paire de chaussures. En dépit de ses efforts, nous étions en guenilles. Nous -. avions pas de jouets, pas de livres. Rien.

Elle hocha tristement la tête. Le cauchemar qu'il avait •écu l'empêchait de raisonner sainement.

— Steven, cela ne risque pas de se reproduire avec nous.

Nous gagnons largement notre vie. Nos enfants à nous ne manqueront de rien.

— C'est ce que tu crois. Les écoles coûtent affreusement cher. Et l'université ? C'est encore pire.

Il ressemblait à un petit garçon entêté.

— Et notre voyage en Europe ? lâcha-t-il. Es-tu prête à l'annuler ? A tout sacrifier ?

— Tu exagères comme toujours. Mais si je devais faire quelques sacrifices, alors oui, je n'hésiterais pas.

Il se contenta de lui jeter un regard qui exprimait toute sa désapprobation.

— Quoi qu'il en soit, reprit-elle, nous ne parlons pas d'enfants en général. Nous parlons d'un enfant, le nôtre, qui est déjà là.

— Erreur ! Nous parlons d'un ovule fécondé par un spermatozoïde, d'un truc infime qui n'a aucune conscience d'exister. Ton médecin te le dira.

Une bouffée de colère empourpra les pommettes de la jeune femme.

— Qu'est-ce qu'il me dira à ton avis, Steve ? « Okay, Adriane, nous allons y remédier, asseyez-vous là? »

Comment crois-tu qu'il procédera? D'un coup de baguette magique? Non! Il l'aspirera avec un appareil, puis grattera mon utérus avec un scalpel... Il le tuera, Steven, voilà ce qu'il fera. Alors, réfléchis, car c'est aussi ton enfant. Quant à moi, je n'ai pas l'intention de m'en débarrasser uniquement pour t'être agréable.

Des sanglots entrecoupaient ses paroles, mais Steven ne broncha pas. La terreur si profondément enracinée en lui l'avait rendu inapte à comprendre.

— Je vois, fit-il d'un ton glacial. Tu refuses d'honorer tes engagements.

Je n'ai encore rien décidé. Je t'ai simplement demandé de réfléchir en tenant compte du fait que je voudrais le garder.

Pour la première fois elle admettait ouvertement qu'elle voulait garder le bébé et elle en fut étonnée. On eût dit qu'il s'agissait d'une poupée, pas d'une petite créature vivante, réalisa-t-elle, horrifiée.

Steven la considéra d'un œil lugubre, après quoi il la saisit dans ses bras et la fit s'allonger sur le lit, près de lui.

La tension qui tétanisait Adriane se relâcha et elle fut secouée de sanglots. Il se mit à la bercer doucement.

— Chérie, calme-toi... Je suis vraiment navré de ce qui nous arrive, mais tout ira bien... tu verras...

Dans l'étau protecteur de ses bras, les larmes d'Adriane peu à peu se tarirent. Elle n'était pas certaine d'avoir saisi le sens des mots qu'il lui murmurait. Pourtant l'espoir qu'il changerait d'avis pointa bientôt sous l'effroi.

— Je suis navrée moi aussi, hoqueta-t-elle.

Il l'embrassa tendrement, les doigts noués dans ses cheveux, buvant les larmes qui perlaient sur ses cils et lui mouillaient les joues. Lentement, il défit les boutons de son corsage, fit glisser sa jupe le long de ses jambes, retira ses sous-vêtements. Elle était nue sur le lit. Steven se recula, afin de mieux contempler ce corps admirable. Ça serait été un crime que de le déformer par une grossesse. Ces lignes si pures ne retrouveraient plus jamais leur perfection, il le savait.

— Je t'aime, Adriane, souffla-t-il.

Oh, il l'aimait trop pour la laisser commettre une pareille bêtise. Et il tenait trop à elle, à leur intimité, à l'univers qu'ils avaient bâti à la force du poignet pour permettre à quiconque — encore moins à un mouflet — d'en briser irrémédiablement l'harmonie.

Il lui prit les lèvres dans un mouvement impétueux et elle réagit avec son ardeur habituelle, persuadée qu'il avait enfin compris. Ils s'étreignirent tendrement, longuement. Chacun pensant que l'autre avait capitulé. Après l'amour, ils restèrent longtemps enlacés, dans un silence complice.

Le lendemain, ils ne se réveillèrent pas avant deux heures de l'après-midi. Après le petit déjeuner, Steven proposa une séance de natation. Main dans la main, ils se rendirent à la piscine réservée aux habitants de la résidence. Il n'y avait personne. Les voisins avaient sans doute voulu profiter de cette splendide journée de mai pour aller à la plage, visiter des amis, ou s'adonner au bronzage intégral dans leur jardin privé.

Steven accomplit méthodiquement plusieurs allers-retours dans l'eau transparente, tandis qu'Adriane, après quelques brassées, se laissa tomber, somnolente, dans un transat. Pour rien au monde elle n'aurait reparlé du bébé. Pas aujourd'hui. Il fallait donner à Steven le temps d'encaisser le choc.

— On rentre ? demanda-t-il vers dix-sept heures.

Ils avaient à peine échangé deux mots de toute la journée. Après leur dispute de la veille, Adriane se sentait encore épuisée. Ils rentrèrent paisiblement, la jeune femme se glissa sous la douche, Steven mit un disque sur la platine de la chaîne. Ils regardèrent les actualités pendant qu'elle préparait le dîner.

La soirée s'annonçait calme. Au moment où elle posait sur la table le plat de spaghettis et le saladier, Steven demanda :

— Comment te sens-tu ?

Un peu fatiguée...

— Tu te sentiras mieux la semaine prochaine, quand tout sera rentré dans l'ordre.

Elle le dévisagea, comme foudroyée. Ainsi il n'avait rien compris, rien

reconsidéré. Il était aussi intransigeant que d'habitude.

— Comment peux-tu dire une telle énormité? s'écria-t-elle.

Adriane, tu as un problème purement physique, cela peut très bien s'arranger. Il suffit de le vouloir. Ton état te rend patraque, occupe-t'en, ce n'est pas plus compliqué que

cela !

Sa froideur, l'absence totale d'émotion dans sa voix, avaient quelque chose de sinistre.

— Tu me dégoûtes ! hurla-t-elle. Bon sang, Steven, comment peux-tu être aussi insensible !

Elle se rua hors de la cuisine, abandonnant le repas, aveuglée par ses larmes.

— Je ne tuerai pas mon enfant ! cria-t-elle, en se précipitant dans l'escalier, cherchant refuge dans leur chambre.

Elle était étendue lorsque, une heure plus tard, il vint s'asseoir sur le bord du lit.

— Adriane, dit-il d'une voix douce, tu dois avorter si tu tiens à sauver notre ménage. Sinon, ce sera la fin.

« Ce sera fini de toute façon », pensa-t-elle. Steven semblait décidé à la pousser dans ses derniers retranchements. Si elle lui sacrifiait le bébé, elle ne le lui pardonnerait jamais.

— Je n'y arriverai pas, répondit-elle honnêtement, le visage enfoui dans l'oreiller.

— Pense à notre couple. A ta carrière.

— Je me fiche pas mal de ma carrière.

Steven la scruta comme si, subitement, il ne la reconnaissait plus.

— Non, tu ne t'en fiches pas, dit-il.

Elle tourna vers lui son visage inondé de pleurs.

— D'accord, mais...

— Adriane, sache que je ne veux pas de ce bébé.

— D'autres ont changé d'avis, fit-elle d'une voix emplie d'espérance, mais elle le vit secouer la tête.

— Pas moi. Les gosses m'horripilent, tu le savais dès le début et tu étais d'accord.

— J'étais d'accord sans y croire totalement. Et maintenant qu'il est là, c'est différent. Pourquoi refuses-tu de considérer le problème de ce point de vue ?

— Parce que la qualité de notre vie m'importe davantage. Parce que je tiens beaucoup plus à toi qu'à lui.

— Il y a de la place pour tous les deux.

— Pas dans mon cœur. Il y a une seule place et elle est pour toi. Et je n'ai aucune envie de subir la concurrence d'un petit intrus qui prendra tout ton temps. Mes parents ne se sont jamais dit plus de deux mots, pendant vingt ans. Nous leur avons pompé toute leur énergie. Quand nous avons enfin grandi, ils ressemblaient à deux épaves. C'est ça que tu veux?

— Tu compares deux situations incomparables...

— Je ne veux courir aucun risque, vois-tu? (Il se leva.) Débarrasse-toi de ce machin, ordonna-t-il d'une voix blanche.

Sur ces mots, il tourna les talons et sortit de la pièce, comme poursuivi par un danger imminent. Adriane ne bougea pas. Mais tandis qu'elle attendait son retour, elle sut que si elle renonçait à ce bébé, une partie de son âme serait perdue à jamais.

Dimanche et lundi furent un véritable cauchemar. Les deux époux se déchirèrent pendant des heures. Au terme d'un ultime affrontement, Steven eut gain de cause. A bout de nerfs, tremblante et glacée, Adriane se rendit à ses arguments. Et le mardi, à six heures du matin, juste avant qu'il parte pour l'aéroport, elle lui promit que l'objet de leur dispute disparaîtrait avant son retour. La jeune femme s'était absentée deux jours de suite de son travail mais ce fut la crainte de perdre Steven qui l'avait décidée.

Son rendez-vous chez le médecin avait été fixé à seize heures trente. Elle était restée au lit, et lorsqu'elle dut se lever et s'habiller, l'ombre de la peur descendit sur elle. Si elle s'était écoutée, elle aurait fui la

réalité, l'emprise de Steven, l'engagement qu'il lui avait extorqué par des menaces.

L'infirmière l'avait appelée. La jeune femme se redressa nerveusement. Elle avait enfilé un pantalon noir, des chaus-sures noires, un corsage noir également qui exaltait la blancheur de sa peau. L'infirmière la conduisit vers une cabine exigüe en lui recommandant de se préparer pour l'examen. Adriane passait ici ses check-up annuels.

Peu après, elle s'étendait sur la table d'examen, et ramenait ses jambes nues sous elle. Dans l'ample blouse bleue qu'elle avait passée par-dessus son corsage, elle avait l'air d'une petite fille égarée. Alors qu'elle attendait, elle s'efforça de se persuader qu'il fallait coûte que coûte prouver son amour à Steven.

Le gynécologue entra dans la salle, jeta un rapide coup d'oeil au dossier de la patiente, lui adressa un sourire de sympathie. C'était un homme jovial de l'âge du père d'Adriane.

— Qu'est-ce qui vous amène aujourd'hui, madame Town-send?

— Je.. (Elle s'humecta les lèvres et ses yeux parurent dévorer son petit visage blême.) Je voudrais interrompre ma grossesse, parvint-elle enfin à articuler d'une voix indistincte.

Le praticien s'assit sur un petit tabouret pivotant, le regard de nouveau baissé sur le dossier de la jeune femme.

Trente et un ans, mariée, en bonne santé... Portait-elle le fruit illégitime d'une aventure extra conjugale ?

— Je vois... marmonna-t-il. Y a-t-il une raison spéciale?

Elle hocha péniblement la tête. Son attitude démentait

farouchement ses propos, la façon dont elle s'était peloton-née sur cette table, l'instinctif mouvement de recul dès que le médecin faisait mine de s'approcher d'elle, ses paroles presque incohérentes. Il avait déjà vu des femmes dans le désarroi, des femmes en détresse prêtes à tout pour se faire avorter. Et il aurait mis sa main au feu que celle-ci n'agissait pas de son plein gré.

— Mon mari pense que ce n'est pas le moment d'avoir un enfant.

Il hocha la tête, comme s'il comprenait parfaitement.

— A-t-il une bonne raison de le penser, Adriane? Est-il au chômage ? Est-ce une question de santé ?

Dès le début de l'entretien, il avait acquis la conviction qu'elle n'aurait pas dû se trouver là. L'avortement était certes autorisé par la loi, mais il se sentait moralement responsable de ses patientes.

— Non... Il... Il pense simplement que ce n'est pas le moment, c'est tout.

— Pourquoi ? Il n'aime pas les enfants ?

— Non, souffla-t-elle dans un murmure, tandis que des larmes ourlaient ses cils. Il est issu d'une famille nombreuse et son enfance a été si malheureuse qu'il n'arrive pas à comprendre que cela puisse être différent.

N'y a-t-il pas moyen de le faire changer d'avis ? Je crois savoir que votre situation financière est plutôt florissante.

Elle fit oui de la tête, tristement, les yeux humides. Le praticien se redressa.

— Adriane, dit-il résolument, je ne pratiquerai pas sur vous un avortement aujourd'hui.

Il l'avait délibérément appelée par son prénom, sitôt qu'il avait suspecté la gravité du problème. « Elle a besoin de se sentir soutenue », songea-t-il, puis il reprit :

— D'abord, êtes-vous vraiment enceinte? Avez-vous passé un test ?

Oui, à la maison. Deux fois. J'ai un retard de quinze jours.

— Vous seriez donc dans votre quatrième semaine de grossesse. Je vais vous examiner maintenant. Après, je vous propose de retourner chez vous et de réfléchir calmement. Si demain vous n'avez pas changé d'avis, revenez me voir, d'accord ?

Elle acquiesça sans un mot, au comble de l'angoisse. Les gestes du vieux docteur furent si doux, qu'elle finit par se détendre. Il lui confirma ce qu'elle savait déjà, puis la renvoya gentiment chez elle, en lui conseillant d'en reparler avec son mari. « Si elle veut garder son bébé, se dit-il, le mari finira par céder. » Il ignorait, bien sûr, que Steven Townsend appartenait à cette race d'hommes qui ne capitulent

jamais.

Le soir même, au téléphone, il prit ce ton de suprême agacement qu'Adriane redoutait tant.

— Qu'est-ce qui lui a pris à ton toubib, bon sang ? A quoi rime ce délai ?

— Il m'a demandé de réfléchir, répondit-elle, révoltée à l'idée de ce qui l'attendait. Quand reviendras-tu ?

Il feignit ne pas avoir perçu la panique qui faisait vibrer sa voix.

— Pas avant vendredi. Samedi, je joue au tennis avec Mike. Nancy et toi pourriez peut-être vous joindre à nous pour un double mixte.

Elle se tut un instant, sidérée. Ou il avait un cœur de pierre ou il était complètement idiot.

— Je ne pense pas que je serai en état de manipuler une raquette samedi, rétorqua-t-elle, sarcastique.

— Je te demande pardon. J'avais oublié.

Oublié ! En trente secondes !

— Steven, tu devrais réfléchir de ton côté. C'est aussi ton bébé, pas seulement le mien, cria-t-elle avec l'impression que le sol se dérobaient sous ses pieds.

— Adriane, ça suffit. Je refuse de discuter davantage de cette affaire. J'exige que tout soit réglé au plus vite, est-ce clair ?

Elle ne répondit pas, effarée par sa cruauté. Il se comportait comme si elle avait été coupable d'un crime. Un crime qu'elle serait la seule à expier.

— Je te rappellerai demain soir, dit-il.

Pour t'assurer que je t'ai obéi ?

Elle raccrocha, accablée. Son cœur se contracta en un sanglot effrayé. Dans quelques heures, il serait trop tard pour sauver le bébé. Elle se coucha sans pouvoir fermer l'œil, l'esprit hanté par la petite forme humaine qui ne verrait jamais le jour. L'enfant qu'elle ne connaîtrait jamais, car elle allait le sacrifier à son mari.

Lorsque les premiers rayons de soleil filtrèrent à travers les persiennes, elle était toujours éveillée. Elle savait désor-mais ce que doit éprouver le condamné le jour de son exécution.

Elle commença à s'habiller. Steven l'appellerait sûrement pour lui dire de tout arrêter. Le téléphone resta muet.

Le silence pesait sur la maison lorsqu'elle sortit, sandales aux pieds, vêtue d'une jupe en jean et d'une vieille chemise. Le docteur lui avait demandé de passer à neuf heures trente si elle optait finalement pour l'interruption de gros-sesse.

Au volant de sa MG, la jeune femme était pâle et défaite. Elle longea le Wilshire Boulevard et arriva à la clinique avec cinq minutes d'avance. Elle se signala à l'infirmière, puis se laissa tomber sur une chaise dans la salle d'attente, les yeux clos. Pour la première fois de sa vie elle détestait Steven. Et si elle l'appelait, là, tout de suite, pour l'implorer une ultime fois de revoir son verdict ? Bah, c'était inutile.

Une infirmière souriante l'appela du seuil de la porte, l'accompagna vers une pièce munie d'une table d'opération. Cette fois-ci, Adriane dut se dévêtir entièrement avant d'enfiler l'ample blouse d'hôpital. Elle avisa une machine qui lui parut d'emblée diabolique. « L'aspirateur », pensa-t-elle, et sa gorge se dessécha. Elle passa la langue sur ses lèvres glacées, collées l'une à l'autre comme du papier mouillé. Lorsque tout serait terminé, elle essaierait d'oublier. De sortir de ce mauvais rêve. De ne plus jamais revivre cette affreuse expérience. C'était d'autant plus douloureux qu'une partie d'elle-même désirait toujours ardemment l'enfant.

D'autant plus insensé que, quelque part dans son subcons-cient, une petite voix intérieure lui susurrail de prendre la fuite, de passer outre les instructions de Steven. De ne plus se soucier de ce qu'il allait dire, et tant pis s'il devenait furieux.

La tête du médecin apparut par la porte entrebâillée. Un sourire engageant soulevait les commissures de sa bouche.

— Adriane, êtes-vous prête ?

Oui, elle l'était... Sauf que les mots pour le dire ne purent franchir le rempart de ses lèvres, et qu'un infini désespoir se reflétait dans le bleu de ses prunelles. Le praticien pénétra dans la pièce et referma la porte derrière lui.

— Vous voulez vraiment cette intervention ? En êtes-vous sûre ?

Sûre... De nouveau les mots se dérochèrent, des larmes emplirent ses yeux, cependant qu'elle secouait la tête.

Sûre de quoi ? Elle aurait tant voulu être à la maison avec Steven et le bébé !

— écouter, rien ne vous oblige à subir un avortement. Votre mari finira par le comprendre. J'ai connu beaucoup d'hommes qui refusaient d'avoir des enfants et qui sont devenus de véritables papas-gâteaux. Adriane, avant de commettre l'irréparable...

— Je ne peux pas ! lâcha-t-elle dans un sanglot. Je ne peux pas faire ça, docteur.

Le sourire du médecin s'élargit.

— A vrai dire moi non plus, dit-il. Rentrez chez vous et dites à votre mari d'acheter un gros cigare et de le conserver précieusement jusqu'en... Janvier, ajouta-t-il en inspectant la fiche de la patiente. Nous lui offrirons alors le plus beau des présents : un beau bébé bien grassouillet... Qu'en pensez-vous ?

Elle sourit à travers ses larmes.

— Je pense que ce serait merveilleux.

Il lui entoura les épaules d'un bras protecteur.

— Allons, retournez chez vous, ma chère. Reposez-vous, pleurez un bon coup et tout va s'arranger, vous verrez. Votre mari se fera vite à l'idée.

Le vieux docteur lui tapota gentiment la main avant de quitter la pièce. Adriane se rhabilla. De nouvelles larmes sillonnèrent son visage. Des larmes de soulagement. Une ineffable joie gonflait sa poitrine. La confusion avait cédé le pas à la certitude que quelque chose de miraculeux venait de se passer.

Elle reprit la minuscule MG rouge, après l'avoir décapo-tée. Sur le chemin du retour, elle prit soudain la direction de la chaîne de télévision. L'idée de sa table de travail encombrée de piles de documents la fit grimacer. La brise ébourif-fait ses boucles brunes et lustrées... Elle se sentait en pleine forme.

La jeune femme traversa les bureaux d'un pas alerte, puis son allure se

ralentit. Ces derniers jours avaient été un marathon et elle commençait à en ressentir les effets. A sa fatigue se mêlait une vague inquiétude. Quand Steven reviendrait de Chicago, ils recommenceraient probablement à se disputer. Mais, sa décision prise, une force nouvelle animait Adriane. L'optimisme s'était substitué à la dépression.

Zelda poussa le battant vitré de la porte et considéra d'un œil scrutateur Adriane, affalée sur son siège, un crayon derrière l'oreille, l'air dans la lune. « Pas de maquillage et fagotée comme l'as de pique », nota son assistante, interloquée.

— Salut, ma belle, tout va bien? s'enquit-elle.

— Oui, pourquoi?

— Tu as une mine de papier mâché. Qu'est-ce qui t'est arrivé ? Un pépin ? demanda Zelda, faisant preuve d'un sens de l'observation qu'Adriane ne lui connaissait pas.

J'ai eu un rhume de cerveau, mais ça va mieux maintenant.

L'assistante continuait de la fixer intensément, le doute inscrit dans le regard.

— Tu aurais dû prendre ta semaine.

Adriane sourit. Elle semblait parfaitement à l'aise au milieu de l'habituel capharnaüm de son bureau.

— La fièvre du studio m'a manqué.

— Tu es folle, gloussa Zelda.

— Sans doute. On va s'offrir un sandwich à midi ?

Quelle bonne idée !

— Alors viens me chercher, je ne bougerai pas d'ici.

A tout à l'heure.

La rousse s'éclipsa et Adriane se remit au travail. Il y avait longtemps qu'elle ne s'était pas sentie aussi légère.

Bien sûr, l'idée du bébé l'effrayait encore un peu, mais rien à voir avec la sournoise terreur des derniers jours, ni avec l'abîme vertigineux

dans lequel Steven avait failli la précipiter. Oh, elle lui en voulait terriblement de l'avoir ainsi tourmentée. Allaient-ils parvenir à se guérir des blessures qu'ils s'étaient mutuellement infligées, lors de leurs affrontements ? Elle se passa une main sur le front, comme pour chasser Steven de son esprit. Elle y penserait en temps et en heure.

Assis sur un tabouret, dans le studio de l'autre côté du hall, Bill Thigpen fusilla le réalisateur d'un regard furibond.

— Comment veux-tu que je sache où elle est passée ? Elle a quitté sa chambre d'hôtel il y a plusieurs jours.

J'ignore où elle est et avec qui, ce dont je me fiche éperdument du reste... A ceci près qu'elle est en train de saboter mon feuilleton.

Sylvia Stewart n'était pas revenue de Las Vegas le dimanche précédent. D'après la direction de l'hôtel, la comédienne avait réglé sa note le lundi matin, exactement neuf jours plus tôt. Depuis, elle s'était littéralement volatili-sée dans la nature. L'ayant en vain attendue sur le plateau, Bill, alarmé, était passé à Malibu et s'était cassé le nez sur la porte hermétiquement close de sa villa. Et aujourd'hui, Sylvia brillait toujours par son absence.

Ils avaient tourné plusieurs séquences sans elle, avaient même écrit dare-dare quelques épisodes dans lesquels elle ne figurait pas, ce qui n'avait fait que reculer l'échéance fatidique. Si elle ne réapparaissait pas au prochain tournage, il faudrait recourir à des moyens plus drastiques.

— Nous pourrions même l'attaquer pour rupture de contrat, reprit Bill. Si elle ne se manifeste pas demain, essaie de trouver quelqu'un d'autre.

Remplacer l'un des acteurs de la série sans mettre les téléspectateurs en émoi relevait, il le savait, de l'impossible.

— Est-ce que tout le monde a eu la nouvelle version ? demanda-t-il en tendant au réalisateur un paquet de feuillets.

Il avait travaillé jour et nuit avec l'équipe des scénaristes, cherchant une solution au problème. Et dans un élan héroïque, il avait tiré de son imagination fertile suffisamment de rebondissements, de crises, de suspense et d'énigmes pour faire oublier la disparition subite de Vaughn Williams, le personnage incarné par Sylvia.

L'absence de Vaughn restait plausible dans la mesure où on la savait

en prison, injuste-ment accusée du meurtre commis par John, son machiavéli-que beau-frère. Pourtant, à moins d'un dénouement crédible, la question ne tarderait pas à se reposer.

Bill assista au tournage comme toujours. La performance des acteurs lui procura une profonde satisfaction, car ils s'étaient tous surpassés, donnant au drame une saveur et un relief inattendus. L'auteur félicita chaleureusement tout le monde avant de quitter les lieux. Une demi-heure plus tard, alors qu'il venait de regagner son bureau, sa secrétaire l'appela sur la ligne intérieure. Il avait une visite.

— Quelqu'un que je connais, Betsy ?

Il se sentait un peu las, après les nuits blanches qu'il avait passées, entouré de ses auteurs.

— Miss Stewart, dit la voix de Betsy après une pause.

Bill haussa un sourcil, intéressé.

— Notre miss Stewart ? La miss Stewart dont nous avons cherché la trace jusqu'au fin fond du Nevada ?

— Elle-même, monsieur.

— Qu'elle entre tout de suite. J'ai vraiment hâte de la revoir.

Betsy ouvrit la porte, puis s'effaça pour laisser passer une Sylvia penaude... et plus belle que jamais. Avec sa lourde chevelure d'ébène elle ressemblait à quelque Blanche-Neige égarée. Ses yeux de jade, immenses, adressèrent à Bill une supplique muette. L'auteur s'était mis debout-, figé, comme à l'approche d'une apparition.

— Où diable étais-tu ? grogna-t-il.

Elle choisit de fondre en larmes, ce qu'elle fit avec un art consommé.

— Nous nous sommes fait un sang d'encre ! vitupéra-t-il. Tes copains de My House nous ont dit qu'ils t'avaient laissée là-bas, en compagnie d'un homme. Nous avons mis Las Vegas sens dessus dessous et songions à signaler ta dispari-tion à la police.

Il ne mentait pas, il s'était drôlement inquiété à son sujet. Sylvia s'effondra dans le canapé avec un petit sanglot et accepta le mouchoir qu'il lui tendait.

— Je suis désolée, Bill.

— Il ne manquerait plus que tu ne le sois pas. Te rends-tu compte de ton inconscience? (Il la réprimandait comme un enfant.) Où étais-tu, bon sang?

Son appréhension apaisée, il s'aperçut qu'il n'éprouvait plus que de l'indifférence. Il avait eu peur pour elle. Las Vegas était une ville dangereuse pour les jolies filles, surtout lorsqu'elles couchaient avec des inconnus. Sylvia leva sur lui un regard noyé de larmes.

— Je me suis mariée, sanglota-t-elle.

Il l'avisa, interloqué. Il avait tout supposé, tout imaginé, tout subodoré, sauf le mariage.

— Plaît-il? s'étrangla-t-il. Et qui est l'heureux élu? Le type qui était l'autre soir dans ta chambre ?

Elle acquiesça, se moucha, renifla.

— Il est dans le textile... Il vient du New Jersey.

— Mon Dieu !

Il s'assit pesamment près d'elle sur le canapé, en se demandant s'il l'avait réellement connue.

— ... Qu'est-ce qui t'a poussée à faire une chose pareille ?

— Je n'en sais rien, Bill, tu étais toujours si occupé... Et je me sentais si seule...

Nom d'un chien ! Elle avait vingt-trois ans, c'était une créature ravissante, et elle s'apitoyait sur son propre sort.

La majorité des Américaines auraient donné dix ans de leur vie pour ressembler à Sylvia Stewart, et celle-ci n'avait pas trouvé mieux que d'épouser un obscur fabricant de nippes, sous prétexte qu'elle avait passé un week-end en sa compa-gnie.

« C'est ma faute ! » pensa-t-il tout à coup. Peut-être que s'il ne l'avait pas négligée, s'il n'avait pas été aussi passionné par son travail, si... l'éternelle rengaine revenait. Inexorable-ment, toutes ces femmes éplo-rées lui rappelaient Leslie. Mais pourquoi l'accusaient-elles toujours de leurs malheurs? Pourquoi ne s'adaptaient-elles pas à son rythme à lui? Pourquoi prenaient-elles la fuite pour commettre une grosse bêtise avant de revenir le montrer du doigt? Et voilà que cette

idiote avait épousé un parfait étranger... Il la regarda, écrasé.

— Qu'est-ce que tu comptes faire, maintenant ?

— Je ne sais pas... Je partirai probablement avec lui dans le New Jersey la semaine prochaine. Il s'appelle Stanley. Il doit être à Newark mardi.

— C'est incroyable...

Il laissa sa tête rouler contre le dossier du canapé, ses lèvres se retroussèrent, et il se mit enfin à rire. Un rire qui se répercuta sur les cloisons, inextinguible. A croire qu'il ne pourrait plus jamais s'arrêter. Dans le bureau voisin, Betsy, qui guettait la réaction de son patron, s'étonna de ne pas l'entendre hurler.

— Si j'ai bien compris, tu dois partir avec Stanley à Newark mardi prochain ? parvint-il enfin à articuler.

Embarrassée, Sylvia baissa les yeux.

— Euh... oui. Enfin, si mon contrat ne me retient pas ici...

En vérité, elle s'était figuré que Bill la jetterait dehors et, dans un mouvement de panique, elle s'était empressée d'accorder sa main à Stanley. Elle le connaissait à peine, bien sûr, mais avait apprécié son caractère affable. Il avait été particulièrement tendre avec elle, lui avait offert un solitaire d'une dimension impressionnante, en promettant de la gâter lorsqu'ils seraient à Newark. Il avait suffisamment de relations dans cette ville, assurait-il, pour lui dégoter un job de mannequin. Par ailleurs, elle aurait l'occasion de poser pour des magazines à New York si elle en avait envie. Un nouvel horizon s'était alors ouvert devant les yeux émerveillés de Sylvia, dont le bon sens avait fini par l'emporter sur les rêves. Devenir l'épouse d'un petit magnat du textile lui parut dès lors être un rôle à sa mesure.

— A propos de mon contrat...

Elle considéra Bill d'un air si malheureux qu'il redoubla d'hilarité, comme devant une bonne vieille plaisanterie.

— Je te dirai ce que nous allons faire de ton contrat, Sylvia. Tu me donneras deux jours sur le plateau, aujourd'hui et demain, et Vaughn périra de la manière la plus tragique qu'on ait jamais vue un vendredi soir sur le petit écran... Après quoi, tu seras libre de convoler en justes noces avec ton Stanley et de lui faire dix enfants, à condition de

donner mon nom à ton premier garçon. Je te libère de tes engagements.

— Oui? murmura-t-elle, stupéfaite.

Bill lui dédia un sourire amusé.

— Oui. Je suis bon bougre, vois-tu. Je n'ai pas su te rendre heureuse, ni t'accorder l'attention que tu demandais, alors soit ! je paie l'addition, chérie.

Intérieurement il jubilait. Le retour de Sylvia, si bref fût-il, allait lui permettre de sortir de l'impasse. Il voyait déjà en esprit l'abominable John s'insinuer dans la cellule de Vaughn pour la supprimer, afin de l'empêcher de témoigner contre lui.

— Voilà, mon chou, conclut-il en se redressant. Je ne te retiens pas davantage, j'ai un boulot dingue. Comme tou-jours, hein ? Je suis marié à ce feuilleton.

Elle le dévisagea presque timidement.

— D'accord. Tu n'es pas furieux contre moi ? Je veux dire tu ne m'en veux pas de m'être mariée ?

— Pas si tu es heureuse, répondit-il sincèrement.

Elle se leva à son tour. Leur liaison n'avait été qu'une passade, tous deux en avaient à présent la preuve. Elle l'avait montré avec son escapade à Las Vegas, et il lui retournait la monnaie de sa pièce, non sans une certaine grandeur d'âme, elle devait l'avouer.

— Puis-je embrasser la mariée ?

Elle acquiesça, encore sous le choc. En quittant les studios de Los Angeles sans poursuites judiciaires sur le dos, elle n'en trouverait que plus facilement du travail à New York. Yeux clos, elle leva le visage, prête à recevoir un brûlant baiser en souvenir de leurs amours, mais reçut un chaste bécot sur le front.

Bill recula, en proie à une étrange mélancolie qui ne durerait pas, il le savait. Perdre Sylvia lui causait tout de même un peu de peine. Sa beauté, sa douceur allaient sûrement lui manquer. « Plus jamais avec une comédienne du feuilleton », pensa-t-il, surpris par son propre calme. Il n'y avait plus aucune femme dans sa vie et il n'était pas sûr de ne pas avoir voulu cette solitude.

— N'oublie pas tes affaires chez moi, recommanda-t-il.

— Je n'oublie pas...

En fait, elle ne pensait plus du tout à la somptueuse garde-robe qu'elle avait entreposée dans un placard.

— Veux-tu aller les chercher maintenant ?

— Pourquoi pas ? J'ai rendez-vous avec Stanley, mais j'ai tout mon temps.

Il feignit de ne pas saisir l'invite qui perçait dans sa voix... C'était terminé pour lui, définitivement terminé. En quittant les bureaux avec elle, il sentit les regards des employés peser sur eux. S'ils s'imaginaient que Bill et Sylvia partaient pour une rapide partie de jambes en l'air, ils se trompaient lourdement.

Sur place, il aida Sylvia à ranger ses vêtements dans des

boîtes en carton, puis la reconduisit chez elle. Sur le seuil de la villa, elle se retourna : — Je t'offre un verre ?

Sa voix résonnait tristement. Bill secoua la tête, tout en déposant le dernier carton sur le perron. L'instant suivant, il faisait démarrer la Chevrolet, qui descendit l'allée vers le boulevard.

Il venait de clore un chapitre de sa vie.

9

Les longues sonneries du téléphone résonnaient dans la maison. Le répondeur se déclencha au moment où Adriane faisait irruption, le sac en bandoulière, les bras chargés de la gazette du soir et de quelques emplettes qu'elle avait effectuées au drugstore. La jeune femme coupa le message qui s'imprimait sur la bande enregistreuse et décrocha. La terre s'arrêta de tourner lorsqu'elle entendit la voix de son correspondant.

— Tu vas bien ? demanda Steven d'une voix tendue. Je n'ai pas cessé de t'appeler tout l'après-midi. Chaque fois je suis tombé sur ce fichu répondeur.

L'idée de l'appeler à son bureau ne l'avait pas effleuré. Vers dix-neuf heures, au comble de l'anxiété, il avait recomposé fébrilement le numéro. Et Dieu merci, elle était là. Adriane s'était bien gardée de

l'appeler de son côté. Elle avait besoin de temps pour rassembler ses idées avant de lui annoncer la nouvelle.

— Oui, j'étais absente, dit-elle rapidement.

Elle pressentait la prochaine question.

— Pourquoi es-tu restée si longtemps à la clinique ? Y a-t-il eu un problème ?

Il semblait sincèrement inquiet, mais Adriane ne s'en émut pas. Son ressentiment ne s'était pas apaisé.

— Aucun problème, répondit-elle lentement. L'intervention n'a pas eu lieu.

Un silence incrédule flotta au bout du fil, puis :

— Comment ? Pourquoi ? Qu'est-ce qui t'a empêchée de le faire ? Qu'est-ce qui n'a pas marché ?

La jeune femme s'assit, l'écouteur à la main. La fatigue, la lassitude, lui vouâtèrent les épaules. Tout à coup, elle se sentit vieillie et comme vidée de ses forces.

— Ce qui n'a pas marché, Steven, ne tient qu'à moi. Je n'ai pas voulu le faire.

— Tu as flanché au dernier moment, hein ? bougonna-t-il, d'un ton où l'horreur se mêlait aux reproches.

— Flanché n'est pas exactement le mot, répondit-elle, furieuse elle aussi. J'ai décidé de garder notre enfant. La plupart des hommes auraient été flattés, émus, ou simplement contents. Ils auraient eu en tout cas une réaction plus saine.

— Je suis différent de la plupart des hommes, Adriane. Je ne suis ni touché ni flatté... Ne sois pas stupide. Tu te trompes si tu crois que je marcherai dans ce petit jeu-là.

— De quel jeu parles-tu ? Il s'agit seulement d'un bébé, Steven, d'une douce créature inoffensive... Pas d'un gangster qui menace de nous exterminer.

— Je ne suis pas très sensible à ton sens de l'humour.

— Et moi encore moins à ton sens des valeurs. Un avortement n'est

pas rien, Steven, comme tu as l'air de le prétendre. C'est un pas difficile à franchir pour une femme. Tu n'as pas le droit de me l'imposer... Je veux cet enfant parce que je t'aime.

— Balivernes ! cria-t-il, hors de lui.

Une sourde frayeur le tenaillait. Adriane réalisa qu'il était inutile de discuter au téléphone. Steven finirait bien par se rendre compte qu'un bébé ne détruirait pas son avenir.

— écoute, dit-elle d'une voix raisonnable, nous en reparlerons lorsque tu seras de retour.

— Parler, parler, parler ! hurla-t-il comme un forcené. Nous n'avons rien à nous dire. Sauf si tu reprends tes esprits et que tu m'obéis.

— Steven, calme-toi, je t'en prie.

Elle le sentait trembler de rage à l'autre bout de la ligne.

— Ne me dis pas ce que je dois faire, Adriane. Tu m'as dupé.

Elle eut presque envie de rire.

— Pas du tout. C'était un accident, tu le sais. Ce n'est pas arrivé par ma faute, ni par la tienne. Quoi qu'il en soit, c'est trop tard. Je garderai mon bébé.

— Es-tu devenue complètement folle ? Tu ne sais plus ce que tu racontes.

Adriane ferma les paupières. Elle ne le reconnaissait plus, on eût dit un redoutable adversaire.

— Au moins je ne frôle pas l'hystérie, rétorqua-t-elle tout en se forçant à demeurer calme. N'y pense plus maintenant et nous en débattons quand tu seras à la maison.

— Je te répète que je n'ai rien à te dire. Pas tant que tu n'auras pas résolu le problème.

Elle rouvrit les yeux, et un frisson d'angoisse la parcourut. Dans la voix de Steven vibrait une note bizarre, quelque chose d'insolite qu'elle n'avait encore jamais décelé.

— Ce qui veut dire ?

— Tu as très bien compris. C'est lui ou moi. Débarrasse- t'en si tu tiens à me revoir. Demain à la première heure. Retourne chez ton médecin et explique-lui que tu es revenue sur ta décision.

Une main glacée se referma sur le cœur d'Adriane. Les phrases haineuses de Steven bourdonnaient à ses oreilles. Non, il ne pouvait pas l'acculer à un tel choix. C'était absurde. Insensé.

— Chéri... non... ne me demande pas ça... s'il te plaît... Je ne peux pas y retourner... Je ne peux pas...

— Il le faudra bien pourtant.

Il avait une drôle d'élocution maintenant, comme s'il allait fondre en larmes. Adriane l'aurait pris dans ses bras pour le consoler si elle avait été près de lui. Oh, un jour, ils riraient bien, tous les deux, de cette pénible comédie.

— Je ne veux pas d'enfant ! reprit-il.

— Pour l'instant tu n'en as pas. Essaie de te détendre et de ne plus y penser pendant quelque temps.

Son propre sang-froid la surprit. Elle ne s'était pas sentie aussi sûre d'elle-même depuis des jours.

— Je ne me détendrai pas tant que tu n'auras pas mis fin à ta grossesse. Il faut que tu te fasses avorter, Adriane.

Pour la première fois depuis le début de leur union, trois ans auparavant, elle était incapable de lui donner ce qu'il demandait. Ce refus le rendait d'autant plus furieux qu'elle lui avait toujours tout accordé.

— Steven, je ne peux pas... Ne comprends-tu donc pas?

— Je comprends que tu m'as déclaré la guerre. Que tu m'assènes vicieusement tes flèches empoisonnées. Que tu refuses de tenir compte de mes sentiments.

Il avait gardé dans sa mémoire, gravé au fer rouge, le souvenir de son père, désespéré, chaque fois que sa mère était tombée enceinte. Son angoisse de joindre les deux bouts. Sa persévérance à travailler chez deux patrons à la fois, puis chez un troisième, jusqu'à ce qu'il fût terrassé par la cirrhose. Ses sacrifices pour élever ses enfants.

Et lorsque ceux-ci avaient enfin volé de leurs propres ailes, il n'était plus qu'un vieillard.

— Tu te fiches éperdument de mon bonheur, glapit-il. Tout ce qui t'intéresse, c'est ton petit morveux !

Il se mit à pleurer bruyamment. Adriane demeurait silencieuse, pétrifiée. Steven s'était toujours insurgé contre la procréation, mais n'avait jamais proféré de telles insanités.

— Eh bien, sanglota-t-il, tu l'auras ton bébé, Adriane. Mais sans moi.

— Steven...

Il avait raccroché. La jeune femme se mit à errer dans la maison enténébrée. Elle n'avait jamais connu son mari dans cet état. C'était insoutenable. Pendant un moment, elle recommença à envisager l'avortement comme une solution. Après tout, elle ne pouvait pas forcer Steven à supporter l'enfant. Toutefois, elle n'avait pas le droit de trancher le fil d'une jeune existence sous prétexte qu'un adulte ne parvenait pas à en assumer la paternité.

Retourner à la clinique était au-dessus de ses forces. Elle se cramponna à l'idée que Steven finirait par se rendre à l'inévitable. « Je donnerai naissance à notre enfant et, alors, il sera bien obligé de l'accepter », songea-t-elle. Elle se promit d'aider Steven, par tous les moyens, à surmonter ses appréhensions.

A vingt-trois heures, elle partit pour la télévision, afin de superviser le journal de la nuit. Lorsqu'elle revint, son premier geste fut vers le répondeur. Steven n'avait pas laissé de message.

Le lendemain, elle appela le bureau de son mari à Chicago. Il allait rentrer par le vol de l'après-midi, lui apprit-on. Parfait ! Elle irait le chercher à l'aéroport. De nouveau, l'optimisme triompha de l'anxiété. Le soir même ils seraient réconciliés et tout redeviendrait normal.

Elle eut soudain la conviction absolue d'un avenir sans nuages. En esprit, elle se vit avec Steven se procurant un berceau, transformant la deuxième chambre en nursery, répétant les gestes anodins que font tous les couples qui attendent un heureux événement. Un sourire brilla sur ses lèvres, alors qu'elle se penchait de nouveau sur ses dossiers.

Vaughn Williams, brillamment interprétée par Sylvia Stewart, rendit son dernier soupir devant les caméras dans l'après-midi. Suivant les

instructions du réalisateur, John s'était présenté au pénitencier et avait fait semblant d'être l'avocat de la détenue. Vaughn, conduite par une gardienne au parloir et laissée seule, avait à peine eu le temps d'exprimer son étonnement que les doigts de l'assassin se refermaient sur sa gorge fragile.

Sylvia avait merveilleusement simulé l'agonie de la victime. Quelques minutes plus tard, elle gisait à terre, inanimée, tandis que le chef-opérateur exécutait un savant zoom sur son visage aux yeux vitreux. « C'est une scène magistrale », décida Bill, rayon-nant. Au moment des adieux, acteurs et techniciens se pressèrent autour de Sylvia. Tout le monde avait les larmes aux yeux. La comédienne appartenait à l'écurie du studio depuis plus d'un an. On la considérait comme quelqu'un de la famille, on l'appréciait pour sa gentillesse et son talent. Le producteur offrit une tournée générale de champagne. Bill accepta la coupe qu'un éclairagiste lui tendait, tandis que Stanley, l'heureux époux de la vedette resté à l'écart, observait d'un œil ému la faune bigarrée, regroupée sous les feux des projecteurs.

Au bout d'un moment, Bill essaya de fausser compagnie à ses amis, mais Sylvia courut le rattraper, lui susurra à l'oreille une remarque qui le fit sourire. L'écrivain leva sa coupe à l'adresse de Stanley.

— Bonne chance ! cria-t-il. Que votre chemin soit tapissé de pétales de roses.

Sylvia s'essuya les yeux quand Bill l'embrassa sur la joue. Il était l'heure de partir. Stanley avait loué une superbe limousine blanche qu'il avait garée sur l'aire de stationnement. Le couple allait prendre le train le soir même, les bagages de Sylvia étaient déjà dans le coffre de la voiture, les clés de sa villa rendues à la propriétaire. Elle suivit d'un regard mélancolique Bill qui s'éclipsait.

Peu après, sur la route, il croisa, sans la voir, une minuscule MG rouge décapotée.

Adriane pénétra dans l'aérogare, cherchant du regard Steven parmi la foule des voyageurs. Durant le trajet vers l'aéroport, la jeune femme n'avait cessé de ressasser les phrases qu'elle allait lui débiter. Lorsqu'il l'aperçut, il traversa le hall dans sa direction, les yeux hostiles, le visage fermé.

— Qu'est-ce que tu fais là? demanda-t-il d'un ton acerbe.

Visiblement, il brûlait d'une rage contenue.

— Je suis venue te chercher, répondit-elle doucement.

Elle ébaucha un geste vers l'attaché-case qu'il tenait à bout de bras, mais il s'esquiva.

— Vraiment ? Il ne fallait pas te déranger.

— Steven, voyons, sois juste...

Il se figea sur place, les lèvres blanches.

— Juste ? Après ce que tu m'as fait ?

— Je ne t'ai rien fait. Je m'efforce simplement de regarder la réalité en face.

— Une réalité que tu as bâtie de toutes pièces.

Adriane lui emboîta le pas. Elle avait laissé sa voiture au parking, mais Steven se dirigeait vers une destination inconnue.

— Où vas-tu? cria-t-elle.

Il avait déjà franchi les portes coulissantes et hélait un taxi.

— A la maison, dit-il, la main sur la poignée de la portière.

— Moi aussi. Je suis venue te chercher pour ça.

Le chauffeur les observait d'un air goguenard.

— Inutile. Je n'ai pas l'intention de m'attarder. Juste chercher quelques effets personnels. J'ai loué une chambre d'hôtel et je compte y rester jusqu'à ce que tu te rendes à la raison.

« Chantage ! » pensa-t-elle, affolée. De toute évidence, il semblait décidé à briser sa résistance.

— Steven, je t'en prie, attends.

La portière lui claqua au nez, puis le taxi démarra en trombe, la laissant plantée sur le trottoir. Désarmée, confuse, elle se demanda s'il irait jusqu'à la quitter. Non... Steven n'était pas capable d'une pareille mesquinerie. Cependant, lorsqu'elle regagna la maison, il avait déjà empilé des vêtements dans trois valises, empaqueté deux raquettes de tennis, ses crosses de golf, et, penché sur la table, était en train de trier ses papiers.

Elle laissa errer sur le bric-à-brac un regard incrédule.

— Chéri, cette plaisanterie a assez duré.

Adriane, je suis on ne peut plus sérieux, rétorqua-t-il froidement. Prends tout ton temps pour réfléchir. Tu peux m'appeler au bureau. Je reviendrai lorsque tu en auras fini avec le bébé.

— Sinon?

— Sinon, je passerai chercher le reste de mes affaires. C'est aussi simple que ça.

— Aussi simple que ça... répéta-t-elle.

La moitié d'elle-même, révoltée, bouillait de colère. L'autre moitié, anéantie, aurait souhaité être sous terre.

Une mortelle angoisse se répandit en elle, mais elle parvint à regarder son mari sans broncher.

— Tu te comportes comme un détraqué. J'espère que tu t'en rends compte.

— Pas du tout. Tu as transgressé nos conventions...

En gardant notre bébé ?

— En trahissant ma confiance, jeta-t-il d'un ton si péremptoire, si dur, qu'elle eut envie de le gifler. Tu as changé, Adriane.

— Changer est humain, Steven. Nous avons les moyens d'offrir une vie heureuse à un enfant.

— Je ne veux pas d'enfant.

— Et moi, je ne veux pas avorter pour satisfaire tes idées fixes, ni pour être libre de partir en voyage en Europe.

Il prit un air de majesté outragée.

— épargne-moi ce genre de coup bas. Mon attitude n'a rien à voir avec le voyage en Europe, et tu le sais. Il s'agit plutôt d'une philosophie, d'une conception globale de la vie. Ce gosse nous privera de tout ce que nous avons obtenu à la force du poignet... Je ne puis l'accepter sous prétexte que tu as la frousse de recourir à une intervention chirurgicale.

— Je n'ai pas la frousse! s'écria-t-elle. L'idée que je désire cet enfant ne t'a pas encore effleuré ?

— Tu désires surtout me dominer.

— Mais non. Pourquoi aurais-je voulu une chose pareille ?

— Je n'en sais rien et cela m'importe peu.

— Steven, est-ce que tu es en train d'insinuer que si je ne me range pas à ton opinion tu me quitteras ?

Il la regarda droit dans les yeux, se borna à acquiescer d'un signe de tête, après quoi il entreprit de descendre ses bagages au rez-de-chaussée. Adriane s'effondra sur une marche de l'escalier.

— Steven, non, ne t'en va pas.

Il aligna les valises dans l'entrée, remonta chercher les paquets. Trois ans de mariage, pour aboutir à cette sinistre comédie ! Elle le suivit du regard, les yeux brûlés par les larmes, alors qu'il commençait à transporter ses affaires dans sa voiture. Il reparut sur le seuil, dans le contre-jour aveuglant.

— J'attendrai ta décision.

Adriane s'élança vers lui, secouée de pleurs. Il resta de marbre lorsqu'elle s'agrippa à ses épaules.

— Non, non, ne pars pas. Ne me quitte pas. Tout se passera bien, tu verras, tu n'entendras même pas pleurer ce petit, je te le jure... Steven, ne me quitte pas, j'ai besoin de toi.

Il dénoua les doigts qui s'enfonçaient dans les revers de son veston avec une moue de dégoût qui ne fit qu'accroître la panique de la jeune femme.

— Allons, Adriane, remets-toi. La balle est dans ton camp.

— C'est faux ! sanglota-t-elle. Tu m'obliges à faire quel-que chose qui me répugne.

— On s'habitue à tout, conclut-il calmement.

La colère enflamma les pommettes de la jeune femme.

— Vraiment ? Alors toi aussi tu pourrais t'habituer à tout.

— Voilà la question, fit-il nonchalamment, en la dévisa-geant de ses yeux de glace. L'ennui, c'est que je n'en ai pas l'intention.

Il se pencha, ramassa ses raquettes, tourna les talons. La porte claqua derrière lui. Paralysée, Adriane fixa le battant. Elle avait peine à croire qu'ils en étaient arrivés là.

10

Aucun fumet de bacon ne lui chatouilla les narines lorsqu'elle se réveilla le samedi matin. Aucun plateau de déjeuner sur la courtepoinTE. Pas d'omelette confectionnée par des mains affectueuses, ni bruits familiers en provenance de la cuisine. Rien. Rien que le silence. Et la solitude. Et l'affreuse certitude que Steven l'avait quittée.

La veille, elle n'avait pas eu le courage de retourner au bureau, elle avait téléphoné à Zelda en disant « je ne me sens pas très bien », puis s'était couchée tout habillée, en pleurs. Elle s'était relevée à trois heures du matin, avait retiré sa robe passé sa chemise de nuit, éteint les lumières. A présent, à l'instar de l'ivrogne au lendemain d'une beuverie, elle avait la bouche sèche, les paupières gonflées, le corps courbatu et le cœur au bord des lèvres.

Depuis qu'elle avait su qu'elle était enceinte, il y avait exactement dix jours — une éternité — sa vie s'était changée en un véritable enfer. « La balle est dans ton camp », avait-il déclaré, en lui accordant un dernier sursis. Un choix mons-trueux, impossible. Si elle lui sacrifiait l'enfant, elle le détesterait toute sa vie. Dans le cas contraire, c'est lui qui l'abandonnerait à tout jamais... En quelques jours, ils avaient réussi à détruire ce qu'ils avaient toujours considéré comme une union parfaitement heureuse.

Elle se retourna dans le grand lit vide, en proie à un indicible désarroi. Steven ne risquait pas de se remettre des traumatismes d'une enfance misérable. Enfin, pas de si tôt... Si au moins il avait essayé de chasser

les ombres du passé... Mais non, il ne voulait faire aucun effort.

La sonnerie stridente du téléphone la fit sursauter. L'espace d'une fraction de seconde, elle imagina son mari au bout du fil, et crut entendre sa voix disant qu'il reviendrait auprès d'elle, même si elle gardait l'enfant. Sa main décrocha fébrilement l'écouteur. C'était sa mère. Celle-ci ne l'appelait plus qu'une fois tous les deux mois.

Leurs rares conversations tournaient toujours autour du même sujet : les glorieux faits et gestes de Connie, la «

bonne fille » de la famille. Suivaient invariablement quelques déplaisantes allusions au comportement de Steven, après quoi sa mère se plaignait de ce qu'Adriane avait « manqué à tous ses devoirs ». Suivait une longue liste de griefs.

— Voilà des années que tu n'es pas venue passer Noël avec nous... Tu as oublié de souhaiter à ton père son anniversaire... Tu ne penses jamais à nous.

Adriane avait depuis longtemps deviné le reproche principal qui lui était fait. Elle s'était installée en Californie, loin de sa famille, avait épousé un homme que ses parents n'estimaient pas et, pour couronner le tout, ne leur avait pas donné de petits-enfants. Au début, sa mère s'en était inquiétée. Au fil des ans, elle avait cessé de lui demander si Steven et elle avaient consulté un spécialiste.

Adriane affirma à sa correspondante que tout allait bien, lui souhaita la fête des mères avec une semaine de retard, s'empressant d'ajouter que son travail accaparait presque tout son temps.

— Comment va papa ? parvint-elle enfin à demander.

Il lui fut répondu que papa avait pris un coup de vieux, mais que son beau-frère venait d'acheter une nouvelle voiture. Une Cadillac. A propos, quelle sorte de véhicule conduisait donc Steven ? Une Porsche ? C'était quoi exactement une Porsche ? Ah, une marque étrangère, bien sûr... Et, au fait, Adriane avait toujours cette «

chignole ridicule » bonne pour la casse ? Oui ? Bizarre que son esthète de mari ne lui ait pas offert un modèle plus récent...

— Ta sœur a deux voitures à présent. Une Mustang et une Volvo.

Chaque mot semblait étudié pour l'irriter. La jeune femme répondit d'un air serein à une nouvelle avalanche de questions. Oui,

aujourd'hui elle se reposait... Non, Steven n'était pas là, il jouait au tennis... Elle se retint de tout raconter à sa mère. Il aurait fallu, pour cela, une oreille compatissante, une épaule sur laquelle on puisse s'épancher, une personne capable de vous remonter le moral. Or, sa mère paraissait uniquement préoccupée de marquer des points. Elle pria Adriane de passer son « bonjour » à Steven avant de raccrocher.

Le téléphone se remit à sonner un peu plus tard. Adriane ne répondit pas. Peu après, en écoutant le message sur le répondeur, elle reconnut la voix de Zelda. Elle n'aurait pas voulu lui parler. Elle ne voulait parler à personne.

Sauf à Steven. Toute la journée, elle attendit un coup de fil qui ne vint pas. Le soir, drapée dans la robe de chambre de son mari, elle alluma le poste de télévision. Ses larmes l'empêchaient de distinguer les images.

Nouvelle sonnerie. Elle se rua sur l'appareil sans réfléchir. C'était Zelda une fois de plus, en quête d'une information d'ordre professionnel.

— Adriane? Qu'est-ce qui ne va pas? Es-tu malade? s'enquit-elle, intriguée par la détresse qui perçait dans la voix de sa patronne.

— Je suis mal fichue, marmonna cette dernière, regrettant d'avoir répondu.

Elle donna à son assistante le renseignement qu'elle cherchait, avant de lui souhaiter une bonne soirée.

— Tu n'as besoin de rien? demanda Zelda après une hésitation.

— Euh... non, merci. Je vais très bien.

— Tu n'en as pas l'air, fit l'autre gentiment.

Avait-elle perçu l'imperceptible petit gémissement qui

avait contracté la gorge d'Adriane ? Celle-ci renifla bruyamment, honteuse de sa faiblesse, sachant qu'elle n'avait plus la force de feindre.

— Tu as raison, murmura-t-elle, après tout je ne vais pas si bien que ça. Je...

Elle s'interrompit avec un rire nerveux, qui s'étrangla dans un sanglot.

— Adriane, qu'est-ce qui t'arrive ?

Les nerfs de la jeune femme lâchèrent brusquement, cependant que le besoin de se confier à quelqu'un devenait une nécessité absolue.

— Steven et moi... II... Il m'a quittée.

Les derniers mots ne furent qu'un faible chuchotement. A l'autre bout de la ligne, Zelda retint son souffle. Elle connaissait bien cette vive douleur qui vous transperce le cœur quand l'être aimé vous renie. Elle ne sortait plus qu'avec des jeunes gens, à la recherche du plaisir, fuyant consciencieusement toute sorte d'engagement.

— Oh, Adriane, je suis vraiment désolée. Puis-je faire quelque chose pour toi ?

Non, non, je n'en mourrai pas, répliqua-t-elle, sans un geste pour essuyer les larmes ruisselant sur ses joues pâles.

Peut-être qu'elle en mourrait, si Steven ne revenait pas.

— Bien sûr que non, s'écria Zelda d'un ton encourageant. Tu sais, on croit toujours qu'on ne peut pas vivre sans eux. Mais dans six mois, tu n'y penseras plus. Tu auras repris goût à la liberté et tu en seras ravie.

— J'en doute.

— Attends et tu verras ! décréta la rousse avec une véhémence conviction. Dans six mois, tu fileras peut-être le parfait amour avec un homme que tu ne connais pas encore.

« Je serai alors enceinte jusqu'aux dents ». A cette pensée, Adriane ne put s'empêcher d'éclater de rire.

— Cela m'étonnerait, dit-elle dans un soupir.

Comment peux-tu en être aussi sûre ?

Le rire d'Adriane s'éteignit.

— Parce que j'attends un enfant.

Silence atterré à l'autre bout du fil, pendant que Zelda encaissait la nouvelle. Enfin, la rousse émit un sifflement.

— Eh bien, vue sous cet angle, la situation change du tout au tout. Est-ce que Steven est au courant ?

Adriane se tut une fraction de seconde, mais l'envie de se livrer fut plus forte que sa réticence.

— Oui. C'est pourquoi il est parti.

— Il reviendra, lança la rousse d'un ton empreint de confiance. Il a mal réagi, probablement parce qu'il a eu peur.

Elle avait raison. Adriane se cramponna de toutes ses forces à cette idée. Steven se raviserait peut-être, c'était son souhait le plus cher... Mais savait-on jamais? N'avait-il pas déjà quitté sa propre famille ? N'avait-il pas franchi le seuil de la maison paternelle sans se retourner ? En fait, ses sœurs, ses parents, ne lui manquaient pas. Une fois qu'il avait décidé quelque chose, il était capable de rejeter ceux que, jadis, il avait chéris. Un nouveau soupir gonfla sa poitrine, un léger reniflement involontaire comme celui d'un enfant qui aurait trop pleuré.

— Ne dis rien aux autres, pria-t-elle.

Elle ne comptait pas mettre ses collègues au courant, pas avant d'avoir mis les choses au point avec Steven.

— N'aie crainte. Qu'est-ce que tu vas faire? Démission-ner ou demander un congé de maternité ?

— Je n'ai rien décidé encore. Je crois que je demanderai un congé.

Et si Steven partait pour de bon ? Si elle se trouvait dans l'obligation de travailler et d'élever en même temps son bébé ? Elle préférait ne pas y songer. Pas maintenant.

— Tu as le temps de voir venir, dit prudemment Zelda. Tu as raison de ne rien dire au bureau. Inutile de perturber notre cher vieux directeur.

Adriane occupait un poste de haute responsabilité. Zelda n'en aurait pas voulu pour tout l'or du monde. « Trop de tracasseries vous usent les nerfs », avait-elle décrété. C'était Steven, encore une fois, qui avait orienté Adriane vers cette place. Elle s'y était habituée, même si, par moments, la nostalgie de son ancienne profession l'envahissait. Etre constamment confrontée à l'horreur d'une actualité violente, assister, jour après jour, au spectacle affligeant de la brutalité des hommes et des catastrophes naturelles s'avérait parfois déprimant.

Toutefois, Adriane s'y était appliquée et en avait tiré des satisfactions. Elle passait aux yeux de tous pour l'une des personnes les plus

compétentes de l'équipe du journal.

— Ne te fais pas de souci, lui conseilla son assistante. Tout finira par s'arranger, j'en suis persuadée. Le bébé se portera comme un charme et quant à ton cher et tendre, il s'amènera dans un jour ou deux avec une gerbe de roses rouges et te jurera qu'il t'aime comme un fou.

— Que Dieu t'entende, Zelda !

Lorsqu'elles eurent raccroché, Zelda fixa quelques instants le téléphone, l'air sombre. « Rien ne laisse présumer du retour de ce type », marmotta-t-elle. Les rares fois où elle s'était trouvée en sa présence, elle avait été frappée par la froide résolution qui émanait de lui. Zelda l'avait tout de suite catalogué parmi les rapaces, et ne l'avait jamais porté dans son cœur. Il avait une façon de vous regarder, comme s'il calculait son prochain mouvement, qui, d'emblée, avait souverainement déplu à la rousse assistante. Rien à voir avec la générosité, avec la chaleur d'Adriane... Zelda avait éprouvé à l'égard de sa patronne un vif élan de sympathie, dès leur première rencontre. « Ce salaud ne la mérite pas ! » bougonna-t-elle entre ses dents.

Au même moment, Adriane s'efforçait de regarder une émission. Les larmes l'aveuglaient. Le sommeil la surprit sur le canapé, et elle se réveilla en sursaut au milieu de la nuit, sufauquante d'angoisse. Elle éteignit le poste, puis se pelo-tonna de nouveau sur le canapé, non, elle ne monterait pas là-haut, elle ne se coucherait pas dans ce grand lit désert. Elle se réveilla à l'aube, dès que les premières lueurs du jour inondèrent la fenêtre.

C'était une belle journée, des pépie-ments d'oiseau saluaient le lever du soleil, mais un fardeau insoutenable lui écrasait la poitrine. « Oh, Steven, pourquoi t'acharnes-tu à me détruire... à te détruire ? » Mais elle-même ? Que cherchait-elle au juste ? Curieusement, après avoir renoncé si facilement à la maternité, elle s'apprêtait à sacrifier son mariage, son bonheur, sa vie, afin de porter à terme un petit être inconnu. La jeune femme s'assit péniblement. Chaque articulation de son corps protestait. Elle se traîna jusqu'à la salle de bains. Son reflet dans le miroir lui arracha un gémissement. Elle avait le visage bouffi, les yeux rougis.

— Pas étonnant qu'il t'ait plaquée ! ricana-t-elle.

Un rire amer lui échappa, aussitôt noyé dans un flot brûlant de larmes. C'était sans espoir. Décidément, elle ne savait que pleurer.

Elle se passa de l'eau fraîche sur la figure, se brossa les dents, puis les

cheveux, avec des gestes de somnambule. Elle enfila un blue-jean et un vieux sweater de Steven. Puisqu'elle ne pouvait l'avoir auprès d'elle, le contact de ses vêtements sur sa peau lui apportait un peu de réconfort.

Elle tartina un toast dans la cuisine, réchauffa le café de la veille, s'obligea à en avaler une gorgée. Le goût était amer. La jeune femme resta assise, le regard vide, la tête de nouveau fiévreuse d'interrogations.

Reviendrait-il? Ne reviendrait-il pas ?

La stridulation du téléphone la fit littéralement bondir pour décrocher, hors d'haleine. Il allait lui annoncer son retour, cela semblait évident. Qui d'autre l'appellerait à huit heures du matin? Une voix inconnue grésilla dans l'écou-teur, prononça quelques mots teintés d'accent asiatique... C'était une erreur, un faux numéro.

Elle se mit à errer sans but dans l'enfilade des pièces, prenant un objet pour le re déposer, sortant le sac à linge et versant toutes les larmes de son corps à la vue des chemises de Steven. Cela devenait insoutenable. La maison tout entière criait son absence, chaque détail semblait souligner son départ. Neuf heures à la pendule.

Adriane ne tenait plus en place. Il fallait qu'elle sorte de ces murs, qu'elle respire un bol d'air frais, qu'elle marche. Elle n'avait aucune idée de l'endroit où elle irait, mais elle irait. Sa main chercha fébrilement les clés et fit claquer la porte... Voilà deux jours qu'elle n'était pas allée chercher son courrier. Elle fureta dans la boîte, en extirpa quelques factures et deux lettres adressées à M. Townsend. Rien pour elle. Elle remit le tout dans la boîte dont elle laissa retomber le couvercle, puis s'avança vers sa voiture, l'esprit vide. La veille, elle avait rangé la MG devant la façade principale, derrière une vieille Chevrolet. Alors qu'elle s'approchait, elle vit un homme qui tirait une bicyclette hors du véhicule décati. L'air était déjà chaud, chargé d'humidité, et l'inconnu semblait s'apprêter pour une promenade matinale. Il tourna la tête et regarda Adriane, les sourcils froncés, comme s'il essayait de se souvenir où il l'avait déjà rencontrée. Il avait une mémoire fantastique pour les détails les plus insignifiants, physiono-mies fugitives qu'il n'avait pu contempler que brièvement, noms qu'il n'avait entendus qu'une seule fois. Le nom de l'arrivante lui échappait, et pour cause — ils n'avaient jamais été présentés — mais ce visage... eh bien, ce petit minois appartenait à la jolie fille qu'il avait aperçue au supermarché quelques semaines auparavant. La jolie fille qui était mariée.

— Bonjour.

Il cala la bicyclette contre le rebord du trottoir. Adriane leva le regard sur lui. Il devait avoir une quarantaine d'années. Des yeux d'un bleu intense, chaleureux, amicaux. Des yeux souriants qui, en se plissant, s'entouraient d'un réseau de fines ridules. Il donnait l'impression de se sentir bien dans sa peau, en harmonie avec lui-même et son entourage.

— Bonjour, répondit-elle.

D'une toute petite voix. Il remarqua qu'elle avait mauvaise mine — teint pâle, traits tirés — et qu'elle se tenait un peu voûtée comme si elle avait subi un grand malheur. Lorsqu'il l'avait vue la première fois dans le supermarché, en pleine nuit, il avait été séduit par sa vitalité. Aujourd'hui, moins resplendissante, elle n'en était pas moins belle, d'une façon plus poignante, peut-être.

— Vous habitez ici? demanda-t-il, désireux soudain de tout savoir sur elle.

Le fait que leurs chemins se croisent de nouveau par le plus grand des hasards, lui parut un heureux présage.

Peut-être était-ce un signe du destin ?

— Oui, nous avons une maison à l'autre bout de la résidence, répondit-elle avec un sourire paisible. Je ne gare jamais ma voiture par ici, mais j'ai déjà remarqué la vôtre dans le coin. Elle est bien sympathique.

— J'adore mon vieux tacot. Moi aussi je connais votre MG.

Il avait en effet souvent vu la minuscule guimbarde rouge longer la rue. Il réalisa soudain qu'il avait une fois aperçu la jeune femme, de loin, en compagnie d'un beau et grand jeune homme aux cheveux noirs, et ils étaient montés dans un de ces engins grandiloquents, une Mercedes ou une Porsche. « Son mari, sans doute », pensa-t-il. Ils formaient un couple parfait... Il la regarda plus attentivement. Elle avait produit un effet plus impressionnant sur lui le soir du supermarché... Tout à coup, il se sentit un peu maladroit.

— Eh bien, je suis ravi de vous revoir... Tomber nez à nez avec des gens que l'on a toujours entrevus me rappelle ma jeunesse, pas vous? (Il prit une voix de collégien.) Salut, je m'appelle Bill, c'est à cette

école que tu vas ?

Il éclata de rire et elle l'imita. Mariée ou pas, cette femme lui plaisait et, malgré lui, il le lui fit comprendre par un coup d'œil admiratif. Sa main s'avança vers la sienne.

— Je me présente : Bill Thigpen. J'ai eu le plaisir de tamponner votre caddie avec le mien dans un magasin d'alimentation, il y a quelque temps à une heure fort tardive. J'avais fait tomber une montagne de papier toilette.

Elle hocha la tête, puis prit la main qu'il lui tendait. De leur première rencontre, elle avait gardé un vague souvenir. Depuis, sa vie entière avait basculé. « Salut, aurait-elle pu répondre, je m'appelle Adriane, tous mes espoirs se sont effondrés d'un seul coup comme un château de cartes, mon mari m'a quittée et j'attends un enfant. » Elle se présenta à son tour et s'entendit dire poliment :

— Adriane Townsend...

Malgré son sourire, ses yeux demeuraient si tristes que Bill eut envie de la prendre dans ses bras. Il comprit qu'elle cherchait désespérément à ajouter une phrase quelconque.

— Vous vous promenez souvent à bicyclette ?

— De temps à autre, oui. Je pousse parfois jusqu'à Malibu. Ou alors, je vais sur la plage. C'est un exercice sain qui a le don de vous clarifier l'esprit, après une longue nuit de labeur.

La jeune femme fit un effort pour paraître intéressée.

— Vous travaillez la nuit ?

Elle n'aurait pas su dire pourquoi, mais la présence de cet homme l'apaisait. Elle aurait pu rester là, indéfiniment, à bavarder avec lui. A débiter des choses sans importance. On eût dit qu'il engendrait un sentiment de sécurité et que tant qu'il serait là, plus rien ne pourrait l'atteindre. Bill continuait de la fixer droit dans les yeux. Quelque chose lui était arrivé, il en fut soudain persuadé. Une blessure intérieure la faisait souffrir atrocement. Un élan de compassion le poussait vers cette femme.

— Oui, il m'arrive de travailler très tard. Vous aussi, sans doute, puisque vous courez les magasins à minuit.

Cette observation arracha un rire à Adriane.

— En effet, admit-elle. Je sors du bureau vers onze heures et demie du soir. Je m'occupe du journal télévisé de dix-huit heures et également de l'édition de la nuit... C'est l'heure idéale pour faire ses courses, vous ne trouvez pas ?

Il eut l'air amusé.

— Le journal ? Sur quelle chaîne ?

Elle le lui dit et vit son sourire s'élargir. Après tout, leurs destinées étaient peut-être intimement mêlées.

— Savez-vous que nous travaillons tous deux sur la même chaîne ? Et moi, c'est pour une série dont le tournage a lieu trois étages au-dessus de vos studios.

— C'est drôle, dit-elle, amusée elle aussi par la coïncidence. De quelle série s'agit-il ?

— La Belle Vie, répliqua-t-il tranquillement, en s'efforçant de ne pas paraître trop fier.

— C'est un excellent feuilleton. Je le regarde parfois, entre deux éditions.

— Depuis quand êtes-vous au journal ?

La jeune femme l'intriguait de plus en plus. Un singulier bien-être l'incitait à poursuivre la conversation. Ils étaient si près l'un de l'autre qu'il pouvait presque respirer la fragrance de son shampoing. Bill se demanda tout à coup quelle était la marque de son parfum, puis se traita mentalement de crétin.

— Depuis trois ans. Avant, je m'étais essayée dans les effets spéciaux et la production de téléfilms. Ensuite, j'ai eu la chance d'être engagée dans l'équipe des informations...

Sa voix se fêla, comme si elle doutait au fond que ce fût une vraie chance.

— Vous manquez d'enthousiasme, on dirait.

— Ce n'est pas toujours facile. Je dois même dire que ce n'est pas réjouissant, fit-elle sur un ton d'excuse.

Je vous comprends. Je n'aurais pas voulu être à votre place. Cela doit être stressant de baigner sans cesse dans un climat malsain. Crimes, viols et inceste, les trois mamelles de l'Amérique.

Ce disant, il lui dédia un sourire éclatant tout en s'appuyant sur le guidon de sa bicyclette. Adriane éclata d'un rire spontané et, pendant une seconde, elle redevint la rayon-nante créature du supermarché.

— Ainsi vous êtes scénariste ?

Jamais auparavant elle ne se serait attardée à faire la causette à un étranger.

— J'ai commencé par écrire, bien sûr. Maintenant, je supervise seulement le script. Parfois, je réécris les séquences.

Il était donc le créateur du célèbre feuilleton et il n'avait pas voulu le lui dire.

— Vous devez bien vous amuser. J'aurais voulu écrire, dans le temps, mais il semble que je sois plus efficace dans la production.

Du moins, c'était ce que Steven prétendait. Steven... les yeux d'Adriane s'assombrirent. Bill le nota.

— Les gens s'imaginent que l'écriture obéit à des lois mystérieuses, un peu comme les mathématiques, mais ils se trompent. Tout est une question d'inspiration. Je suis sûr que vous vous débrouilleriez à merveille.

L'expression de la jeune femme avait subi une étrange métamorphose. Tout en parlant, Bill assistait à la décomposi-tion du ravissant visage, qui ne tarda pas à reprendre l'air affligé qui le crispait un peu plus tôt.

Un silence pesant suivit, pendant lequel Adriane chercha frénétiquement à chasser Steven de ses pensées.

— Je ne crois pas que je serais capable d'écrire, déclara-t-elle finalement.

Elle lui jeta un regard si malheureux, si désespéré, qu'il faillit lui caresser la joue.

— Essayez quand même, insista-t-il. La création est un élixir magique.

« Qui vous guérit de tous vos maux, de tous vos tour-ments », songea-t-il en se gardant bien de formuler sa pensée. Après tout ils ne se

connaissaient pas et il ne pouvait pas se permettre de lui poser des questions indiscrètes.

Adriane s'éloigna, ouvrit la portière de la MG, se retourna pour jeter un ultime regard à Bill. Elle avait du mal à le laisser là, mais ils n'avaient plus rien à se dire, elle le sentait.

— J'espère que nous nous reverrons, dit-elle.

— Je l'espère aussi, répondit-il avec un sourire.

L'alliance en or miroita à son annulaire, alors qu'elle

agitait la main. C'était rare, une femme qui portait une alliance, se dit-il, mais elle était une personne rare, il l'avait su instantanément, avant même de l'approcher.

Il resta planté sur le trottoir, jusqu'à ce que la MG rouge disparût derrière le tournant.

Steven l'appela deux jours plus tard. Au moment où Adriane s'apprêtait à partir travailler, le téléphone sonna.

Son cœur se contracta lorsqu'elle entendit la voix de son mari. Il commença par réclamer son rasoir.

— Apporte-le à ton bureau aujourd'hui. Je passerai le chercher dans le courant de la journée... Celui que j'ai emporté s'est cassé.

Oh... j'en suis désolée, répondit-elle en dissimulant son abattement sous une feinte humeur égale. Comment vas-tu?

— Très bien, jeta-t-il sèchement. Et toi ?

Tu me manques.

— Pas assez, apparemment. A moins que tu aies pris certaines dispositions que j'ignore encore...

Droit au but. Pas l'ombre d'un regret, aucun signe de repentir, aucun désir de compromis. « Zelda a péché par excès d'optimisme », pensa la jeune femme, opprimée. Son mariage était bel et bien terminé. Pour la unième fois, elle eut de la peine à réaliser que Steven avait pris la poudre d'escampette parce qu'ils allaient avoir un enfant.

— A ce que je vois, tu restes sur tes positions, et cela me navre, murmura-t-elle. Pourquoi ne viens-tu pas ici le week-end ? Il faut que

nous ayons une explication.

— Je te répète qu'il n'y a rien à expliquer, sauf dans le cas où tu aurais changé d'avis, rétorqua-t-il avec un entêtement puéril.

— Alors quoi? se rebiffa-t-elle. Allons-nous vivre chacun de notre côté indéfiniment? Devrais-je t'annoncer la nais-sance du bébé par un faire-part ?

Il resta hermétique à son humour.

— Pourquoi pas? J'avais pensé qu'une séparation momentanée t'amènerait à réfléchir, à y voir plus clair.

Continue comme ça et je finirai par chercher un appartement.

— C'est sérieux, n'est-ce pas? fit-elle, n'osant encore y croire.

— Tout à fait. Tu me connais suffisamment, Adriane, pour savoir que je n'ai pas l'intention de poursuivre longtemps cette farce sinistre. Lorsque tu auras pris une décision définitive, nous pourrons enfin continuer à vivre.

Ensemble ou séparément. Tu as tous les atouts en main, maintenant.

— Intéressant point de vue, que tu devras exposer un jour à ton fil ou à ta fille, fit-elle remarquer ironiquement.

Steven n'eut pas l'air de s'en émouvoir.

— J'attends ta réponse. Je m'absenterai pendant quelques semaines, je dois aller à New York et à Chicago.

Quand je rentrerai, nous serons la mi-juin... Cela te donne un délai d'un mois pendant lequel, j'espère, tu viendras à bout de tes tergiversations.

Exaspérée, elle se réfugia dans le silence. « Je me tuerai..., se dit-elle. Je me tuerai ou je le tuerai, mais je n'attendrai pas un mois avant de savoir s'il veut divorcer ou non. »

— Vas-tu effacer trois ans de bonheur pour un caprice? souffla-t-elle finalement.

Un caprice ? Je suis au regret de te signaler que tu n'as pas l'air d'avoir compris grand-chose, ma chère. Je me suis fixé un but dans la vie, et

j'y tiens. Il semble que nous n'ayons pas le même, malheureusement.

Exact ! Je ne vendrai pas mon âme au diable et je ne bazarderai pas mon bébé pour le prix d'une chaîne stéréo ou d'un voyage en Europe. Steven, c'est de notre enfant dont il s'agit, mais j'ai beau te le répéter, tu ne m'entends même pas.

— Je t'entends, Adriane. Simplement je ne suis pas d'accord avec ce tu me dis. Je te recontacterai dans quelques semaines. Toutefois, si d'ici là un changement survenait n'hésite pas à me le communiquer.

— Où pourrai-je t'appeler ?

Elle avait presque crié, submergée par une nouvelle vague de panique, se sentant complètement abandonnée.

— Laisse-moi un message au bureau. Ils sauront où me joindre.

— Ils ont bien de la chance, laissa-t-elle tomber d'un ton sarcastique.

— Et n'oublie pas mon rasoir.

— Non, bien sûr...

Elle reposa le récepteur sur le combiné, resta un long moment prostrée sur une chaise, au milieu de la cuisine.

Les paroles de Steven bourdonnaient douloureusement dans ses tympans. C'était un parfait étranger qu'elle venait d'avoir au bout du fil. Mais Pavait-elle réellement connu ? Elle commençait à en douter.

Elle laissa le rasoir au bureau. Le lendemain, il n'était plus là. Steven était passé le chercher tard dans la nuit, après qu'elle eût quitté les locaux. Naturellement, il ne lui avait laissé aucun mot, aucun message. Adriane n'en parla à personne, pas même à Zelda. Ses collègues ignoraient que Steven l'avait quittée. La jeune femme avait préféré passer sous silence ce qu'elle considérait encore comme provisoire. Si dans quelques semaines ils reprenaient la vie commune — et c'était, au fond, son plus ardent désir — seule Zelda aurait eu vent de cette pénible aventure.

Lorsqu'elle sut pour l'appel téléphonique, Zelda, confortée dans sa première opinion, assura sa patronne que son têtard de mari ne tarderait pas à fléchir.

Les jours de semaine succédaient aux interminables week-ends avec

une exaspérante lenteur. Steven ne donna plus de nouvelles. La jeune femme s'aperçut, effarée, qu'habitée à partager sa vie, elle ne savait plus que faire sans lui. Elle aurait pu voir plus souvent Zelda, bien sûr, mais la rousse avait d'autres chats à fouetter. Elle sortait avec un jeune homme de vingt-quatre ans, un mannequin, auquel elle consacrait toutes ses nuits, et Adriane ne voulait pas jouer les trouble-fête.

L'absence prolongée de Steven l'avait plongée dans la plus noire des solitudes. Par certains côtés, c'en était presque reposant. Elle avait cessé de vivre dans l'expectative, guet-tant à tout moment le bruit d'une clé dans la serrure, ou s'attendant à le voir surgir à la maison ou au bureau pour lui déclarer sa flamme et son repentir. Elle ne se couchait plus dans le grand lit froid avec l'espoir qu'il apparaîtrait soudain sur le seuil de la chambre pour, humblement, lui demander pardon.

Le train-train, la routine, l'avaient emporté sur l'attente. Adriane travaillait, mangeait, dormait. Elle ne s'était pas accordé une seule sortie, n'avait pas vu un seul film. Lors de son deuxième examen à la clinique, son médecin lui affirma que sa grossesse se développait normalement... Oui, tout était normal, excepté que son mari l'avait larguée. Il ne lui restait plus que le bébé. Un minuscule être à chérir et à protéger. Une petite créature qui n'était pas encore née.

Une fois ou deux, la jeune femme avait été tentée d'appeler ses parents, puis s'était ravisée. De temps à autre, elle déjeunait avec Zelda. Au moins, avec elle, on pouvait parler du bébé.

Elle tombait régulièrement sur Bill Thigpen dans le hall de la télévision ou dans un corridor. Depuis qu'ils avaient fait connaissance, ils se rencontraient à tout bout de champ, toujours par hasard... Ils se revirent même au supermarché. Et, de nouveau, devant l'entrée de la résidence. Bill s'abstint de lui dire que, plusieurs semaines auparavant, il avait aperçu son mari, de lourds bagages à bout de bras. Sans doute était-il en déplacement hors de la ville. Du reste, Adriane ne le mentionna pas lorsque, une fois de plus, ils se retrouvèrent à la piscine. Mais ils évoquèrent mille sujets, livres, films, peinture. Peu après, il se mit à lui parler de ses enfants, avec un enthousiasme touchant.

— Ils sont très importants pour vous, n'est-ce pas ?

— Oh, oui. Adam et Tommy sont ce qui m'est arrivé de plus merveilleux dans ma vie.

Il lui sourit, profita de ce que la jeune femme s'enduisait d'huile solaire pour l'admirer à loisir. Elle paraissait moins anxieuse, ces jours-ci, plus calme, trop calme peut-être... Ou était-ce de la timidité ?

— Vous n'avez pas d'enfants, je présume.

Il ne l'avait jamais vue avec des enfants et elle n'y avait jamais fait allusion. La plupart des voisins en avaient.

— Non, nous n'en avons pas. Notre travail nous accapare trop.

Il se demanda s'il pourrait devenir son ami. Il n'avait jamais été ami avec une femme, dans le sens platonique du terme, et celle-ci, curieusement, le faisait parfois penser à Leslie. Même sérieux, même intensité, même sens des valeurs morales. Une seconde, l'idée fulgurante qu'il aurait été heureux d'être à la place de son mari lui traversa l'esprit. Non, elle n'avait que son amitié à lui offrir et il s'en contenterait. A condition d'oublier son joli visage et son corps magnifique.

Il se força à la regarder dans les yeux et se mit à la bombarder de questions sur son métier. C'était une façon comme une autre de résister au désir dévorant de l'em-brasser.

— Quand votre mari revient-il? demanda-t-il enfin, d'un ton conventionnel.

L'imperceptible frémissement de ses cils trahit un instant son embarras. Elle ignorait comment Bill avait su que Steven était parti.

— Bientôt, répondit-elle paisiblement. Il est actuellement à Chicago.

Ce retour, elle le souhaitait autant qu'elle le redoutait. Quand Steven serait de nouveau là, elle saurait si leur mariage avait une chance de survivre. Elle connaissait par cœur ce qu'elle allait lui annoncer mais craignait mortellement sa réaction. Et elle mourait d'envie de le revoir.

Steven la rappela le deuxième lundi de juin, à neuf heures du matin.

A peine était-elle entrée dans son bureau, que sa secrétaire lui signalait M. Townsend sur la ligne. Elle bondit sur l'appareil. Lorsque la voix se fit entendre, une larme de joie perla entre les cils de la jeune femme. Elle avait attendu ce coup de fil si longtemps... Hélas, le ton était franchement hostile. Il s'enquit des nouvelles de sa santé avec une impatience qui rappela à Adriane la pénible réalité. Bien entendu,

elle comprit ce qu'il voulait savoir et lui dit honnêtement.

— Je suis toujours enceinte, Steven, et le resterai.

Je m'en doutais...

Puis, après un silence.

— ... Tu n'as donc pas changé d'avis. Dommage.

Elle secoua la tête, tandis que les larmes ruisselaient sur ses joues.

— Non. Mais je souhaite te voir.

— Je ne crois pas que ce soit une bonne idée. Nous n'en serions que plus malheureux, plus confus.

Mais qu'est-ce qui l'effrayait donc à ce point ?

— Qu'est-ce qu'un peu de confusion entre amis ? fit-elle dans un rire qui sonnait faux.

— Bien. Je déménagerai mes affaires dès que j'aurai trouvé un logement.

— Mais pourquoi ? Pourquoi fais-tu ça ? Pourquoi ne reviens-tu pas à la maison, même pour un essai ?

Ils n'avaient jamais eu de problèmes, jamais de querelle, jamais de différends... à part le bébé.

— Il est inutile de continuer à nous torturer, Adriane. Tu as pris ta décision, laisse-moi prendre la mienne.

Il agissait avec une sorte de dignité blessée, comme s'il avait été trahi, en rejetant la faute entièrement sur elle.

— Que comptes-tu faire de la maison ? interrogea-t-il après une pause.

Que voulait-il dire ? C'était l'endroit où elle vivrait avec le bébé.

— J'aimerais la conserver, si tu n'y vois pas d'inconvénient.

— Je n'ai pas d'objection pour le moment. Plus tard, peut-être, je verrai. Si nous la mettons en vente, nous pourrions en tirer une somme suffisante pour acheter chacun un appartement. A moins que tu veuilles acquérir ma part.

Il savait bien qu'elle n'avait pas les moyens de s'offrir une telle dépense.

— Quand veux-tu que je... parte? murmura-t-elle.

Son mari la mettait à la rue parce qu'elle attendait un enfant !

— Rien ne presse. Je te tiendrai au courant.

Fallait-il le remercier de sa magnanimité ? Adriane acquiesça de la tête, écoeurée. « Fini les illusions », pensat-elle. Tout était terminé. A moins qu'après la naissance du bébé... un infime espoir se remit à luire dans les ténèbres. Une nouvelle conviction triompha du désespoir. S'il voyait le petit, s'il le tenait dans ses bras... Elle attendrait ce moment-là, oui, elle patienterait. Et si entre-temps ils avaient divorcé, ils pourraient toujours se remarier.

— Fais ce que tu veux, répondit-elle calmement.

— Je passerai chercher mes affaires très certainement à la fin de la semaine.

Il le fit quinze jours plus tard, prétextant qu'il avait eu un rhume. Alors qu'il entassait ce qui lui appartenait dans des cartons, Adriane assistait, impuissante et morose, au spectacle. Pendant quelques heures, la maison fut envahie de malles, de paquets, de boîtes de toutes sortes attendant d'être transportés dans un fourgon garé devant le perron. Steven avait fait appel à un de ses amis dont la présence avait augmenté l'embarras d'Adriane.

Aussitôt qu'elle avait vu

Steven, la jeune femme n'avait pu réprimer un élan vers lui, mais il s'était montré froid et distant.

Lorsque les deux hommes commencèrent à charger les bagages dans le fourgon, Adriane déclara qu'elle devait s'absenter. Elle monta dans sa MG et se mit à rouler à travers les rues de la ville, sans destination précise, sans but. Simplement, elle voulait s'épargner l'intolérable souffrance d'assister au départ de Steven. Elle regagna la maison en fin d'après-midi. Le fourgon n'était plus là. La porte d'entrée s'ouvrit sur le néant. Le souffle coupé, Adriane contempla le décor. Lorsque Steven avait déclaré qu'il passerait « chercher ses affaires », il avait omis de préciser ce que ce terme englobait. Effarée, la jeune femme s'avança dans le vesti-bule. Il ne restait plus grand-chose... Son mari avait

emporté tout ce qui lui avait appartenu avant leur mariage, plus ce qu'il avait acquis après, sans oublier les objets dont il avait payé une partie. Adriane laissa errer son regard dans le salon.

Le canapé et les fauteuils avaient disparu. De pâles rectangles marquaient l'emplacement des tableaux sur les cloisons dénudées. Steven les avait pris. Il avait pris aussi la desserte, la table et les chaises de la cuisine, la chaîne stéréo, le poste de télévision, le mobilier, tout. Au premier étage, il ne restait plus que le lit dans leur chambre. Il s'était approprié la commode, et la lingerie d'Adriane avait été soigneusement pliée et rangée dans des boîtes en carton. Plus de lampes, bien sûr, plus de bibelots. Le confortable siège de cuir avait été également embarqué. La salle de bains présentait le même aspect de désolation. Dans sa précipitation, il s'était emparé de sa brosse à dents.

Appuyée sur le chambranle, la jeune femme porta les mains à son visage. Fallait-il en rire ou en pleurer?

Pendant une seconde, les larmes parurent sur le point de triompher. Finalement, un rire nerveux la secoua. Elle fit mentalement l'inventaire de ses maigres possessions : ses vêtements, le tapis du salon, quelques objets que Steven avait laissés en évidence dans l'entrée, le vieux service en porcelaine dont la plupart des pièces avaient été cassées à mesure, un tabouret.

Il n'y avait pas eu de partage. Pas de délibération. Simplyment, il s'était octroyé le droit de se servir et l'avait fait sans scrupules. Elle descendit dans la cuisine, ouvrit le réfrigérateur. Il était vide. Son hilarité redoubla. Le télé-phone sonna à ce moment-là.

— Quoi de neuf ? dit Zelda au bout du fil.

— Rien, pouffa Adriane... Strictement rien.

— Que veux-tu dire? demanda son assistante, intriguée par le ton de sa voix. Presque détendu, ce que ne lui était pas arrivé depuis un bout de temps.

— Tout n'est plus que cendres et que ruines, Attila est passé par là.

— Tu as été cambriolée ?

— On pourrait le penser, pouffa Adriane, assise à même le sol auprès du téléphone.

Un nouveau rire lui échappa. La vie lui parut tout à coup d'une simplicité divine.

— ... Steven est passé aujourd'hui chercher ses affaires. Il a eu la bonté de me laisser le tapis mais il a pris tout le reste, jusqu'à ma brosse à dents.

— Seigneur ! Et tu n'as rien fait pour l'arrêter ?

— Quoi par exemple ? Le poursuivre avec un fusil ? Me disputer comme un chiffonnier ? Au diable !

Si jamais ils se réconciliaient, il ramènerait tout ce qu'il avait dérobé. Adriane se cramponnait encore à cette perspective. Bizarrement, toute idée de lutte l'avait abandonnée.

— As-tu besoin de quelque chose ? s'enquit Zelda.

— Oh, oui ! D'une table, de chaises, de linge de maison, de serviettes de bain et surtout d'une brosse à dents.

— Adriane, sois sérieuse.

— Je le suis... Mais peu importe, Zelda. De toute façon, il a décidé de vendre la maison.

— Je n'arrive pas à le croire.

C'était pourtant la vérité. Steven lui avait tout enlevé. Mais elle avait gardé l'essentiel. Le bébé.

Sa bonne humeur inexplicable se dissipa le lendemain. Elle resta longtemps étendue sur une chaise longue, près de la piscine, à ressasser le passé. Comment en étaient-ils arrivés là ? Par quelle sorte de mystère, en un rien de temps, leur entente, jusqu'alors si parfaite, avait-elle été brisée ? Quel-que chose n'allait pas depuis le début, en conclut-elle, quelque chose dont elle ne s'était pas rendu compte. Une faille invisible qui était passée inaperçue mais qui pourtant existait, dès le premier jour. Elle songea à la façon dont Steven avait laissé tomber sa propre famille, à l'ami qu'il avait trahi, à son manque de scrupules. Peut-être qu'une partie de lui-même était incapable d'éprouver de l'amour. Sinon il n'aurait pas mis si brutalement fin à leur mariage. Avec autant de désinvolture.

« Il lui faudra bien regarder un jour la réalité en face », pensa-t-elle. Pour le moment, elle souffrait trop pour tirer une conclusion logique

de cet imbroglio. Naturellement, il était hors de question de refaire sa vie. Elle avait trente et un ans, l'homme qu'elle aimait venait de s'en aller et elle était enceinte. Elle n'avait envie de se lier à personne d'autre. Aucun autre homme n'était parvenu à susciter son intérêt. Elle n'avait avoué à personne que Steven l'avait quittée, et lorsqu'on lui demandait des nouvelles de son mari, elle se bornait à répondre qu'il était « en voyage ».

Quand, un peu plus tard dans l'après-midi, Bill Thigpen contourna la piscine, le visage chargé d'interrogations, Adriane se contenta de lui répéter ce qu'elle disait aux autres. Et lorsqu'il demanda s'ils allaient déménager, elle rétorqua, les joues empourprées, que son mari avait décidé de bazarder leurs vieux meubles, afin de les remplacer.

— Ah bien, fit-il prudemment, sans la quitter des yeux.

Il avait croisé Steven Townsend, la veille, alors que celui-ci entassait un incroyable bric-à-brac dans un camion. L'expression de son visage lui avait rappelé celle de Leslie le jour où elle avait fait ses paquets.

Cependant, sous le soleil ardent, Adriane affichait un calme olympien. Elle paraissait totalement absorbée dans un livre qu'elle tenait à l'envers et dont elle tournait les pages sans les lire.

12

La semaine s'écoula au ralenti, comme dans un rêve. Adriane accomplissait les gestes quotidiens machinalement et regagnait la demeure désertée avec le fol espoir d'y trouver un Steven repent, penaud, mortifié. Dans son imagination, ils tombaient dans les bras l'un de l'autre en éclatant du même rire complice avant de s'élancer vers la chambre pour célébrer leurs retrouvailles. Et des années plus tard, ils raconteraient à leur enfant leur brouille insensée...

Mais tous les soirs la porte s'ouvrait sur le néant. Steven n'était pas là. Il n'appelait pas. La jeune femme s'asseyait alors sur le tapis, feignant de parcourir un livre ou de mettre de l'ordre dans ses dossiers.

Au début, elle avait songé à se procurer quelques meubles, mais s'était ravisée sous prétexte que si Steven réintégrait le domicile conjugal, ils manqueraient de place.

La plupart du temps, le répondeur téléphonique restait branché. Adriane écoutait régulièrement les messages. Il n'y avait jamais aucun appel de Steven. La bande délivrait seulement des coups de fil d'amis, de collègues, surtout de Zelda. La vie devait continuer, pourtant,

puisque le jour succédait à la nuit et que la routine se poursuivait, exacte-ment comme avant. Adriane partait le matin à son bureau, rentrait à midi pour déjeuner, repartait en fin d'après-midi, revenait tard le soir, recommençait le lendemain, avec la sensation d'avoir été transformée en robot. Au fil des jours, la lueur d'une souffrance indicible se mit à brûler dans ses prunelles.

Zelda l'observait, impuissante. Elle ne pouvait pas l'aider, personne ne le pouvait.

Adriane s'installait peu à peu dans une attente morbide.

Son cerveau engourdi se refusait à l'évidence. Steven finirait par reprendre ses esprits, par comprendre qu'il avait eu tort... C'était une question de temps. Pourtant, chaque fois qu'elle avait essayé de le contacter, elle était tombée sur sa secrétaire qui l'accueillait invariablement avec un vague « M. Townsend est absent ».

Le vendredi du week-end de l'Independence Day, elle rencontra Bill Thigpen au supermarché, après le journal de vingt-trois heures. L'écrivain était en train d'empiler une montagne de victuailles dans deux caddies. Steaks congelés, saucisses, tranches de foie, petits pains au lait, paquets de chips, toutes sortes de condiments. Ils entrèrent presque en collision, alors qu'il prenait, sur un rayon, deux bouteilles géantes de ketchup.

— Bonsoir, fit-il. Je ne vous ai pas vue de la semaine.

Ils se sourirent. « Elle m'a manqué », découvrit-il, puis il demanda :

— Quelles sont les nouvelles ?

— Le charivari habituel : typhons, guerres, explosions. Comment se porte la Belle Vie ?

— Comme l'actualité. Meurtres, divorces, escroqueries en tous genres... En fin de compte, nous sommes dans la même galère.

— Sauf que votre traversée semble moins assommante.

— Pensez-vous !

Depuis que Sylvia avait quitté la troupe, il s'ennuyait d'elle. C'était stupide, bien sûr. Ils n'avaient rien en commun. La comédienne manquait de profondeur et, quant à lui, il n'avait pas été en mesure de lui témoigner l'affection qu'elle réclamait. Sylvia devait se sentir

beaucoup plus heureuse avec son gentil industriel du New Jersey. Elle avait d'ailleurs envoyé une carte postale au studio, chantant les louanges de Stanley qui venait de lui offrir un luxueux appartement. A présent, Bill se demandait ce qui l'avait attiré chez elle. Il se posait la même question vis-à-vis de toutes les femmes qu'il avait connues ces dernières années. Ces femmes qui l'avaient entouré et grâce auxquelles il avait momentanément oublié sa solitude. Ces jolis papillons — presque toutes des comédiennes — qui n'approchaient l'écrivain que pour s'assurer un rôle dans le prochain épisode.

Bill en avait conscience, évidemment, mais cela ne le dérangeait pas. Ou plutôt cela ne l'avait pas dérangé tant que ces liaisons superficielles comblaient le vide de son cœur.

A présent, la page était tournée. Depuis plus d'un mois, il n'était pas sorti avec une femme. Il avait besoin de se retrouver. Soit d'une relation plus complète. Envie de pouvoir communiquer avec quelqu'un. Comme jadis avec Leslie.

— Pourquoi ne venez-vous pas au barbecue demain soir ? demanda-t-il en lorgnant Adriane d'un regard plein d'espoir.

Pourquoi pas en effet ? Il désirait mieux la connaître et quant à son mari fantôme, il éveillait sa curiosité. «

Steven est dans la publicité », avait dit Adriane. Bill lui trouvait beaucoup d'allure. Et il ne l'avait plus revu depuis le jour du déménagement des meubles.

— J'invite tous les copropriétaires de la résidence au barbecue annuel du 4 juillet, reprit-il, indiquant d'un geste les caddies remplis à ras bord. Une orgie de steaks que vous ne devriez pas manquer. Vous n'êtes pas venue l'année dernière.

Sinon il s'en serait souvenu, évidemment.

— Nous ne sommes jamais là le 4 juillet. L'année passée nous étions allés à La Jolla.

— Et cette année ?

— Euh... exceptionnellement, nous ne partons pas. Steven est en voyage d'affaires... à Chicago.

Il haussa un sourcil, étonné.

— Pendant le week-end de l'Independence Day? Ce garçon est un vrai bourreau de travail. Et vous? Resterez-vous seule ?

« Sa curiosité frise l'indiscrétion », jugea Adriane, embar-rassée. Il la dévisageait toujours en attendant sa réponse. Son air amical la rassura. Après tout il savait qu'elle était mariée.

— Je n'en sais trop rien, répondit-elle enfin, d'une voix tendue.

— Si vous n'avez rien de mieux à faire, venez au barbe-cue. Je vous promets un énorme steak succulent sauce Thigpen.

Un pâle sourire fleurit sur les lèvres de la jeune femme.

— Je... Je suis invitée chez des amis, parvint-elle à murmurer, et Bill aperçut l'ombre de tristesse dans ses yeux. L'année prochaine, peut-être...

Il acquiesça. L'horloge murale du magasin indiquait minuit, mais ils étaient là à bavarder comme s'il était dix heures du matin.

— Eh bien, je vais finir mes courses, dit-il d'un ton empreint de regret. Si vous changez d'avis je serai heureux de vous accueillir. Vous pouvez amener des amis. Plus on est de fous et plus on s'amuse.

— Je vous promets d'essayer.

Elle n'irait pas, naturellement. En y repensant, elle avait bien aperçu un carton d'invitation dans sa boîte aux lettres et s'était empressée de l'expédier dans le vide-ordures. Rien de plus désagréable, avait-elle pensé, que de passer la soirée au milieu d'un troupeau de célibataires endurcis, car les couples faisaient toujours bande à part, elle l'avait maintes fois constaté.

Il n'y avait aucune raison pour qu'elle aille à cette réception. D'abord parce qu'elle était une femme mariée, ensuite parce qu'elle saurait se tenir jusqu'au retour de son époux.

Curieusement, ce retour ne faisait plus aucun doute. « Simple question de temps... simple question de temps

»... A force de le penser, elle avait fini par y croire dur comme fer. Et à force de se le répéter, la certitude qu'il reviendrait s'était imposée à son esprit comme l'unique issue possible de leur conflit. Le fait qu'il ait déménagé, la laissait sans nouvelles, et qu'il ne fût jamais à son bureau quand elle l'appelait n'avait en rien entamé sa confiance. Elle voyait

tout, expliquait tout à travers ses propres désirs.

Elle avait amorcé son troisième mois de grossesse. Son état passait inaperçu, bien qu'elle eût un plus gros appétit et qu'elle se fatiguât plus vite.

Alors qu'elle prenait la direction de la caisse, elle vit Bill qui franchissait la double porte coulissante en poussant ses caddies. La jeune femme regagna sa demeure en proie à une affliction singulière. Deux sacs de provisions lui suffisaient maintenant pour toute une semaine. Elle rangea ses achats dans le réfrigérateur avant de monter dans la chambre. Puis se laissa choir sur le lit entouré des boîtes en carton dans lesquelles Steven avait rangé sa lingerie pour vider les tiroirs de la commode. Elle n'avait pas eu le courage de les ouvrir.

Etendue dans l'obscurité, elle laissa ses pensées dériver vers Steven. Où était-il ? Que ferait-il ce week-end ?

Elle fut tentée de l'appeler, d'implorer sa clémence, de lui affirmer qu'elle accepterait tout s'il revenait... tout sauf l'avortement. D'ailleurs, le problème s'était déplacé. Il ne s'agissait plus de bébé à proprement parler mais de son avenir. Un avenir qu'elle n'arrivait pas à concevoir sans Steven. Curieusement, les souvenirs de sa vie d'avant Steven s'étaient gommés. Comme si elle n'avait rien vécu auparavant, comme si son existence tout entière se résumait à trois années de mariage.

Le sommeil eut raison de ses forces vers trois heures du matin. Elle se réveilla en fin de matinée. Ces jours-ci, elle dormait beaucoup. Son médecin attribuait ces somnolences à son état. A cette forme minuscule qui se développait en elle. Un petit être à chérir et à protéger. L'être le plus précieux au monde, même s'il avait brisé son mariage.

Il était midi passé lorsque, douchée et rhabillée, elle s'assit dans la cuisine devant une assiette d'œufs brouillés.

Elle s'occupa ensuite de quelques factures impayées, fit un peu de lessive, redescendit au rez-de-chaussée. La vue du salon vide amena un sourire sur ses lèvres. Décidément, c'était une maison facile à tenir. Pas de meubles à épousseter, pas d'argenterie à astiquer, pas de plantes à arroser. Il suffisait de faire le lit et de passer l'aspirateur. En début d'après-midi, elle s'en fut à la piscine. En passant devant la maison de Bill Thigpen, elle eut un bref aperçu des préparatifs du barbecue. L'écrivain était dans le jardin, en grande conversation avec deux hommes. Deux femmes venaient de disposer au milieu de la

longue table de pique-nique un vase rempli de fleurs fraîches. Ce serait sûrement une soirée fort agréable et elle regretta presque d'avoir décliné l'invitation. Elle n'avait rien à faire, personne à voir. Zelda était au Mexique avec un ami... Bah ! Elle irait peut-être au cinéma.

Bill se matérialisa au pied de sa chaise longue une heure plus tard, dans l'aveuglante lumière du soleil, l'air à la fois satisfait et exténué.

— Rappelez-moi de ne plus m'embarquer dans ce genre d'aventure l'année prochaine, lança-t-il en s'asseyant sur le bord de la chaise longue. Notez, je dis la même chose tous les ans, ajouta-t-il, l'œil malicieux. Ces gens me rendent fou.

Elle sourit malgré elle. Sans le faire exprès, il était d'une drôlerie irrésistible.

— Mmm, je parie que vous en redemandez.

— Evidemment ! Sherman préparant l'attaque d'Atlanta n'a pas dû s'amuser plus que moi. (Il se pencha vers elle, conspirateur.) Les gars, là-bas, prétendent que nous aurions dû prendre des homards. Ils ont dit que je leur sers des grillades depuis trois ans et que ça commence à bien faire. Les femmes, quant à elles, seraient pour un repas commandé chez le traiteur. Des hot-dogs livrés à domicile pour le barbecue du 4 juillet ! On croit rêver !

Non, mais si vous avez connu des pique-niques sortant tout droit de chez Fauchon, détrompez-moi.

Elle rit et il enchaîna :

— J'adorais cette fête quand j'étais gosse. Et vous ?

— Mes parents nous emmenaient à Cape Cod. Plus tard, nous sommes allés à Martha's Vineyard. Je garde un souvenir impérissable de ces longues plages immaculées. C'était formidable, jouer des heures durant dans le sable avec un tas de gamins, puis attendre toute l'année pour les revoir.

Oh, oui, dit-il, s'abîmant dans ses propres souvenirs. Nous, nous allions à Coney Island. Nous faisons des tours de manège puis le soir nous regardions le feu d'artifice. Papa, lui, organisait un barbecue sur la plage.

Quand j'ai été plus grand, nous avons habité une maison à Long Island et maman concoctait un véritable festin dans l'arrière-cour. Mais je

n'ai jamais oublié les vacances à Coney Island.

Fils unique, Bill avait adoré ses parents.

— Sont-ils toujours à Long Island ?

Il secoua tristement la tête. La perte de ses parents avait été une épreuve difficile à surmonter.

— Non. Ils sont morts, il y a longtemps.

Seize ans. Bill avait vingt-deux ans à la mort de son père, vingt-trois à celle de sa mère, tout juste un an plus tard. Son regard effleura le petite visage encadré de la lourde cheve-lure noire qui tombait en cascade sur les épaules parfaites.

— Je crois que mon barbecue annuel est une façon de leur rendre hommage, reprit-il, songeur, puis un sourire chaleureux illumina ses traits. La famille est une notion qui se perd. Ici, je ne connais que des « sans famille ».

Ils ont des copains et des copines, des chiens, des gosses, mais leurs parents, leurs oncles et leurs tantes, leurs cousins et leurs grands-parents sont quelque part ailleurs. Avez-vous déjà rencontré quelqu'un qui a vraiment grandi à Los Angeles ? Je veux dire une personne normale qui ne ressemble pas à Jean Harlow, ou un type qui est resté éperdument amoureux de sa petite sœur?

Elle ne put s'empêcher de rire. C'était un homme à la fois drôle et profond, léger et solide.

— Et vous ? De quelle région êtes-vous ?

Elle faillit répondre « de Los Angeles » mais se retint.

— Du Connecticut. New London.

— Et moi de New York. Il y a des lustres que je n'y suis pas retourné. Et vous ? Il vous arrive d'aller dans votre ville natale ?

De moins en moins, sourit-elle. Ma sœur aînée habite toujours là-bas.

Connie, ses mêmes et son raseur de mari... Le malaise qu'Adriane ressentait à leur égard n'avait fait que s'aggraver depuis son mariage avec Steven. Bientôt, elle devrait leur annoncer sa grossesse, mais elle préférerait attendre le retour de son mari, quand il serait revenu à la raison. Ce serait trop compliquer de leur expliquer qu'il était parti,

qu'il l'avait plantée là.

— Dommage que vous ne puissiez venir ce soir, dit Bill sombrement.

Adriane eut honte d'avoir menti. Mais c'était mieux ainsi. Elle se redressa, plongea dans la piscine, alors que Bill reprenait le chemin de son jardin, afin de poursuivre les préparatifs du festin.

La jeune femme se fit dorer au soleil jusqu'à dix-sept heures. De retour chez elle, elle s'étendit dans sa chambre, un livre en main. Le sens des phrases se déroba à son esprit. Il en était ainsi la plupart du temps. Ses soucis la rendaient incapable de se concentrer. Une heure plus tard, elle entendit arriver les premiers invités de Bill. D'autres vinrent se joindre à eux. Une cinquantaine, d'après le bruit. Eclats de rires et brouhaha de voix se mêlaient au tintement des verres et des couverts sur fond de musique des années soixante.

La jeune femme sortit sur le perron et s'accouda à la balustrade. Sur l'arrière-cour, personne ne pouvait la voir, bien sûr, et elle n'avait aucune vue sur le barbecue dont le joyeux tintamarre continuait de plus belle. Un refrain des Beatles fit vibrer l'air nocturne. Ils devaient s'amuser comme des petits fous, là-bas. Mais elle avait eu raison de ne pas y aller. Il eût été trop embarrassant de répondre aux questions que les voisins ne manqueraient pas de lui poser au sujet de Steven. Et bien qu'elle ait déjà dit à tout le monde que son mari était à Chicago, elle n'aurait pu supporter tous ces regards pesant sur elle... Et puis elle n'était encore jamais sortie seule. Ses délicates narines palpitèrent sous les assauts d'un fumet alléchant. Elle se rendit soudain compte qu'elle mourait de faim. Peu après, elle se penchait vers le réfrigéra-teur et en examinait le contenu d'un œil désabusé. Rien ne la tentait. Seul un succulent hamburger aurait pu rassasier sa faim vorace. Elle eut l'eau à la bouche. « Cinq minutes, se dit-elle. » Passer en coup de vent, juste le temps de se restaurer, et disparaître de nouveau. Et, dès le lendemain, envoyer un chèque au maître de maison pour sa participation aux frais. Quel mal y avait-il ? Traverser la cour n'avait rien à voir avec une vraie sortie. Ce n'était pas plus compliqué que d'aller se chercher un plat au fast-food ou à l'épicerie chinoise du coin.

Forte de cette conviction, elle remonta les marches quatre à quatre. Une fois dans la salle de bains, elle se brossa énergiquement les cheveux qu'elle attacha d'un ruban de satin blanc. Elle passa ensuite une robe mexicaine en dentelle blanche qu'elle avait achetée lors d'un voyage à Acapulco avec Steven. Une tenue très féminine, qui dissimulait à merveille sa taille légèrement épaissie. Elle enfila des sandales argentées, se para de pendants d'oreille en argent, et, fin prête,

redescendit au rez-de-chaussée. Une ultime hésitation la cloua sur le seuil du vestibule. Et s'il n'y avait que des couples? Si elle ne connaissait personne? Ou si... Eh bien, même si Bill Thigpen avait une petite amie parmi ses invités, où était le problème ?

Une petite foule bigarrée s'égaillait sur la pelouse, aux abords de la piscine et dans le jardin. Des rires fusaient de toute part. Les uns barbardaient, pendant que d'autres s'empiffraient autour de la longue table de pique-nique ou faisaient la queue devant le barbecue. Tout le monde affichait une bonne humeur de circonstance.

Debout, face au grill, en chemise blanche à fines rayures rouges, pantalon blanc et tablier bleu ciel, Bill officiait. Il avait l'air heureux et parlait à tous, bien qu'il ne parût pas s'intéresser à quelqu'un en particulier...

Adriane réalisa qu'elle ignorait tout de sa vie privée. Qu'il ait une petite amie ou non ne la regardait pas, bien sûr. Lors de leurs différentes entrevues, il lui avait fait l'effet d'un solitaire et — encore que cela ne changeât rien à l'affaire — ravi de l'être. Elle s'avança lentement vers lui à la suite des autres invités. En l'apercevant, un large sourire éclaira son visage. Du premier coup d'œil, il enregistra chaque détail, la robe de dentelle blanche, la chevelure soyeuse d'un noir lustré, les immenses yeux saphir. Elle était belle à couper le souffle. Il se sentit aussi guilleret qu'un gamin qui voit apparaître la fille de ses rêves. On se sent accablé car on ne l'a pas vue depuis des semaines, puis on tourne la rue et elle est là, superbe, qui vous sourit. Après quoi on la reperd de vue et l'on est à nouveau malheureux comme les pierres jusqu'à la prochaine fois. Depuis quelques temps, l'écrivain en était venu à penser que la vie s'articulait autour de rencontres fortuites.

— Hello, cria-t-il, en priant le ciel pour que l'arrivante mît la rougeur de ses joues sur le compte de la chaleur.

Jamais auparavant il n'avait eu de coup de foudre pour une femme mariée. Avec celle-ci, c'était différent.

D'abord, il aimait la regarder. Ensuite, il aimait lui parler. L'ennui, c'était tout en elle qu'il aimait.

— Avez-vous amené vos amis ?

— Ils se sont décommandés, mentit-elle avec une facilité dont elle fut la première étonnée.

Ah, tant mieux... je veux dire, tant mieux que vous soyez venue. Que puis-je vous offrir? fit-il en esquissant un geste vers le gril. Hot-dog, hamburger, steak? En tant que chef cuisinier, je vous recommande le steak.

En sa présence, il se sentait rajeunir. Bizarrement, elle avait l'air de partager son enthousiasme. Elle lorgna les viandes qui se doraient sur le feu.

— Alors, j'obéis au chef. Un steak, s'il vous plaît.

— C'est parti. En attendant, allez donc goûter les hors- d'œuvre : quatorze salades différentes, les unes plus origi-nales que les autres, soufflé, saumon fumé, fromages.

Il la suivit du regard, alors qu'elle se servait au buffet, nota qu'elle remplissait copieusement son assiette.

Malgré son extrême minceur, elle semblait dotée d'un solide appétit.

Bill déposa, un énorme steak dans l'assiette de la jeune femme, avant de lui proposer un verre de vin, qu'elle refusa. « Pourvu qu'elle reste un moment », se dit-il lorsque, de nouveau, elle s'éloigna. Il se remit à l'œuvre.

Une demi- heure plus tard, il se fit remplacer aux fourneaux par un voisin et partit à sa recherche.

Adriane était tranquillement assise au bord de la piscine.

— A ce que je vois, vous avez fait honneur au menu.

Elle baissa les yeux sur son assiette vide.

— C'était délicieux et... j'avais une faim de loup.

— Parfait. Je déteste les adeptes des régimes hypocaloriques. Aimez-vous faire la cuisine ?

D'habitude, il ne posait jamais de telles questions, mais sa curiosité à l'égard de sa voisine n'avait plus de limites. Qui était-elle réellement? Que faisait-elle? était-elle heureuse avec son mari? Un vague signal d'alarme se mit à sonner dans les tréfonds de son subconscient, mais une petite voix intérieure l'incita à poursuivre ses investigations.

— Oh, je ne suis pas un cordon bleu, répondit-elle. Je n'ai pas beaucoup de temps à consacrer à la cuisine.

Steven avait des goûts simples en matière culinaire.

— Evidemment, si vous êtes responsable du journal télévisé vous ne devez pas avoir une minute à vous. Est-ce que vous faites un saut chez vous entre les deux éditions?

— Oui, à moins d'une actualité particulièrement dramatique. Je rentre à la maison vers dix-neuf heures et repars aux environs de vingt-deux heures. Et je ne reviens pas avant minuit.

— Je sais, jeta-t-il, la mine réjouie. L'heure à laquelle vous passez au supermarché.

Quelqu'un présenta un plateau à la jeune femme, qui prit un morceau de tarte aux pommes.

— J'ai cru comprendre que vous travaillez aussi énormément, observa-t-elle.

— Certaines nuits, je couche sur le canapé de mon bureau. Un scénario comporte plusieurs versions que j'élabore à mesure. C'est une besogne fatigante, bien sûr, comme toutes les formes de création, mais j'y trouve mon compte. Si vous avez envie d'assister à un tournage vous êtes la bienvenue.

La plupart de ses anciennes maîtresses se seraient empressées d'affirmer que la vie auprès d'un écrivain n'était pas une sinécure. Adriane le bombardait de questions et il lui narra ses débuts à New York, dix ans auparavant.

— ... et j'ai dû m'installer en Californie. Le plus dur, ce fut de me séparer de mes enfants. Ils sont vraiment formidables et ils me manquent cruellement.

— Vous les voyez souvent ?

— Pas autant que je voudrais. Ils viennent chez moi pendant les vacances scolaires et un mois chaque été. Ils seront ici dans une quinzaine de jours, acheva-t-il avec un sourire attendrissant.

Et vous arrivez à vous occuper d'eux, malgré votre travail ?

— Je me débrouille pour prendre mes vacances en même temps qu'eux, et je dois dire que finalement mes collaborateurs se passent assez bien de ma présence... Mes deux petits bonshommes adorent

camper, se salir et dormir dans les bois. Comme je préfère le confort, nous avons coupé la poire en deux. Une semaine sous la tente, une autre dans un hôtel, le reste du temps ici, acheva-t-il dans un rire.

Adriane termina sa tarte aux pommes. C'était la première fois qu'elle ressentait un tel bien-être en compagnie d'un autre homme, et cette constatation se teinta d'une vague nervosité.

— Est-ce qu'ils vous ressemblent ?

Elle se figura un couple de petits clones rigoureusement identiques à Bill et cela amena sur ses lèvres un sourire amusé.

— Il paraît que le plus jeune est mon portrait mais je trouve, quant à moi, qu'ils ressemblent tous deux à leur mère. Nous avons eu Adam tout de suite, ajouta-t-il, nostalgique. Ce fut dur, croyez-moi. Ma femme avait dû abandonner son métier — à l'époque, elle était danseuse à Broadway — et je gagnais difficilement de quoi nourrir ma petite famille. Pourtant, ce bébé a été la meilleure chose qui nous soit arrivée. La Providence a voulu que sa naissance coïncide avec celle de mon feuilleton...

Comme il était différent de Steven !

— Allez-vous rester éternellement dans l'équipe du jour-nal ?
demanda-t-il après un silence.

— Je n'en sais rien.

Elle n'avait encore pris aucune décision. Elle aurait le temps d'y penser pendant son congé de maternité.

— Parfois, l'envie me prend de commencer une nouvelle série. Mais quand ? La Belle Vie est un job à plein temps.

— Où puisez-vous vos idées ?

— Dieu seul le sait. Dans la vie réelle, dans ma tête, où je peux. Je pars du principe que la réalité dépasse la fiction. Les gens ont le don de se fourrer dans les situations les plus inextricables.

Elle hocha la tête pensivement. Elle était bien placée pour comprendre mieux que quiconque ce qu'il voulait dire. Leurs yeux s'accrochèrent, alors, la jeune femme parut sur le point de dire quelque chose mais ses lèvres restèrent scellées.

Entre-temps, la foule s'était clairsemée. Un groupe d'invités vint prendre congé du maître de maison et Adriane le regarda pendant qu'il échangeait avec eux quelques paroles. C'était un homme plaisant, aimable avec tout le monde.

Quelqu'un à qui on pouvait ouvrir son cœur. Adriane sut brusquement qu'elle pouvait tout lui dire. Sauf pour Steven. Son départ avait fait surgir un sentiment d'échec qui l'empêchait de se confier.

— Voulez-vous boire quelque chose ?

Elle refusa. Il s'était contenté d'un seul verre de vin, qu'il posa pour se servir un café.

— Contrairement à certains illustres écrivains, je bois très peu, expliqua-t-il. Chez moi, l'ivresse n'est pas synonyme d'inspiration.

— Je ne suis pas une grande buveuse non plus.

Nouveau silence. Le regard de la jeune femme effleura

deux ou trois couples enlacés. Tout à coup, sa solitude lui parut encore plus accablante. Elle était tombée amoureuse de Steven cinq ans auparavant, l'avait épousé, et manquait terriblement d'amour à présent.

— Quand votre mari revient-il ? demanda Bill, avec nonchalance.

« Quel veinard, celui-là, ne put-il s'empêcher de penser, et quel dommage que cette fille soit mariée ! »

— La semaine prochaine, dit-elle calmement.

— Où est-il déjà ?

— A New York.

Elle avait répondu vite, trop vite. Il fixa sur elle un regard inquisiteur.

— Vous ne m'avez pas dit qu'il se trouvait à Chicago ?

Bill recula d'un pas, stupéfait par le changement qui, en un

éclair, s'était produit sur le visage de son interlocutrice. Quelque chose l'avait bouleversée, mais quoi ? Il n'eut pas la loisir d'analyser cette impression que la jeune femme bondissait sur ses jambes.

— Eh bien, dit-elle d'une voix anxieuse, j'ai passé une excellente soirée.

Elle s'apprêtait visiblement à tourner les talons. Qu'est-ce qui l'avait effrayée ? Il n'aurait pas su le dire. Sans réfléchir davantage, il lui saisit la main.

— Adriane, ne partez pas, pas encore, la nuit est si douce et j'ai tant de choses à vous dire.

Elle se figea un instant. Bill arborait un air de petit garçon si vulnérable qu'elle n'eut pas le courage de refuser.

— Je... J'ai cru que vous aviez d'autres projets et ne voudrais pas vous importuner, bredouilla-t-elle.

Ils se rassirent côte à côte, et il oublia de lui lâcher la main.

— Vous ne m'importunez pas. Je vous trouve fascinante. Parlez-moi de vous, Adriane. Quels sont vos passe-temps favoris ? Votre sport préféré ? La musique que vous aimez ? Je veux tout savoir.

Surprise, elle se mit à rire. Personne ne l'avait pressée de questions pareilles depuis des années. Par chance, il semblait ne plus penser à Steven.

— J'adore la musique sous toutes ses formes, se lança-t-elle. La musique classique, naturellement, mais également le jazz, le rock, la country-music, l'opéra. J'apprécie tout autant Mozart que Sting ou les Beatles...

Quant au sport, plus jeune j'aimais bien le ski... Euh... qu'est-ce que j'aime d'autre ? La mer... le chocolat... les chiens... les cheveux roux... j'ai toujours rêvé d'avoir des cheveux roux... Et les enfants, ajouta-t-elle doucement. J'aime beaucoup les enfants.

— Moi aussi. Bébé, mes garçons étaient adorables. J'ai dû quitter Tommy alors qu'il n'avait qu'un an. J'en ai eu le cœur brisé. Mais je vous les présenterai. Nous pourrions même dîner tous ensemble.

Dans ce dîner, il avait inclus Steven, sans le nommer. Il savait que son amitié avec Adriane — car seule une solide amitié avec elle était possible — dépendrait, à l'avenir, des rapports qu'il entretiendrait avec son mari.

Celui-ci se révélerait peut-être moins déplaisant qu'il n'en avait l'air,

bien que Bill en doutât.

— Je serais heureuse de les rencontrer. Où allez-vous camper ?

— Probablement aux abords du lac Tahoe. Nous nous y rendrons en voiture, via Santa Barbara, San Francisco et Napa Valley.

— Voilà un itinéraire des plus civilisés.

— Je ne puis me passer longtemps de la pollution des villes, sourit-il. Trop d'air pur risque de déglugner mon système nerveux.

Jouez-vous au tennis? interrogea-t-elle après une infime hésitation.

Steven faisait une véritable fixation sur le tennis.

— Très rarement. Je ne suis pas un champion de la raquette.

— Moi non plus.

Elle rit, en s'interdisant d'aller chercher une nouvelle part de tarte aux pommes. L'équipe de nettoyage avait commencé à enlever les plats. La nuit enveloppait dans ses voiles sombres les environs de la piscine, quelques invités s'attar-daient encore sur la pelouse. La jeune femme pensa qu'il était grand temps de s'en aller mais ne bougea pas. Soudain, une vive lueur inonda le ciel, puis le feu d'artifice explosa, et tous se redressèrent pour admirer les gerbes lumineuses qui s'épanouissaient au-dessus de leur tête. Bill était sans doute le seul à ne pas lever le regard. Il n'avait d'yeux que pour Adriane. Sa radieuse beauté l'attirait comme un aimant. Elle avait l'air d'une petite fille, le visage ainsi renversé vers le firmament. Il se contenta pour ne pas l'embrasser. Depuis qu'il l'avait aperçue pour la première fois il en mourait d'envie et chaque fois qu'il la revoyait, son désir s'exacerbait un peu plus.

Le feu d'artifice dura une demi-heure. Le bouquet final arracha des cris d'admiration à l'assistance. Une fleur géante déploya sa flamboyante corolle rouge, blanche et bleue, puis il n'y eut plus que les étoiles sur le velours noir du ciel. Tandis que les dernières flammèches rayonnaient dans l'ombre et retombaient lentement sur la terre, Bill respira le parfum d'Adriane. Chanel n° 19, l'un de ses préférés.

— Que faites-vous demain ? Nous pourrions faire un tour à... (il se souvint de son amour de la mer) à la plage.

— Je... ne sais pas, balbutia-t-elle, prise de court, mon mari rentrera peut-être tard dans la nuit.

— Je croyais qu'il était à New York ou à Chicago jusqu'à la semaine prochaine. Je suis sûr qu'il ne vous en voudra pas. Je suis un citoyen respectable, vous savez ! A quoi cela vous servira-t-il de rester enfermée chez vous tout le week-end ? Que diriez-vous d'une promenade à Malibu ? Un couple d'amis new-yorkais a une villa, là-bas, et je vais y jeter de temps en temps un coup d'œil. Vous l'adorerez, j'en suis convaincu.

— D'accord pour la plage, murmura-t-elle.

Elle n'avait pas eu l'intention d'accepter, pourtant le mot avait jailli de lui-même. Peut-être parce que cet homme la mettait en confiance. Oui, c'était bien cela. Il dégageait une sorte de générosité capable de vaincre les réticences les plus tenaces.

— Ça vous-va, onze heures ?

La jeune femme fit oui de la tête. Cela lui allait parfaite-ment... et l'effrayait un peu. Elle fit mine de s'en aller.

— Je vous raccompagne.

Côte à côte, ils prirent le chemin de la maison d'Adriane. Elle déverrouilla la porte d'entrée et entrebâilla le battant sans allumer la lumière, afin que son hôte ne voie pas le vestibule vide.

— Mille mercis, Bill. J'ai passé vraiment un moment très agréable.

C'était toujours mieux que de se morfondre en se deman-dant où pouvait bien être Steven.

— Pas autant que moi, affirma-t-il, détendu et radieux. Alors, à demain.

A demain... Voulez-vous que nous nous retrouvions près de la piscine ?

— Non, je viendrai vous chercher ici même.

Adriane se glissa furtivement à l'intérieur.

— Merci encore, murmura-t-elle.

L'instant suivant, elle avait disparu, comme une vision qui s'éteint tout à coup, là où elle se tenait une seconde auparavant. Aucune femme ne lui avait jamais fait des adieux aussi rapides. Bill rebroussa chemin en souriant.

13

Le lendemain, Bill passa chercher Adriane à onze heures sonnantes. Elle l'attendait sur le perron. Elle portait une chemise flottante sur un blue-jean, des sneakers, un chapeau de paille. Dans un gigantesque sac de plage, posé à même le sol, s'entassaient serviettes éponge, crèmes solaires, livres, lunettes de soleil. Bill s'empara du sac.

— Vous avez l'air d'une gamine de quatorze ans dans cet accoutrement.

La chemise appartenait à Steven et le blue-jean était devenu trop serré. Il ne parut pas le remarquer. Adriane lui sourit, frappée une fois de plus par l'allégresse que sa présence lui procurait. Elle le suivit dans l'allée.

— Est-ce un reproche ou un compliment ?

— Un compliment, bien sûr. Dites, avez-vous de l'eau gazeuse? Mes invités m'ont littéralement dévalisé hier soir.

C'était dimanche et les magasins d'alimentation étaient fermés.

— Oui, il m'en reste quelques bouteilles au frais.

— Allons donc les chercher.. J'ai toujours soif sur la plage.

La jeune femme jeta un coup d'œil furtif par-dessus son épaule en direction de la maison.

— J'y cours. Restez plutôt là et surveillez bien nos affaires.

— Personne ne subtilisera votre bien. Laissez-moi vous donner un coup de main.

— Non, non, il y a un tel désordre... Je n'ai pas eu le temps de ranger depuis que Steven est parti à New York, l'autre jour.

New York ou Chicago? Bill s'abstint de poser la question.

Visiblement, elle ne désirait pas le voir entrer chez elle. Ils firent

demi-tour.

— Je vous attends ici, déclara-t-il devant le perron.

Elle s'éclipsa immédiatement et le battant se referma aussitôt sur sa silhouette fragile. Comme pour cacher quel-que chose. Bill n'eut guère le temps de se demander quoi, car un fracas de verre brisé explosa à l'intérieur.

Il s'élança sans réfléchir vers la source du bruit. Penchée sur les débris qui jonchaient le carrelage, Adriane leva la tête.

— Vous vous êtes blessée ?

— Oh, non, je suis stupide. J'ai dû secouer les bouteilles, après quoi elles m'ont échappé des mains et voilà.

Il l'aida à nettoyer les dégâts. Au moment où la jeune femme furetait dans le réfrigérateur en quête de nouveaux sodas, il remarqua la nudité de la pièce. A la place où se trouve normalement la table de cuisine, il n'y avait qu'un tabouret sous un téléphone mural. Lorsqu'ils traversèrent le living-room, l'absence de mobilier se fit plus sensible. Le vide créait une atmosphère étrangement oppressante. Les rectangles jaunâtres sur les murs témoignaient de l'ancien emplacement de tableaux. L'image de Steven chargeant les meubles dans le fourgon aidé par son copain émergea de la mémoire de Bill. Que lui avait donc dit Adriane? Ah oui, qu'ils avaient bazzardé leur mobilier pour le remplacer par du neuf.

— Les nouveaux meubles n'arriveront pas avant août, dit- elle comme si elle avait deviné ses pensées.

En vérité, elle n'avait passé aucune commande, car elle n'avait pas perdu l'espoir de voir revenir Steven avec tout ce qu'il avait emporté.

— Je vois, répondit-il.

Et pourtant, quelque chose détonnait, mais quoi au juste? étaient-ils dans l'impossibilité de s'offrir une décoration décente ?

— Les espaces quasiment nus reviennent à la mode, plaisanta-t-il. Au moins, vous n'avez pas de problème d'entretien.

La voyant pâlir, il s'empessa de rectifier :

— Lorsque chaque chose aura trouvé sa place, ce sera épataant.

En attendant, une aura sinistre émanait des lieux et Bill n'aurait pas trouvé mieux pour camper, lors d'une scène, le décor d'une maison abandonnée.

Une fois sur la plage, il n'y pensa plus. Ils restèrent étendus sur le sable blanc jusqu'à dix-sept heures et évoquèrent une foule de sujets, allant des voyages à la politique et de la philosophie cachée des feuilletons à celle du journal télévisé, en passant par le monde des livres et des spectacles. Bill se lança ensuite dans une longue diatribe sur les différentes formes d'écriture. Elle avoua qu'elle avait « commis quelques nouvelles »

quand elle fréquentait encore l'université. On eût dit qu'ils ne pouvaient s'arrêter de parler. Ils parlaient encore quand, à bord du station-wagon de Bill, ils reprirent la direction du retour.

— Au fait, je suis littéralement sous le charme de votre MG.

— Vous êtes bien le seul. Depuis des années, parents et amis me pressent de m'en défaire mais j'y tiens trop.

Cet engin fait partie de moi-même.

— Je le sais d'autant mieux que j'éprouve la même chose pour ma vieille voiture, dit-il.

Il rayonnait. Enfin une femme qui comprenait qu'on puisse aimer une voiture. Et elle avait un sens aigu des valeurs telles que l'intégrité, l'amour et le respect. De surcroît, ils s'entendaient à merveille, jusqu'à partager la même passion pour les vieux films en noir et blanc. Le seul ennui, avec elle, en dehors de son appétit d'ogresse, c'était qu'elle avait un mari. Bill balaya aussitôt ce dernier de son esprit. Il avait abouti à la conclusion qu'entre lui et Adriane il ne pouvait y avoir d'autre lien que l'amitié, et s'était résolu à s'en contenter.

Quelques semaines plus tôt encore il se serait écrié qu'une pure amitié entre un homme et une femme relevait de la fiction.

— Voulez-vous dîner avant de rentrer à la maison? Je connais un gentil petit restaurant mexicain à Santa Monica Canyon, ça vous tente? lança-t-il du ton jovial dont on s'adresse à un copain de régiment. Ou alors, il me reste deux steaks d'hier. Venez chez moi, je vous ferai la cuisine.

— Pourquoi pas chez moi ?

Elle n'aurait pas dû faire cette réponse. Elle aurait plutôt dû décliner cette nouvelle invitation. Mais l'idée de se retrouver toute seule entre les murs nus lui répugnait. Bill émit un gloussement.

— Sans vouloir vous vexer, manger par terre ne me dit trop rien. Et à moins qu'il reste quelque meuble que je n'aie vu...

Il n'y avait plus que le lit, mais elle se garda bien de l'en informer.

— Quel snob ! railla-t-elle, le cœur léger, allons chez vous, alors.

Elle n'avait pas dit cette phrase à un homme depuis si longtemps. Peut-être depuis qu'elle avait commencé à sortir avec Steven, cinq ans auparavant. Et voilà qu'elle venait d'accepter un dîner en tête à tête avec un quadragénaire sans le moindre remords. Oui, mais Bill Thigpen n'était pas un homme comme les autres. Il était exceptionnel, Adriane le pensait sincèrement. Il semblait toujours prêt à devancer ses désirs, s'inquiétant sans cesse de savoir si elle avait faim ou soif, si elle avait envie d'une glace ou d'un soda. Il connaissait un tas d'histoires amusantes sur son entourage de travail, sur ses enfants.

Son intérieur reflétait une autre facette de son caractère. La jeune femme s'abîma dans la contemplation des peintures modernes accrochées aux murs et des sculptures qu'il avait glanées lors de ses voyages. Canapés de cuir moelleux et fauteuils confortables, disposés avec goût dans le salon, vous invitaient à vous y abandonner.

Une table ancienne — il en avait fait l'acquisition dans un monastère italien — dominait la salle à manger, artistement mise en valeur par un épais tapis pakistanais. Et partout, des images merveilleuses à l'intention de ses enfants. Adriane tomba en extase devant la cheminée de briques polies. Il lui fit visiter la grande cuisine rustique entièrement lambrissée de bois, puis son bureau, une vaste pièce qui croulait sous les livres, où une antique machine à écrire trônait sur une table d'époque à laquelle il semblait tenir autant qu'à sa chère guimbarde. Une chambre d'amis comportait un lit à colonnettes flanqué d'une descente en peau de mouton. La chambre des enfants avait des murs colorés et des lits superposés en forme de locomotive rouge vif. La chambre du maître de maison, à l'autre bout du couloir, était traitée dans un camaïeu de tons terre de Sienne.

Ses grandes fenêtres ensoleillées s'ouvraient sur un jardin dont Adriane ignorait l'existence. « Une maison parfaite, à l'image de son occupant », songea-t-elle. Chaleureuse, sécurisante, pleine de couleurs et de lumière.

Elle ne put s'empêcher de la comparer à la sienne. Steven y avait imposé un style d'une ruineuse austérité avant de s'en aller en laissant seulement le lit et un tapis.

— Bill, c'est magnifique !

— Merci. Avez-vous remarqué le lit des enfants? Il a été conçu par un ébéniste de Newport Beach. Il ne fabrique pas plus de deux pièces par an. J'avais d'abord jeté mon dévolu sur un bus à impériale mais il avait déjà été réservé par un Anglais, alors j'ai pris la locomotive. J'ai toujours eu un faible pour les trains.

— Oui, j'ai vu.

— J'aurais pu m'acheter une maison mais je ne me résigne pas à quitter celle-ci. A la longue, je m'y suis habitué et les enfants s'y sentent bien.

— Et je les comprends.

Il leur avait concédé la plus spacieuse des chambres, se souvint-elle soudain, même s'ils ne faisaient que passer.

— Quand ils seront plus grands, j'espère qu'ils viendront plus souvent.

— Ils le feront, j'en suis sûre.

Ils avaient de la chance d'avoir un père comme lui. De retour au salon, Adriane se laissa tomber sur le canapé.

Ce lieu agissait sur ses muscles tendus comme un baume magique. Elle sentit ses nerfs se détendre. Peu après, elle rejoignit Bill à la cuisine. Il l'avait presque entièrement décorée lui-même, il le lui raconta tout en préparant le dîner.

— Vous êtes bricoleur ? Vous en avez des cordes à votre arc !

— Pas tant que ça. Je suis un piètre joueur de tennis, ne l'oubliez pas. Sur une île déserte, j'aurais été incapable de survivre. Lorsque nous partons dans la nature, c'est Adam qui s'occupe du feu de camp. Et j'ai peur dans les avions...

C'était peu, comparé à ses innombrables qualités.

— Vos rares défauts vous donnent un côté humain, sourit-elle.

Il se mit à hacher du basilic pour la salade.

— Et vous, Adriane ? Etes-vous humaine ?

— Oh ! oui, j'ai de nombreuses lacunes. Le tennis, bien sûr, puis le bridge. Je suis lamentable au bridge. Du reste, je suis mauvaise joueuse en tout. Je n'arrive pas à me concentrer plus de cinq minutes et, de toute façon, je me fiche éperdument de gagner. Je suis également nulle en matière d'ordinateurs, ajouta-t-elle en riant, puis redevenant sérieuse : et en compromis. Je n'arrive jamais à consentir à un compromis, même lorsqu'il y va de mon intérêt.

— C'est tout à votre honneur.

— Pas toujours, répondit-elle sombrement. Parfois, cela coûte très cher.

Elle pensait à Steven. A leur amour perdu auquel elle avait tant cru.

— Oui, on paie cher ses convictions, répondit-il à voix basse. Mais il vaut mieux rester en accord avec sa conscience.

— On n'arrive pas toujours à discerner le vrai du faux.

— Fiez-vous à votre intuition. Si les autres n'ont pas le même système de valeurs que vous, ils seront toujours contre.

Adriane garda le silence, perdue dans ses pensées. Steven lui avait proposé un compromis qui ne lui laissait en fait pas d'alternative. Elle avait dû choisir entre perdre l'enfant ou perdre Steven. Et elle avait perdu Steven.

Ils prirent place à table, devant les deux steaks juteux que Bill avait grillés et garnis de laitue. Il apporta du pain chaud et de l'ail, annonça qu'il y avait des fraises nappées de crème fraîche au dessert. Adriane fixa son hôte.

— Resteriez-vous fidèle à vos idées envers et contre tout ? demanda-t-elle subitement.

— Vous voulez dire aux dépens de quelqu'un d'autre ?

Peut-être.

Il parut réfléchir un moment.

— Tout dépend de la situation. Probablement oui, si mon intégrité était en cause. Il est parfois impossible de trahir ses idées, quitte à se rendre détestable. Avec l'âge, on devient plus malléable, bien sûr. J'ai

trente-neuf ans, je suis plus tolérant qu'à vingt, mais je ne m'écarte jamais de ce que je crois fondamental. Eh bien, je ne suis pas un prix de diplomatie, mais mes amis savent qu'en cas de coup dur ils peuvent compter sur moi. C'est plus important que tout le reste.

— Je le pense également.

— Et Steven ? ne put-il se retenir de demander.

Adriane ne mentionnait pour ainsi dire jamais son mari, et

Bill se posait un tas de questions à son sujet.

— Il est également extrêmement attaché à ses opinions. Au point de rejeter d'emblée celles des autres.

C'était une déclaration classique.

— Les vôtres aussi ?

— Pas toujours mais... (elle chercha fébrilement les mots appropriés) disons qu'il vous fiche la paix à condition de le laisser mener sa propre barque comme il l'entend.

« Et à condition de se plier à ses quatre volontés, ajouta-t-elle mentalement, par exemple travailler au journal.

»

— Et ça marche ?

Ça avait marché. Comme sur des roulettes. Jusqu'au jour où il était sorti brutalement de sa vie parce qu'elle avait refusé de lui obéir. La jeune femme prit une profonde inspiration.

— Dernièrement, je me suis aperçue qu'il ne suffit pas d'éviter d'empiéter sur la liberté de l'autre. Je crois qu'un mariage ne peut pas fonctionner sans un total engagement des deux parties.

Il hocha la tête, afin de signaler son approbation. Il en était venu à la même conclusion après son divorce.

— L'ennui avec les gens qui prônent la liberté à l'intérieur du couple, dit-il, c'est qu'ils ont rarement envie de faire la même chose que leur partenaire. A moins de tomber sur la personne idéale... et j'avoue humblement que je n'ai eu ni le courage ni le temps de la chercher. Ni le désir, du reste.

— Pourquoi pas? voulut-elle savoir.

— J'avais peur. Peur de raviver la blessure que Leslie m'a infligée lorsqu'elle m'a quitté en me séparant de mes enfants. Peur de connaître une fois de plus le même déchirement. Pourquoi devrais-je perdre mes gosses sous prétexte qu'une femme ne m'aime plus? Alors, je me suis protégé. J'ai été vigilant.

« Et paresseux », se dit-il.

— Pourquoi ne demandez-vous pas à votre ex-femme de vous envoyer vos enfants plus souvent ?

— Leslie considère qu'elle a plus de droits sur eux que moi. Elle a l'air de penser qu'elle me fait une faveur en me les laissant pendant les vacances. Je trouve cela foncièrement injuste. Vous me direz que si j'habitais New York, le problème se poserait autrement. Je vous réponds que non. Vivre à deux pâtés de maisons des êtres les plus précieux que l'on a au monde, sans pouvoir les voir à chaque instant, est une torture bien plus affreuse que lorsqu'on est loin. Elever un enfant ne veut pas dire l'emmener une fois par an à Tahoe et à Disneyland. Mais veiller près de son lit s'il a la fièvre, le cajoler quand il a de la peine, l'aider à surmonter les obstacles...

Il haussa les épaules, le regard assombri.

— J'en ai pris mon parti, poursuivit-il. J'ai accepté la situation, alors j'essaie de vivre au jour le jour. Autrefois, je souhaitais d'autres enfants. Je n'y songe plus. Chat échaudé craint l'eau froide.

— La prochaine fois la garde des enfants vous sera peut-être accordée.

— Il n'y aura pas de prochaine fois, en ce qui me concerne. Et vous? Vous ne désirez pas avoir des enfants?

C'était une question brutale, mais il se sentait suffisamment à l'aise avec elle pour oser la lui poser. Adriane se tut un long moment. Elle faillit lui avouer la vérité, puis se ravisa.

— Pas pour le moment. Steven n'est pas très chaud pour devenir papa.

— Pour quelle raison ? interrogea-t-il, intrigué par cette nouvelle énigme.

Il a eu une enfance malheureuse. Des parents pauvres. Bref, il considère la procréation comme la racine du mal.

— Vraiment ? Et cela ne vous dérange pas ?

Leurs yeux s'accrochèrent.

— Si, parfois, finit-elle par admettre. Mais j'espère qu'il changera bientôt d'avis.

En janvier, plus précisément.

— N'attendez pas trop longtemps, Adriane. Vous le regretteriez. Les enfants sont le sel de la vie. Ne vous privez pas de cette joie.

— Je ne manquerai pas de faire part de vos conclusions à mon mari.

Elle lui dédia un sourire auquel il répondit. Secrètement, il souhaitait la disparition de Steven Townsend. Si seulement Adriane avait été libre... Sa main s'avança vers celle de la jeune femme.

— J'ai passé une journée fantastique, Adriane. Vous devez le savoir.

— Moi aussi.

Elle termina son steak, souriante, pendant que son hôte reprenait de la salade.

— Vous savez, pour une femme si mince, vous ne faites pas très attention à votre ligne, la taquina-t-il.

Ils éclatèrent de rire en même temps.

— Je suis désolée. L'air marin m'a ouvert l'appétit.

Elle savait pertinemment que l'air marin n'y était pour rien, mais se garda bien de le dire.

— Vous avez de la chance de ne pas grossir.

Il admira une fois de plus sa silhouette allongée. C'était la première femme de sa connaissance qui n'était pas constamment au régime.

Ils discutèrent tranquillement jusqu'à vingt-deux heures, après quoi Adriane l'aida à débarrasser la table. Bill la raccompagna jusqu'à sa porte. La nuit était claire, sans la moindre brume, des myriades d'étoiles scintillaient dans le ciel. Le lendemain, elle se rendrait au

bureau. Elle aurait pu prendre son lundi, mais avait décidé de travailler, ne serait-ce que pour ne pas penser sans cesse à Steven.

— Je serai à mon bureau à onze heures. Montez donc me voir, proposa l'écrivain.

— Pourquoi pas?

— Nous tournons à une heure, venez au studio si vous n'avez rien de mieux à faire. Il s'agit d'un épisode mouvementé à souhait, cela pourrait vous amuser.

Elle ouvrit sa porte avec un sourire, poussa le battant sans chercher, cette fois, à dissimuler à son compagnon la vue du vestibule désert. Maintenant, elle n'avait plus rien à lui cacher. Sauf que Steven l'avait abandonnée deux mois plus tôt et qu'elle attendait un bébé.

— Puis-je vous offrir une tasse de café? s'enquit-elle.

Il accepta aussitôt, bien qu'il n'eût pas envie de café. Il aurait accepté n'importe quoi pour que la soirée se prolonge. Peu après, ils s'assirent dans le salon, en tailleur sur le tapis.

« Il n'y a ni télé ni radio », remarqua Bill. Sur le papier mural, on voyait les marques des deux baffles qui avaient dû appartenir à une chaîne-stéréo. Vendue, elle aussi? Tout avait disparu, absolument tout, jusqu'à la table du télé-phoné. L'appareil était par terre à présent, près d'un répondeur téléphonique. « On dirait que quelqu'un a démé-nagé tout l'appartement », se dit-il. Mais à peine ces mots se formulaient-ils dans son esprit qu'il crut tenir enfin la solution de l'énigme. Il regarda la jeune femme, interloqué.

— Dans quel style avez-vous choisi vos nouveaux meubles? s'enquit-il, s'efforçant de paraître naturel.

— Oh, le style habituel...

C'était une réponse vague, et Adriane ramena la conversation sur des sujets plus anodins, dans l'espoir de le distraire. L'écrivain se leva, jeta un regard circulaire.

— La disposition de vos pièces est complètement différente de chez moi.

— En effet, je l'ai remarqué.

— Combien de chambres avez-vous à l'étage ?

— Une seule, avec une salle de bains, répondit-elle, sans se douter où il voulait en venir. Il y a une autre chambre au rez-de-chaussée mais nous ne l'utilisons pas.

— Puis-je y jeter un coup d'œil ?

Comme il lui avait fait faire le tour du propriétaire, il eût été inconvenant de refuser. Elle acquiesça mollement.

Bill réclama une nouvelle tasse de café avant d'emprunter nonchalamment l'escalier. Adriane repartie dans la cuisine, il fit irruption dans la chambre à coucher, plus vif que l'éclair. La pièce était comme il l'avait supposée

: vide. Il inspecta rapidement les placards, passa en vitesse dans la salle de bains attenante, se pencha sur le panier de linge, sans découvrir la moindre trace de vêtements masculins. A moins que les affaires du mari fussent en bas... il avait envie de le savoir, tout à coup. Son sixième sens lui susurrait que Steven Townsend avait pris le large mais pas pour un simple voyage d'affaires. Même leur photo de mariage dans le cadre d'argent reposait sur le sol, à côté de l'unique lampe, car Steven avait emporté commodes et tables de chevet.

Il redescendit, d'un air décontracté.

— Les proportions sont parfaites, déclara-t-il, avant de demander poliment où se trouvaient les toilettes.

Il s'engouffra dans le couloir qu'elle lui avait indiqué, ouvrit délibérément la penderie du fond et contempla une poignée de cintres vacants. Il poussa ensuite le battant du cabinet de toilette, passa hâtivement en revue la petite armoire murale. Rien. Bill tira négligemment la chasse d'eau avant de retourner au salon.

Il se rassit sur le tapis et fixa sur la jeune femme des yeux interrogateurs. Le petit visage restait fermé. Ainsi, elle avait prétendu que son mari était en déplacement et qu'il revien-drait dans quelques jours. Elle lui avait laissé croire que tout allait pour le mieux dans le meilleur des mondes. Elle portait toujours son alliance.

Pourquoi, il n'aurait su le dire. Mais il tenait au moins une partie de la vérité. Pour une raison qu'il ignorait encore, M. Steven Townsend ne vivait plus sous le même toit que son épouse. Sa petite enquête avait mis en évidence un fait essentiel : M. Townsend était parti en

emportant ses affaires personnelles en même temps que le mobilier.

Bill prit congé peu après, en promettant à son hôtesse qu'il irait lui dire bonjour le lendemain, à son bureau. En cheminant vers sa maison, il chercha à tirer une conclusion logique de tout cela. Pour le moment, il n'en voyait aucune. Mais l'image d'Adriane continua à le hanter. Pourquoi s'entêtait-elle à affirmer que tout allait bien ?

Que cachait-elle ? Et pour quelle raison ? Cependant, le souvenir des placards vides amena un sourire triomphant sur ses lèvres.

L'action du feuilleton s'étoffait chaque jour davantage. Bill avait réussi à multiplier les complications auxquelles se heurtaient ses héros et ne cessait d'apporter des améliorations à l'intrigue. John, l'époux de Helen, venait d'être arrêté pour les meurtres de Vaughn, sa belle-sœur — personnage qu'avait brillamment interprété la jolie Sylvia Stewart avant son départ — et d'un jeune dealer nommé Tim McCarthy. L'enquête policière qui s'était ensuite avait mis au jour la personnalité trouble de Vaughn — droguée et prostituée de luxe

—, suscitant un scandale retentissant dans la presse et provoquant la disgrâce d'un homme politique célèbre.

Ancien amant de la jeune débauchée, celui-ci l'avait mise enceinte, puis incitée à avorter. Mais les téléspectateurs n'étaient pas au bout de leurs surprises. Cette semaine, ils découvriraient que Helen aussi attendait un bébé... de qui ? On ne le savait pas encore, mais Bill avait bien sûr laissé supposer qu'il n'était pas de son mari. Ce nouveau mystère entraînerait l'habituel jeu de devinettes dans les chaumières, et l'écrivain s'en réjouissait. Il avait l'intention de maintenir le suspense aussi longtemps qu'il le pouvait. Il aimait toujours laisser une part d'inattendu dans son récit. Tout ce qu'il savait, c'était que John serait condamné à la prison à perpétuité, que Helen obtiendrait alors le divorce et que, plus tard, l'identité du vrai père de son enfant serait dévoilée. En attendant, il allait s'amuser à inventer la suite.

Il repensa à Adriane au moment où il se garait devant les studios de la télévision. Pourquoi avait-elle menti ?

La situation ressemblait étrangement à ses propres intrigues. Peut-être s'était-il trompé, mais non ! Il était prêt à mettre sa main au feu qu'il n'y avait plus d'homme dans cette maison. Lors de sa petite investigation, rien n'avait révélé une présence masculine. Pas un sous-vêtement, pas un after-shave, pas même un rasoir. Alors pour quelle raison dissimulait-elle la vérité ? Par pudeur ? Par amour-propre ? Les

actions des gens dans la vie réelle obéissaient presque toujours à des motivations plus simples que dans la fiction, il le savait par expérience.

Une fois dans son bureau, il n'eut guère le loisir d'y réfléchir plus longtemps. L'un des acteurs était souffrant, une grave dissension avait surgi entre deux scénaristes, et il était midi passé lorsqu'il put relever la tête. Le tournage allait commencer dans une heure. Il aurait voulu qu'Adriane soit sur le plateau.

Pendant ce temps, l'équipe du journal était sens dessus dessous. Les dernières nouvelles avaient éclaté comme une bombe sur les télex des agences de presse. Le fils d'un sénateur avait été kidnappé et assassiné la nuit précédente. Le cadavre du garçon — il avait à peine dix-neuf ans — avait été ramené et jeté en travers des marches de la demeure de ses parents, la gorge tranchée.

Adriane fut occupée toute la matinée à répartir les tâches des reporters. Peu après, une secrétaire lui signala qu'elle avait un appel sur sa ligne. Elle décrocha, sans avoir saisi le nom de son correspondant. Celui-ci se présenta.

— Lawrence Allman.

— Oui ? fit-elle, penchée sur son cahier de notes dont elle noircissait frénétiquement les pages.

— Madame Townsend ?

Moi-même.

— Votre mari m'a prié de vous appeler et...

Elle crut que son cœur avait cessé de battre.

— A-t-il eu un accident ? cria-t-elle. Est-ce qu'il va bien ?

Son interlocuteur marqua une légère pause. D'après sa réaction, cette femme n'avait rien à voir avec la harpie décrite par Steven.

— Il va bien. Je le représente, madame Townsend. Je suis son avocat.

— Son avocat ? murmura-t-elle sans comprendre.

Bref silence. Allman hésitait. Cette personne ne semblait guère préparée à entendre ce qu'il avait à lui apprendre. Il s'éclaircit la gorge.

— Je croyais que votre mari vous avait mise au courant mais je m'aperçois que non.

A moins qu'elle ne jouât la comédie... mais il en doutait.

— Votre mari a rempli une demande de dissolution, madame Townsend, et il aimerait que je discute certains points avec vous.

Elle eut la sensation de passer sous un rouleau compresseur. Steven avait fait quoi?

— Excusez-moi, je ne comprends pas. De quoi parlez-vous exactement ?

— D'une dissolution du régime matrimonial, madame Townsend, répliqua l'autre gentiment. Votre mari veut divorcer.

Nouveau silence, dans lequel l'homme de loi discerna le désarroi de la jeune femme. Il n'aurait pas dû accepter cette affaire. Steven déraisonnait et il le lui avait dit.

— Oh, je... je vois... n'est-ce pas une action un peu précipitée ?

J'ai en effet recommandé à votre mari de plaider la conciliation, mais, d'après lui, vos différends sont irréconciliables.

Elle ferma les yeux, refoulant ses larmes, se démenant pour garder un semblant de sang-froid. Ainsi Steven avait chargé un étranger de lui communiquer sa sentence.

— Et si... si je refuse le divorce?

— Vous n'avez pas le droit. La loi a changé depuis longtemps. Aujourd'hui, on peut demander la rupture légale d'un mariage sans le consentement du conjoint...

Elle sentit le sol se dérober sous ses pieds. Mais ce n'était pas fini.

— M. Townsend souhaite que je vous fasse signer deux ou trois papiers supplémentaires.

— Il veut vendre la maison, n'est-ce pas?

— Vous disposerez d'un délai de trois mois avant la mise en vente, à moins que vous ne désiriez lui acheter sa part à un prix naturellement raisonnable. Toutefois...

La jeune femme prit appui sur sa table, prise d'une soudaine nausée.

— Toutefois, reprit l'avocat après une hésitation, les papiers auxquels je faisais allusion ne concernent pas la maison.

— Alors de quoi s'agit-il? demanda-t-elle, portant ses doigts tremblants à ses joues mouillées.

— De... euh... M. Townsend voudrait renoncer à ses droits de paternité. C'est une procédure exceptionnelle et je l'ai mis en garde, mais il est inflexible. J'aimerais que vous examiniez les formulaires que je vous enverrai.

En refusant de reconnaître l'enfant, M. Townsend abandonne également tout droit de visite. Son nom ne sera pas porté sur l'acte de naissance et vous devrez donner à l'enfant votre nom de jeune fille. En conséquence, ni vous ni votre enfant ne dépendra de lui : au plan légal ou financier. Il était disposé à vous offrir une somme compensatoire, mais je lui ai déconseillé, car tout échange d'argent lié à la résiliation des droits parentaux pourrait entraîner plus tard l'invalidation de celle-ci, comprenez-vous ?

La jeune femme pleurait ouvertement, sans plus se soucier de son image de marque.

— Qu'est-ce que vous voulez? hurla-t-elle. Pourquoi m'appellez-vous aujourd'hui? C'est jour férié, vous ne devriez pas être à votre bureau en ce moment.

Il était chez lui, justement. « Lundi, elle sera sûrement à la télévision, lui avait dit Steven, ce sera le moment idéal pour la coincer. » L'avocat ne se sentait pas très fier, mais il aurait été pire, pour elle, de recevoir toutes ces paperasses par la poste. D'après Steven, ils avaient formé un couple uni, sans jamais se quereller, et Adriane avait été une épouse exem-pleaire. Simplement, il ne voulait pas de cet enfant, et comme sa femme refusait d'interrompre sa grossesse, il ne lui restait plus qu'à divorcer. Il avait l'air de trouver son raisonnement parfaitement logique. Les sages conseils que son avocat lui avait prodigués dans un premier temps n'avaient en rien ébranlé sa décision, et ce dernier avait fini par baisser les bras. Dieu savait pourtant s'il avait défendu la cause d'Adriane. Il avait même suggéré à Steven d'attendre la naissance du bébé, avant de renier son autorité paternelle, mais il n'y

avait rien eu à faire.

— Madame Townsend, dit Allman calmement, je suis vraiment navré, croyez-le. J'ai préféré vous avertir personnellement plutôt que de vous adresser un courrier.

— Vous n'y êtes pour rien, sanglota-t-elle. Comment va Steven ?

— Bien, articula-t-il, surpris par la question. Et vous- même ?

— Très... bien...

Allman émit un petit soupir triste.

— Pardonnez-moi d'insister, madame, mais vous ne semblez pas...

— La matinée a été harassante, je l'avoue.

Après le merveilleux week-end qu'elle avait passé en compagnie de Bill Thigpen, c'était trop horrible. Adriane déploya un effort surhumain pour rassembler ses idées. Une petite partie de son subconscient continuait à s'accrocher au fait que Steven aimerait peut-être le bébé s'il acceptait de le voir.

— Maître, excusez-moi, balbutia-t-elle, à votre avis, est-ce que Steven pourrait changer d'avis... plus tard ?

Oui sait ? Pour le moment, il désire couper les ponts d'une façon radicale. Il y va, paraît-il, de la paix de son esprit. Il ne sera pas tranquille avant que le problème soit résolu légalement.

— Quand le divorce sera-t-il prononcé ?

Cela n'avait plus d'importance, bien qu'elle eût préféré être encore mariée quand le bébé viendrait au monde.

— Votre mari en a fait la demande il y a deux semaines. Ce qui veut dire que tout sera réglé vers la midécembre.

Une quinzaine de jours avant la naissance du bébé.

— C'est tout ?

Oui. Je vous envoie les papiers dont je vous ai parlé.

— Merci.

De nouveau, sa main tremblante se porta vers sa joue que les larmes avaient marquée de sillons brillants.

— Je vous recontacterai dans deux mois au sujet de la maison. Bien sûr, je suis prêt à étudier toute demande de pension alimentaire que votre avocat nous réclamera.

— Je n'ai pas d'avocat. Et je ne veux pas de pension alimentaire.

Vous avez tort, madame Townsend. La loi californienne vous autorise à réclamer une somme importante à titre compensatoire.

Au fond, il serait ravi de voir plumer Steven par les défenseurs de sa femme. Pour la première fois de sa vie, Allman n'épousait pas la cause de son client.

— A bientôt, chère madame.

Merci.

Un déclic lui signala la fin de la communication, mais elle ne raccrocha pas avant un long moment. Une minuscule voix dans sa tête se mit à chuchoter que tout cela n'était qu'une farce, une sinistre mystification. Oui, une bonne blague que, plus tard, ils se raconteraient en riant. L'instant suivant, le spectre hideux de la réalité se dressait devant elle. Non, ce n'était pas une plaisanterie. Steven avait bel et bien demandé le divorce et souhaitait renoncer à ses droits de paternité. Elle n'avait jamais rien entendu de plus horrible.

Figée comme une statue de sel, la jeune femme tenta d'établir un bilan provisoire de la situation. Rien n'avait changé. Enfin, pas grand-chose. Elle avait encore la maison, Steven possédait le mobilier. Et elle portait toujours son bébé. Mais non, décida-t-elle une seconde plus tard, tout avait changé au contraire. En quelques phrases, l'avocat avait réduit ses espérances à néant. Ne restait plus qu'un rêve fou, selon lequel le cœur de pierre de Steven fondrait à la vue de son enfant. Un rêve impossible, auquel elle ne croyait plus vraiment. La vérité était tout autre. Dorénavant, Adriane aurait à mener de front son travail et l'éducation de son enfant. Et lorsqu'elle le mettrait au monde, ce dernier n'aurait plus de père. Un subit flot de larmes lui brûla la rétine. Elle chancela et prit appui sur son bureau, le dos tourné à la porte.

A sa posture, il devina aussitôt qu'elle pleurait. Il pro-nonça doucement son nom. Alors, elle se retourna lentement, la figure ravagée, et le regarda à travers le voile de ses larmes. C'était Bill

Thigpen.

— Je vous demande pardon, je n'aurais pas dû entrer sans frapper. Visiblement, je tombe on ne peut plus mal.

La main fine ornée de l'alliance en or tâtonna sur la table de travail à la recherche d'un mouchoir en papier.

— Pas du tout... ce... n'est rien...

Brusquement, elle s'effondra sur une chaise, le visage enfoui dans ses paumes, secouée de sanglots incoercibles.

— Mon Dieu, c'est affreux, affreux !

Elle sentit les mains puissantes de Bill sur ses épaules.

— Calmez-vous, Adriane, je vous en prie...

Elle leva vers lui un visage si défait, si pâle, qu'il eut peur qu'elle tombe évanouie. On eût dit qu'elle venait d'apprendre la disparition d'un être cher. Sans un mot, il lui tendit un verre d'eau qu'elle vida d'un trait. Un peu de rose colora ses joues blêmes. Bill se pencha vers elle.

— La matinée a été rude, on dirait.

L'ombre d'un sourire effleura les lèvres de la jeune femme.

— Le mot est faible, murmura-t-elle en s'essuyant le nez. D'abord le fils du sénateur enlevé et sauvagement assassiné hier soir, puis... puis...

Sa lèvre inférieure se mit à trembler, alors que, visible-ment, elle luttait pour tenir.

— ... puis l'avocat de mon mari et son stupide coup de fil...

— Qu'est-ce qu'il voulait? Aujourd'hui est un jour férié.

— Je le lui ai dit.

— Et alors? fit-il, assailli par le besoin de la protéger.

Elle détourna la tête, les doigts crispés sur le mouchoir en

papier.

— Il m'a annoncé que mon mari a demandé le divorce, il y a une quinzaine de jours maintenant.

Bill se figea, ne sachant quoi répondre. Les traits d'Adriane reflétaient une vive souffrance. Ainsi, ses soup-

çons de la veille s'étaient révélés exacts. Le mari avait pris la poudre d'escampette. Cela aurait dû le réjouir. Il n'en fut pas moins touché par l'affliction de son amie.

— Etait-ce vraiment une mauvaise surprise ? demanda-t-il d'une voix douce.

— Oh, oui... il avait bien dit qu'il divorcerait mais je n'avais pas voulu le croire.

— Quand vous l'a-t-il dit?

— Il y a un mois et demi... presque deux. Il a déménagé ses affaires il y a trois semaines... les miennes aussi d'ailleurs. (Un sourire fugitif tremblota sur ses lèvres au souvenir de la maison vide.) Peu m'importe, je ne suis pas attachée aux objets, seulement je ne m'y attendais pas... Je m'y opposais.

— Ce fut pareil pour moi avec Leslie. Tout à coup, elle avait décidé que notre mariage était terminé. J'ai eu beau m'insurger contre cette injustice, elle n'a rien voulu entendre.

Steven non plus, marmonna-t-elle en versant de nouvelles larmes. Excusez-moi. Je suis bouleversée.

On le serait à moins, répondit-il d'une voix apaisante. Voulez-vous que je vous reconduise chez vous ?

Non, je dois rester. Il y aura un bulletin d'informations exceptionnel avant les nouvelles de ce soir.

— Pourquoi ne vous a-t-il pas appelée lui-même? demanda Bill en s'appuyant de la hanche sur le coin du bureau.

La jeune femme se tassa dans son fauteuil.

— Je ne sais pas. Probablement parce qu'il ne veut plus entendre le son de ma voix.

— Un divorce est moins douloureux quand on n'a pas d'enfant. Au moins, on n'est pas obligé de continuer à se parler, bien que ce soit une forme de contact.

Elle ne put que hocher la tête en pensant qu'ils avaient, justement, un enfant. Ou plutôt c'était elle qui en avait un, puisque Steven s'apprêtait à le renier publiquement.

— Adriane, comment en êtes-vous arrivés là? Mais cela ne me regarde pas.

— Pour une question de principe. Steven a adopté une position radicalement opposée à la mienne sur un certain sujet, et je me suis rebellée. Aucun de nous n'ayant accepté de faire des concessions, les choses se sont envenimées. En fait nous avons gagné tous les deux la bataille... gagné ou perdu, peu importe. Steven n'a pas consenti à me donner une seconde chance.

— Comme Leslie. A l'époque, elle était amoureuse d'un autre homme. Je ne l'ai su qu'après. Croyez-vous qu'il y ait une autre femme dans la vie de votre mari ?

— Peut-être... mais je ne le crois pas. Nous n'avions pas le même idéal. Chacun poursuivait un but différent et, peu à peu, nos chemins ont pris des directions opposées.

— Voilà ce que j'appellerai un pas décisif dans une « direction opposée », murmura-t-il, songeur.

Mais les gens ont parfois des comportements étranges, tous deux en avaient conscience. Bill regarda Adriane.

Il avait mal pour elle. Sa main lui caressa gentiment la joue.

— Je suis venu vous proposer d'assister au tournage. Une autre fois, peut-être...

Elle acquiesça, encore sous le choc des révélations d'Allman.

— Je suis submergée de travail. Il faut réunir rapidement tous les éléments concernant la famille du sénateur.

La jeune victime faisait partie de l'équipe de football d'UCLA. C'était l'un des étudiants les plus brillants de sa promotion. Sa petite amie est la nièce du gouverneur. Cette affaire brisera le cœur de l'Amérique.

Steven avait déjà brisé le sien. Il lui avait assené un redoutable coup de poignard, et elle s'était sentie mourir.

Elle se demanda par quel miracle les mots parvenaient encore à franchir les lèvres d'une morte.

— Je ne rentrerai pas à la maison avant une ou deux heures du matin, acheva-t-elle.

« Seigneur! s'alarma-t-il, elle a déjà l'air exténuée. »

— Accordez-vous le temps d'une pause. Voulez-vous que nous allions déjeuner sur le pouce ?

— Non, merci. Je me reposerai demain.

Il ne manquerait plus qu'elle perde le bébé. Elle s'efforça de ne pas y songer. Si elle tenait le coup aujourd'hui, demain elle se sentirait un peu plus forte. Et après-demain, son moral s'améliorerait encore. Et à mesure que les jours se transformeraient en semaines, son chagrin s'atténuerait.